CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE QUEBEC

PAR

L'abbé JEAN HOLMES
Du Séminaire de Québec

Sur le chiffre 4, p. 201

SECONDE ÉDITION

QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
8, rue de La Montagne

1875

Imprimatur

✠ E. A., Archpus Quebecen.

PAAP
BX
1756
H62
c.2

77974

AVIS DE L'EDITEUR

A la demande d'un grand nombre de personnes, qui ont admiré le talent oratoire de M. Holmes, nous publions une seconde édition de ses *Conférences*, prêchées durant l'Avent de 1848 et le Carême de 1849, et dont la première édition remonte à cette date. Ce n'était là que la première partie d'une série de sermons que la maladie est venue interrompre.

A ces *Conférences*, nous avons ajouté une biographie de l'auteur.

Nous sommes certain que ces *Conférences* seront bien accueillies par le public catholique, qui aimera à lire ces belles pages d'un des meilleurs orateurs qui aient paru dans la chaire de Notre-Dame de Québec.

ac
Ar
da
tro
rer
sou
pré
liq
sus
pap
et,
fait
éco

L'ABBE JOHN HOLMES

I

Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

Brisé par la fatigue d'un long et pénible voyage, accablé par de tristes préoccupations, un jeune Américain entrait, il y a quelque soixante ans, dans l'église d'une paroisse canadienne limitrophe du New-Hampshire. Après s'être un peu remis, il jette les regards sur ce qui l'entoure ; soudain, la colère s'empare de lui. Imbu des préjugés protestants à l'égard du culte catholique, il voit avec rage les tableaux religieux suspendus aux murs; ces objets de l'idolâtrie papiste révoltent son âme généreuse mais égarée, et, dans un transport d'enthousiasme puritain, il fait au ciel cette prière, qui devait être si peu écoutée: " Mon Dieu, est-il possible que des

hommes éclairés se réunissent dans ce temple pour vous insulter en offrant à ces idoles, à ces vaines représentations d'êtres créés par vous, les prières qu'ils vous doivent. Donnez-moi la force de Samson pour qu'un jour je puisse renverser ces temples, dussé-je comme lui rester enseveli sous leurs ruines et trouver ma mort dans le triomphe de la vérité."

Le jeune homme qui faisait ce souhait impie devait, un jour, agrandir et multiplier ces temples, qu'il voulait alors détruire, et être un soutien de cette Eglise, *colonne et firmament de la vérité.* Ce n'est encore que Saul sur le chemin de Damas, cherchant, avec la même droiture de conscience, à servir Dieu. La voix mystérieuse qui doit l'appeler à Jérusalem va bientôt se faire entendre.

Découvrir les desseins de Dieu sur nous, trouver la mission qu'il assigne à chacun, est une étude sérieuse, hérissée de dangers. Quelquefois, notre vocation se révèle à nous après de longues recherches ; parfois, quelque chose comme un rayon d'en haut, comme l'étoile mystérieuse qui indiquait jadis aux Rois de l'Orient le berceau de l'enfant-Dieu, trace la voie que nous devons suivre. Combien le jeune protestant que nous venons de présenter à nos lecteurs était alors éloigné de sa vocation ! Comme il soupçonnait peu les desseins de la Providence sur lui ! Lui qui rêvait alors le renversement du catholicisme, devait être un jour une des plus belles figures de notre clergé, un de nos meilleurs écrivains, un grand ora-

teur, un homme aux idées larges, ce profond penseur, qui a conçu tous les grands projets réalisés depuis sa mort : la fondation d'écoles normales, la création d'une université catholique, la colonisation des cantons de l'Est, l'union des provinces de l'Amérique britannique.

Issu d'une ancienne famille américaine, très-attachée aux traditions de ces puritains émigrés de l'Angleterre en Amérique à la recherche de la liberté de conscience, *Freedom to worship God*, selon leur expression, le jeune Holmes s'était senti poussé de bonne heure vers la vocation religieuse. Ce penchant se développa au collége de Dartmouth et s'accentua au point qu'il parla à ses parents d'étudier la théologie. Son père n'abonda pas dans son sens. Il le retira du collége, et, vendant tout ce qu'il possédait à Hanover, dans le sud du New-Hampshire, il émigra à Colebrook au nord du même état, où il acheta une grande propriété. Il voulut que son fils l'aidât dans une vaste exploitation agricole qu'il venait d'entreprendre. Son fils dut plier, mais il ne se résigna pas. Lui-même racontait plus tard que, lorsqu'il parcourait les champs, ses pensées étaient bien loin des travaux qui devaient l'occuper. La forte nature qui l'entourait développait en lui son penchant vers les idées religieuses et s'harmonisait avec l'état de son âme. De toutes parts des montagnes encaissent Colebrook et s'étagent l'une au-dessus de l'autre en immenses gradins. C'est un pays triste d'aspect et portant à la rêverie, à la mélancolie. Le

spectacle continu de cette nature tourmentée, offrant partout l'empreinte de la main puissante du créateur, détachait ses idées des choses de la terre pour les élever dans les régions de la contemplation. Il se sentait inquiet, absorbé par ce sentiment vague qui domine les grandes âmes au moment où elles interrogent l'avenir pour lui demander le secret de leurs destinées, et il cherchait à résoudre les graves problêmes posés par son imagination en lutte avec sa raison.

Un jour, se sentant plus accablé que de coutume, il se jette à genoux, demande à Dieu de l'éclairer. Il se relève, et de suite la pensée de se rendre au Canada pour continuer ses études se présente à son esprit. C'était pour lui une inspiration d'en haut. Sans balancer davantage, sans prendre congé de ses parents, il s'enfuit au pays destiné à devenir sa patrie adoptive.

Nous allons suivre sur la terre bénie du Canada ce jeune Américain, qui y a été poussé d'une façon si extraordinaire. Nous allons essayer de rassembler quelques-uns des traits de cette grande individualité qui, pendant trente ans, a exercé une influence si bienfaisante sur une partie de notre population.

II

Dost thou the shrouded future scan,
And view thy path, - a youth, a man?

C'est en 1815 que le jeune Holmes, poussé par une vocation irrésistible, vint au Canada dans le but de poursuivre ses études. Comme il fallait d'abord songer au plus pressé, à vivre, le futur orateur de Notre-Dame de Québec, alors un adolescent de 16 ans, entra comme garçon de peine chez un tanneur de Sherbrooke. Au printemps de cette année, un instituteur des Trois-Rivières se trouvant dans cette ville, remarqua le jeune Holmes, et demanda à son patron de le lui céder. Celui-ci y consentit, et M. Burroughs retourna aux Trois-Rivières avec son élève. Tout s'enchaînait pour le conduire au port inconnu où il se dirigeait d'une façon si mystérieuse. Il était à peine aux Trois-Rivières que le curé de Yamachiche, M. Ecuier, fut frappé à un examen des élèves de M. Burroughs de l'intelligence du jeune Américain. Il le fit venir chez lui, et continua son cours d'instruction. Sous les soins de cet homme de bien, l'esprit de John Holmes s'ouvrit à la lumière de la vérité. L'œuvre de Dieu se dessinait de plus en plus et, en 1817, il fut baptisé dans l'église d'Yamachiche.

Le voilà donc entré dans la voie qu'il devait

parcourir en amassant tant de mérites pour le ciel, tant de gloire pour l'Eglise, et en accomplissant de si grandes choses pour le salut des âmes! Maintenant il marchera à grands pas vers sa mission. En 1819, le nouveau néophyte fait sa philosophie à Montréal, puis en 1820 nous le retrouvons à Nicolet, où il subit les premières épreuves imposées aux serviteurs de Dieu. C'est du collége de cette paroisse qu'il écrivit à son père pour la première fois depuis sa fuite du foyer domestique. Il s'excusa d'avoir pris congé d'une façon si singulière, *French leave*, selon l'expression anglaise. Sa lettre répandit la joie dans la famille, depuis longtemps dévorée d'inquiétudes à son égard. Pour M. Holmes, savoir son fils vivant, ce n'était pas assez; il voulait l'avoir auprès de lui. Aussi se mit-il en route vers le Canada, et un beau jour le jeune ecclésiastique fut tout surpris de voir son père au collége de Nicolet. A cette époque on ne voyageait pas par chemin de fer entre les deux pays, et M. Holmes fit la longue course qui sépare Colebrook de Nicolet à cheval. Il traînait après lui un autre cheval que son fils monterait pour retourner à Colebrook. Il lui fit part de son désir de le ramener dans la famille, mais le jeune homme fut inébranlable, et force fut au père de retourner seul chez lui. Avant de quitter Nicolet, il avait laissé à son fils un de ses deux chevaux, nourrissant sans doute l'espoir qu'il s'en servirait bientôt pour reprendre le chemin du foyer paternel. Malgré cette cruelle séparation qui

dut tant coûter au cœur du vieux puritain, le père et le fils se réconcilièrent sincèrement. Celui-ci retourna dans sa famille plusieurs fois. Il y allait dans un double but: pour jouir pendant quelques instants de l'affection de ses parents, et pour les engager à partager avec lui les bienfaits de la vérité. Son amour pour le salut de ces âmes qui lui étaient si chères, l'emporta très loin. Un jour, à l'insu de ses parents, il faisait un catholique d'un de ses jeunes frères au berceau. Par un pieux stratagème, il réussit à le baptiser en faisant mine de jouer avec l'enfant placé sous le filet d'eau d'une pompe. Plus tard ses sœurs vinrent au Canada successivement et toutes, au nombre de six, embrassèrent la religion catholique.

La famille avait conservé une profonde affection pour *ce fils et ce frère catholique*, et elle l'estimait tellement que sa conversion était, à ses yeux, une preuve de la fausseté des abominations que les protestants débitent contre notre religion. Lorsque dans le cercle de leurs relations sociales, ses sœurs entendaient des personnes se répandre en calomnies contre les catholiques, elles répondaient: " Cela ne peut être, car notre frère est trop bon pour embrasser un culte qui serait si abominable." Il était, par la seule puissance de sa vertu, un apologiste du catholicisme.

III

> " Celui-là est appelé au sacerdoce qui sent dans son cœur la beauté et le prix des âmes."
>
> *(Lacordaire)*

Autant les choses du domaine spirituel sont au-dessus du temporel, autant le sacerdoce dépasse par la sublimité de son but et le dévouement qu'il inspire, les différentes carrières où s'exerce l'activité humaine. Celles-ci nous courbent presque toutes vers la terre, nous agitent dans un cercle de passions énervantes pour le cœur. Le prêtre n'a pour mobile que la sublime passion qui fit mourir un Dieu pour nous : l'amour des âmes. Avec quel enthousiasme le jeune Holmes ne dut-il pas s'éprendre du sacerdoce, lui qui devait, quand il était encore dans les ténèbres de l'erreur, se consacrer à Dieu comme ministre protestant ! Combien le saint ministère, qui implique l'immolation de soi, dut lui paraître supérieur à ce sacerdoce abâtardi, dégénéré, qu'il avait rêvé dans son enfance !

Être un saint prêtre, tel doit être la plus belle ambition de l'homme sur la terre. C'est le plus beau titre qu'il puisse mériter. John Holmes, les yeux fixés au ciel, concentra son énergie et sa grande intelligence pour l'obtenir. Soit comme missionnaire, soit comme orateur chrétien, soit

comme précepteur de la jeunesse, il conquit une des premières places dans la milice de l'Eglise du Canada. A peine avait-il reçu les ordres sacrés qu'il se jeta, plein de cœur, dans la lutte qu'il avait ambitionnée. Ses supérieurs ouvrirent pour carrière à son zèle les cantons de l'Est, et il fut nommé curé de Saint-Frédéric de Drummondville.

Il fallait toute la persévérance d'un missionnaire, d'un apôtre, pour exercer le ministère dans cette partie du pays. Les cantons de l'Est venaient d'être ouverts à la colonisation. Il n'y avait là qu'une population hétérogène, formée par des Canadiens venus des anciens établissements et par des émigrés d'Europe. Jeté au milieu de ces hommes rudes et aguerris aux misères de la vie des bois, M. Holmes partagea avec joie leur existence, semant partout la parole de l'Evangile. Certes ! son zèle avait trouvé un champ assez vaste, car sa mission s'étendait sur un rayon immense qui forme aujourd'hui de quinze à vingt paroisses. Les cantons de Grantham, Wickham, Durham, Melbourne, Brompton, Ascot, Compton, Hatley, Shipton, Tingwick, Windsor, etc., ont vu à l'œuvre ce serviteur de Dieu, à une époque où voyager à travers ce pays était une périlleuse entreprise.

Son ardeur était infatigable. Les difficultés croissaient sous ses pas comme les ronces et les épines : pour y faire face, il multipliait ses forces en les épuisant. Partout il prêchait la parole de Dieu, construisait des chapelles et

marquait les endroits où s'élèvent aujourd'hui tant de belles églises. A Drummondville, ses travaux étaient à peine terminés qu'il eut la douleur de voir un incendie dévorer le village. L'église et deux auberges seules échappèrent aux flammes. A cette occasion, M. Holmes remarqua que "si Dieu avait sauvé sa maison, le diable avait aussi conservé la sienne." Cette activité devait avoir un terme : un jour M. Holmes se trouva moins fort que son œuvre, sur laquelle il tomba à demi épuisé. Par une froide nuit d'automne il se mettait en route, appelé auprès d'un malade. Le temps était affreux, les chemins impraticables. Il n'était pas dans ses habitudes de reculer en face du danger. L'exemple du Bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis, le soutenait dans cette pénible course. Il tomba dans un ruisseau gonflé par les pluies, et dut rester longtemps tout trempé. Lorsqu'il rentra chez lui, il avait les germes de cette maladie qui fit un martyre des trente dernières années de sa vie.

Ses supérieurs le rappelèrent, et il entra au séminaire de Québec (1827), de tout temps la pépinière de notre clergé et de nos professions libérales.

Il était resté quatre ans dans les cantons de l'Est. Il y laissa de bien doux souvenirs, et sa mémoire y vit encore fraîche dans le cœur des anciens colons, témoins de son dévouement.

Lui, de son côté, rapporta de son passage dans les cantons de l'Est de grandes pensées qui

furent la source de nobles actions. Ses idées démontrent qu'il devançait ses contemporains, et nous paraissent bien avancées pour l'époque. Dès 1827, il chercha à attirer l'attention des Canadiens-Français sur cette partie du pays, les engageant à aller s'y fixer. Tout l'effort du mouvement colonisateur devait, suivant lui, se concentrer de ce côté. Il a été le premier à pousser la colonisation vers ces beaux pays, et ce que nous y voyons maintenant établit assez qu'il avait la vue juste. Il ne cessa de s'employer à cette œuvre nationale, et ses éloquents appels furent entendus. Pour montrer l'ardeur qu'il mettait à cette entreprise patriotique, nous ne saurions mieux faire que de citer des notes d'un de ses disciples dévoués, aujourd'hui évêque des cantons jadis témoins du zèle apostolique de M. Holmes :

" Un prêtre du séminaire de Québec, M. Holmes, qui se distinguait entre tous par son intelligence, l'étendue et la variété de ses connaissances, et surtout par l'amour sincère qu'il portait à son pays d'adoption, disait, à l'époque de l'union des deux Canadas, aux jeunes gens toujours avides de recueillir ses paroles et heureux de suivre ses conseils, que les Canadiens-Français devaient, s'ils ne voulaient pas un jour disparaître au milieu des peuples nombreux qui habitent l'Amérique du Nord, réunir tous leurs efforts pous coloniser les terres incultes de leur pays. Puis, mettant sous leurs yeux une carte du Bas-Canada, ils leur indiquait les établissements

français échelonnés sur les bords du fleuve St. Laurent, en leur faisant remarquer que la plus belle et la plus importante partie de leur pays (les cantons de l'Est) était occupée par d'autres que par des Canadiens. " Un jour, disait-il, un " jour viendra où il faudra se compter de part et " d'autre, et après s'être endormis longtemps dans " une fausse sécurité, les Canadiens compren- " dront peut-être, et il sera trop tard pour remé- " dier au mal, ce qu'ils auraient dû faire pour " conserver la terre qu'ils ont reçue en héritage."

" Plusieurs disciples de M. Holmes, encouragés par les paroles de cet ami sincère de notre pays, se mirent à l'œuvre. Par leurs discours ou par leurs écrits, ils attirèrent l'attention sur les cantons de l'Est, et l'on vit se former de grandes associations à Québec et à Montréal pour la colonisation de cette région. Il y avait là des obstacles, et je puis dire des obstacles sérieux, à surmonter; les chemins manquaient absolument, le prix des terres était très-élevé, les propriétaires souvent inconnus, les nouveaux colons dépossédés sans miséricorde. Peu à peu cependant la Législature, obligée d'écouter les voix nombreuses qui demandaient justice, fit droit aux sages demandes de quelques personnes prévoyantes, et bientôt la plupart des obstacles à l'établissement de cette belle partie du Bas-Canada disparurent. Voulez-vous savoir ce qui s'est fait depuis vingt ans dans les cantons de l'Est ? Consultez les deux derniers recensements et vous comprendrez la vérité de cette parole de M. Holmes : Les can-

tons de l'Est sont le cœur du Bas-Canada et la partie la plus importante.

" En 1851, quelques amis de la colonisation publièrent un petit écrit dont le but était de réveiller l'attention du public et du gouvernement sur les cantons de l'Est, et terminaient leur mémoire par ces paroles : " Nous ne pouvons nous dissi-
" muler que ceux qui s'occupent bien plus de ce
" qui se passe aux Indes et aux bords de l'Eldora-
" do qu'à vingt lieues de leur pays, bien loin de
" nous approuver, vont sourire de pitié ; ceux
" qui croient que tout le Canada se trouve aux
" bords du St. Laurent, ne nous croiront pas ; ce-
" pendant nous avons voulu élever la voix pour
" faire connaître la vérité à nos compatriotes."— On pourrait répéter aujourd'hui ces paroles à bien des Canadiens qui sont indifférents, ne se soucient guère de la prospérité de notre pays, et semblent ne pas se douter des malheurs dont nous sommes menacés. Ce manifeste des missionnaires des cantons de l'Est, qui a donné une grande impulsion à l'établissement de cette partie du Bas-Canada, n'est donc que le reflet des sentiments de M. Holmes ; ajoutons que l'auteur du manifeste et plusieurs des autres missionnaires, avaient été avides, au séminaire de Québec, de recueillir les paroles patriotiques de M. Holmes."

" Cette sollicitude pour l'avenir des Franco-Canadiens, cet amour pour sa patrie adoptive, ne l'ont jamais abandonné, et forment l'un des traits de son caractère. Non-seulement, il aimait le Canada

comme un enfant du sol, mais il voulait développer cet amour chez ceux qui le tenait déjà de leur naissance. Au Séminaire de Québec, il ne cessait de vanter notre patrie aux jeunes élèves confiés à ses soins, de leur faire admirer tout ce qu'il contient de beau et d'admirable.

" Quel est le Canadien, disait-il, qui n'aimerait pas sa patrie, après l'avoir contemplée pendant quelques heures du bord d'une de nos barques à vapeur sur la route de Québec à Montréal ? Quel spectacle enchanteur ! Que de points de vue admirables ! Quelle suite de campagnes riches, paisibles, heureuses, se déploient sur l'une et l'autre rive d'aussi loin que l'œil peut atteindre. La scène offre quelque chose de plus grand, de plus varié, de plus ravissant encore, peut-être, si l'on descend le fleuve jusqu'au Saguenay. Travaillez donc avec courage ; réunissez vos forces et employez vos talents, votre jeunesse, votre énergie, afin de garder le poste que la Providence vous a confié."

Avec cette vue pénétrante que possèdent quelques hommes privilégiés, et qui leur fait entrevoir dans l'avenir ce qui reste mystérieux pour la foule, M. Holmes apercevait alors les dangers qui menaçaient les Canadiens-Français. Il les mettait sur leurs gardes et leur indiquait les moyens de se défendre et de se fortifier. Tous ses discours, tous ses écrits trahissent cette préoccupation. Il y a de l'homme d'état chez ce prêtre qui montre aux gouvernants la route à suivre ; il y a de

l'homme d'état chez ce prêtre qui s'occupe des intérêts matériels des Canadiens, parce qu'il comprend que s'ils ne peuvent se fortifier de tous côtés pour se montrer aussi riches, aussi intelligents, aussi moraux que leur concurrents, ils seront vaincus dans la lutte. Cet homme à l'esprit si pratique indiquait, dès 1832, aux cultivateurs la manière d'exploiter leur terre. Dans ses *Conseils aux Agriculteurs*, il indiquait, en quelques pages, le meilleur mode de culture pour notre pays, signalait les dangers de la routine et résumait les principes de l'économie rurale. Pour l'époque c'était quelque chose de très-neuf. Aujourd'hui ils auraient peu d'intérêt, mais en les lisant on verra qu'on n'a guère inventé depuis. Il avait aussi, dès cette époque, une connaissance intime des conditions économiques du Canada et de ses besoins. Après avoir constaté que les importations, eu égard au nombre de ses habitants, étaient plus du double de celles des Etats-Unis, il ajoutait :

" Il faut tout dire ; l'absence des entreprises industrielles, même pour plusieurs articles de premier besoin, un luxe effréné et la ruineuse exploitation de nos forêts, peuvent seuls, et pour un temps, expliquer des importations au montant (pour la consommation des deux Canadas en 1846) de plus de 7 millions de louis."

M. Holmes, quoiqu'il fût né aux Etats-Unis, a aimé le Canada autant que ses fils les plus attachés à son sol. D'où venait cette affection

pour une terre qui n'était ni celle de ses amis, ni celle de ses aïeux ? Aimait-il le Canada parce que c'est chez nous que la lumière de la vérité a éclaté à ses yeux ? Etait-ce la reconnaissance qui l'attachait à nous ? Il puisait ce sentiment à une source bien pure. Il aimait le Canada parce qu'il y trouvait du bien à faire et des âmes à sauver ; son affection s'appuyait sur son dévouement à la religion, qui est de toutes les patries, de tous les climats et de tous les cieux. Il se dévouait à l'avancement du Canada pour étendre les limites du royaume de Dieu. Toute son affection, tout son dévouement peut s'expliquer par ces paroles : *Pro patriâ quia pro Deo !*

Au milieu de ses préoccupations sur notre avenir, M. Holmes dirige les études au petit séminaire de Québec. Dans la foule des élèves qui l'entourent, il cherche à distinguer ceux que leur intelligence appellera plus tard aux premières places. Sans négliger les autres, il concentre ses soins sur ceux dont il devine la grandeur future. Il les cultive, les prépare, les aguerrit pour les envoyer combattre les combats de la patrie. Parmi ceux qui ont été l'objet de ses leçons, qu'il nous suffise de mentionner Mgr. Taschereau, Mgr. Racine, MM. Chauveau, Cauchon, J. C. Taché.

Il avait l'art bien rare de communiquer ses connaissances à ses élèves d'une façon attrayante. Aussi à peine paraissait-il au milieu des récréations qu'il se formait autour du préfet des études un groupe de jeunes auditeurs avides de sa

parole. L'honorable M. Chauveau nous rappelait, en 1859, quelques années après la mort de M. Holmes, les souvenirs qu'avait laissés dans sa mémoire son ancien professeur.

"Où est, s'écrie-t-il, celui qui plus que tout autre méritait l'honneur de ce vers d'Horace, qu'on nous répétait si souvent

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

"Ne vous semble-t-il pas encore le voir entrant (chose qui nous paraissait si étrange) les mains pleines de minéraux ou de plantes, pour nous donner une leçon de géographie ? Ne vous est-il pas impossible, comme à moi, de voir sans émotion le fruit de ses veilles, le livre magistral qu'il nous a laissé sur cette étude favorite ? Comme cet homme si admiré, si aimé, comme ce professeur charmant, comme ce prédicateur plein de fascination, a été rapidement enlevé de la scène de ses travaux et de ses succès !"

Cet art de mêler l'utile à l'agréable, il le prodigua dans son *Traité* de géographie, qu'il publiait en 1832. Connaissant la mobilité d'esprit de la jeunesse, et sachant combien les matières arides la rebutent et la fatiguent, il s'est attaché, dans cet ouvrage, à rendre l'étude de la géographie attrayante, en semant ses leçons de récits historiques sur les pays qu'il décrit. Cet ouvrage a été bien accueilli, non-seulement en Canada, mais aussi aux Etats-Unis, où il a été traduit en anglais et en allemand. Achevons de le faire connaître comme professeur et comme savant, en citant les lignes

qu'un de ses élèves, Mgr. Taschereau, publiait dans l'*Abeille* du mois de juin 1852, au lendemain de la mort de M. Holmes :

" Professeur, il s'est s'acquis l'estime de ses élèves par sa douceur. Ses connaissances étaient, on pourrait le dire, universelles : histoire ancienne et moderne, langues latine, grecque et hébraïque, philosophie intellectuelle et morale, physique et chimie, mathématiques, astronomie, histoire naturelle, il enseigna successivement toutes ces diverses branches et y déploya ce jugement sûr, cette mémoire fidele et tenace qu'on a toujours admirés en lui. Outre une histoire du Canada encore manuscrite et plusieurs traités élémentaires qu'il a rédigés pour les classes, il a publié trois éditions d'un traité de géographie, qui peut être regardé comme le meilleur ouvrage qui existe en ce genre."

Au moment où M. Holmes publiait son traité de Géographie, l'instruction publique n'avait fait encore que peu de progrès au Canada. Reportons-nous à cette époque (1832) et nous voyons nos campagnes presque sans instituteurs ; dans une foule de paroisses les préjugés sont enracinés contre l'éducation à tel point que lorsque plus tard le gouvernement voudra y établir des écoles, il rencontrera une opposition acharnée. C'était la conséquence des persécutions de l'autorité au commencement du siècle. Les gouverneurs anglais, en cherchant à pousser nos compatriotes dans des écoles où leur foi et la langue française auraient été en danger, avaient

fait naître des idées arriérées sur l'éducation. Pour M. Holmes, cette ignorance était un malheur. Comment la population française, privée d'une arme indispensable dans notre siècle, lutterait-elle contre la population britannique continuellement renforcée par l'arrivée de colons instruits venus d'Europe ? Il sut prévoir un malheur qu'il fallait conjurer à tout prix. C'est alors qu'il conçut un vaste système d'instruction publique, destiné à transformer le Bas-Canada.

Pour réussir, il fallait des moyens d'action puissants. Il fallait avant tout se procurer des professeurs, et comme il n'en existait guère dans le pays, il jugea nécessaire de s'adresser à l'Europe pour obtenir des hommes éminents, qui nous formeraient dans des écoles normales d'excellents instituteurs. Il commença donc à mettre son projet à exécution. Laissons ici encore une fois la parole à Mgr. Taschereau, qui l'accompagna dans le voyage dont il va nous parler :

" En 1836, il passa en Europe, et en revint au bout d'un an et demi, avec la plus belle collection de minéraux que possède le Canada. Il avait aussi choisi avec des peines infinies d'excellents professeurs pour les écoles normales du Bas-Canada, qui ont été obligés de s'en retourner par suite des changements causés par les troubles de 1837-38."

Au sommet de son système d'instruction, il voulait placer comme un digne couronnement une université catholique, qui aurait été un

foyer de lumières renvoyant ses rayons jusqu'aux points les plus reculés du pays. Ses collègues et ses successeurs, qui partageaient ses desseins, réalisèrent son idée, et l'Université Laval étend aujourd'hui son influence sur toute notre province. Dans son éloge du fondateur de l'Université et de son premier recteur, M. E. Méthot [1] disait de M. Holmes :

" La première idée d'établir au Canada une université canadienne ne lui appartient pas (à M. L. J. Casault) sans doute. Elle germait depuis longtemps dans beaucoup d'esprits. Sans remonter plus haut, l'un des hommes dont notre pays s'honore le plus, M. Holmes, s'en était sérieusement occupé, comme d'une institution que le temps finirait par rendre nécessaire."

Le vaste esprit de M. Holmes embrassait bien d'autres projets, qu'il mûrissait lentement et qu'il confiait à ses intimes. Nous avons vu la part qu'il a prise au mouvement colonisateur des cantons de l'Est ; nous avons vu quelle sollicitude il portait à l'avenir des Canadiens : en outre, les études auxquelles il se livrait sur nos besoins et sur les nécessités de l'avenir, lui avaient fait concevoir quelque temps après l'union des Canadas, l'idée d'une espèce de confédération des provinces anglaises.

Plusieurs personnes nous ont fait part de ce projet de M. Holmes, et l'une d'elles, qui est une

---

1 Annuaire de l'Université Laval 1863-64.

des rares individualités du Canada, nous écrivait à ce sujet au mois de novembre dernier : " Oui, M. Holmes avait l'idée d'une réunion des provinces anglaises de l'Amérique du Nord dans un Zollverein. Ce n'était pas un projet de confédération politique, mais cette idée d'une vaste association douanière du nord de l'Amérique portait la confédération dans ses flancs. J'eus, en 1848, une correspondance avec lui à ce sujet, correspondance à laquelle je tenais comme à un héritage d'une grande amitié qui m'honorait." Il est évident que cette union douanière aurait conduit à une union politique. Ces provinces ayant des intérêts identiques en politique, ne pouvaient être séparées que par des intérêts commerciaux, et du moment où elles auraient réussi à s'entendre sur ce terrain, l'union politique aurait été la conséquence naturelle de cette entente.

Rien n'égalait l'activité de son esprit, qui touchait à tout. Il semblait qu'à mesure que son corps faiblissait, son âme prenait une vigueur nouvelle. Sciences naturelles, langues étrangères, philosophie, politique, il s'occupait de tout, non pas superficiellement, mais à fond. C'est au séminaire qu'il élaborait ses plans. M. Holmes vivait retiré dans cette maison, fuyant le bruit du monde : il ne sortait de sa retraite que pour paraître dans la chaire de Notre-Dame.

IV

Os magna sonaturum.

Nous n'avons pas fini de mettre en lumière tous les traits de cette grande figure Nous avons fait connaître le prêtre, le citoyen ; il nous reste à parler du grand orateur chrétien. A la distance où nous sommes de lui, * sa réputation n'a pas diminué, et, pour ceux qui l'ont entendu, il est demeuré le type du prédicateur. Il nous est parvenu un écho de son éloquence : ce sont les *Conférences de Notre-Dame de Québec*, qui suivent ces lignes. Ecrites sous le coup de grands événements, pendant l'invasion des Etats Pontificaux, et, comme le dit M. Holmes lui-même, à la vue d'une effrayante série de catastrophes, elles sont empreintes de l'émotion produite par ces malheurs et du double sentiment d'effroi et de confiance qui animait l'orateur. Elles portent le cachet de sa brillante imagination, de son esprit lucide et philosophique. Quelle impression ne devaient-elles pas produire sur son auditoire, lorsque M. Holmes déployait toutes les puissances de son éloquence ! Ce n'était plus un orateur ordinaire, c'était un homme inspiré, c'était l'éloquence même qui tenait la foule sous son empire. Doué d'un

* M. Holmes est mort en 1852.

organe sonore et sympathique, d'une figure agréable, resplendissante d'intelligence, l'œil profond et plein de feu, il avait ces dons extérieurs qui servent si bien le talent de la parole.

Si nous en croyons ses auditeurs, il produisait un effet prodigieux. La foule émue, transportée, restait dominée par son éloquence et devenait son esclave. Elle ne pensait plus que par lui, passait par toutes les émotions qui agitaient l'orateur et ne reprenait possession d'elle-même que longtemps après que les derniers échos de sa voix fussent allés se perdre sous les voûtes de Notre-Dame.

Avant d'écrire ces lignes, nous demandions à ses auditeurs de Québec quelle impression M. Holmes avait produite sur eux. Tous, et dans ce nombre se trouvaient des personnes fort peu impressionables, nous avouaient que jamais ils ne s'étaient sentis remués depuis, comme ils l'avaient été par la parole de M. Holmes.

Un de nos meilleurs prédicateurs, Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke, disciple de M. Holmes, jetant un coup d'œil sur le passé du Séminaire de Québec, retraçait dans la chaire de Notre-Dame même, les souvenirs qu'avait laissés dans son esprit son prédécesseur. " Doué d'une imagination vive, par son geste noble, son regard inspiré, par sa voix sonore et harmonieuse, l'élévation de ses pensées, la vivacité des images, il captive son auditoire, le suspend à ses lèvres..... Il met son immense talent fortifié par l'étude, à

la défense de la religion .... Il veut prévenir la jeunesse contre les dangers qui l'attendent. Il parait dans la chaire de cette église, et de suite il se montre profond et savant apologiste, et, dans ses conférences, hélas! trop tôt terminées, il se place à côté des premiers orateurs sacrés."

On rapporte que lorsque M. Holmes devait prêcher à Notre-Dame, l'église se remplissait d'une foule compacte plusieurs heures avant l'office. Afin de prévenir une trop grande afflu. ence, on avait soin de commander des exercices religieux dans toutes les églises de la ville à l'heure de ses sermons. Malgré cette précaution, il fallait se disputer les places autour de la chaire où allait se faire entendre le grand orateur chrétien.

M. Holmes apportait beaucoup d'originalité dans tous ses sermons. Il cherchait à frapper ses auditeurs, afin de captiver d'abord leur attention et de faire arriver l'impression qu'il voulait produire, la vérité qu'il voulait graver, à la suite de l'émotion.

Se trouvant un jour dans une certaine localité, où la funeste habitude de jurer était quasi générale (la tradition dit Sorel ou Drummondville), il est invité à prêcher. Montant en chaire, il promène ses regards sur l'auditoire, et là, au milieu du profond silence, pendant qu'il sent tous les yeux sur lui, il prononce plusieurs jurons aussi énergiques que populaires. Un murmure parcourt la foule. On cherche l'explication

de cet exorde, de ce début si singulier. Et lui de s'écrier : " Mes paroles paraissent vous étonner, cependant ne sont-ce pas celles que vous avez sans cesse à la bouche ; je parle votre langage." Puis, il se déchaine contre les blasphémateurs et fait un sermon que plusieurs de ses auditeurs ne pouvaient se rappeler, longtemps après, sans frémir.

Une autre fois, c'était le jour de Pâques, à Notre-Dame, la vieille église avec ses antiques dorures, les riches ornements de son évêque et du clergé, était dans sa gloire. Le soleil versait ses rayons à flots dans l'enceinte sacrée et semblait joyeux de la résurrection de son Créateur. Au moment du sermon, M. Holmes quitte le sanctuaire, traverse la foule, et, avant d'avoir fini de gravir les degrés de la chaire, il s'écrie : " Ré, jouissez-vous, mes frères, il est ressuscité, il est ressuscité !" Et après cette entrée en scène, il prononce un admirable sermon sur la fête du jour.

Ce grand talent, cette éloquence pleine de feu, mis au service de la vérité, portaient partout, avec l'émotion, la conviction dans les cœurs, et ont valu à M. Holmes une réputation d'orateur chrétien dont l'harmonieux souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours.

V

Il a passé en faisant le bien

On était à l'été de 1852; la maladie qui avait forcé M. Holmes de quitter les cantons de l'Est avait fait des progrès depuis quelques années. Sa vie n'avait été, à la suite de l'accident dont nous avons parlé, qu'un martyre. L'âme restait libre et forte dans ce corps brisé par la souffrance mais cette activité, qui le soutenait, finit par aider la maladie. Elle était comme ces stimulants énergiques que l'on emploie, et qui réveillent un instant les forces pour les épuiser ensuite davantage.

Au printemps, M. Holmes avait reparu dans la chaire de Notre-Dame, où ses amis ne l'avaient pas vu depuis deux ans. On crut à un retour à la santé, et son auditoire espérait qu'il reprendrait au prochain carême la série de ses conférences. Lui-même partageait cet espoir, non pas qu'il voulût se cramponner à la vie, mais parce qu'il entrevoyait encore la perspective de faire du bien et qu'il voulait s'employer encore au service de la vérité. Il cherchait des moyens de ranimer la flamme vacillante de sa vie, mais il était atteint d'une maladie qui ne pardonne pas; Dieu jugea que son serviteur était mûr pour un monde meilleur et que ses souffrances devaient avoir un terme.

C'est pendant que l'on nourrissait ces espérances que le bruit de sa mort se répandit à Québec, le 18 juin, jour de la fête du Sacré-Cœur. Ce fut un deuil par toute la ville ; l'éclat de la fête en fut obscurci. Il avait rendu son âme à Dieu à cette heure de la journée où tant de fois sa parole avait trouvé le chemin des cœurs en y portant la conviction, la lumière et les consolations.

C'est à Lorette que M. Holmes mourut. Il s'était retiré à la campagne pour tenter de rétablir sa santé et retrouver une tranquillité nécessaire à ses études. Sa vie, qui depuis tant d'années n'avait été qu'un tissu de souffrances, s'était éteinte sans douleurs, sans les angoisses d'une violente maladie ou d'une agonie pénible. Il s'était levé le matin de ce jour du 18 juin, mais il n'était pas encore sorti de sa chambre lorsque, en réponse à son appel, on y entra. Déjà il avait cessé de vivre. On le trouva renversé dans la position d'un homme qu'une défaillance aurait saisi pendant qu'il était à genoux. Il avait alors cinquante trois ans ; il était à cet âge où l'esprit donne la pleine mesure de sa force.

Il est mort " laissant, avec l'admiration de ce qu'il a fait, un regret universel de ce qu'il eût pu faire." Cependant, sa carrière, interrompue dans le plus beau moment, est pleine de mérites. Il est peu d'hommes dans notre pays qui aient autant de titres que lui au souvenir de ses compa-

triotes d'adoption. Il était prêtre dans la plus complète acception de ce mot : un homme qui s'immole pour l'avancement moral, intellectuel et matériel de ceux qui l'entourent. Il était bien de cette lignée qui méritent le nom de serviteurs de Dieu, et que le ciel nous envoie pour nous consoler de bien des défaillances, pour nous donner des exemples de vertus et de désintéressement à admirer et à pratiquer.

A. D. DeCelles.

Québec 1er Déc. 1875.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

—

3 *décembre*, 1848.

Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula.
"Jesus Christ était hier, il est aujourd'hui,
"et il sera dans tous les siècles."—Heb.
c. 13. v. 8.

MONSEIGNEUR,

MES FRÈRES :

DIEU EST ÉTERNEL ; en Dieu, rien ne finit, rien ne commence ; en Dieu, point de passé, point d'avenir : *Il est*, voilà son attribut suprême, son adorable nom, *Ego sum qui sum.* Nulle de ses œuvres extérieures ne possède cette immuable existence, la créature serait égale au Créateur ; et cependant tous les êtres, visibles ou invisibles, que sa toute-puissante volonté a fait éclore, ont pour caractère une durée à laquelle nous n'entrevoyons ni terme ni limites. Les astres continuent de suivre

la route assignée à chacun d'eux au moment de sa formation. La terre, *affermie sur ses bases*, comme parle l'Écriture, offre une même constante succession de jours et de nuits, de saisons et d'années. A sa surface, il est vrai, tout change, tout se renouvelle : animaux et plantes, races humaines avec leurs individus, leurs familles, leurs peuples, leurs générations, disparaissent et s'en vont avec une effrayante rapidité ; mais au milieu de ces vicissitudes, rien de matériel ne se perd, rien, pas un brin d'herbe, *pas un cheveu de notre tête*, pas un seul atome : vérité qui a déjà donné de profonds soucis à plus d'un incrédule. " L'impie," dit Bossuet, " aspire au " néant, et ce misérable partage (il le voit) ne lui est pas assuré."

Combien plus dans le monde des intelligences, ne sont-elles pas lumineuses ces traces d'une main qui travaille pour l'éternité ! *Créées à l'image de Dieu*, nos âmes portent gravés en elles le sentiment, le désir, le besoin, et par conséquent la certitude de leur immortalité : sentiment, désir, besoin, démontrés invinciblement par le témoignage du genre humain ; par notre penchant inné vers tout ce qui est grand, sublime, parfait ;

par ces lumières prophétiques des mourants de tous les pays, ce *chant du cygne* qui leur échappe des lèvres : *Je pars, je vais rejoindre mes pères, je vous attendrai, je ne mourrai pas tout entier, Non omnis morior—Je verrai mon Dieu et mon sauveur, Videbo Deum salvatorem meum ;* par cette *conscience*, qui n'est que la voix de Dieu évoquant, ajournant toutes les causes au tribunal d'une rétribution complète et dernière ; par cette faim et cette soif immense de la *vérité, viande des esprits*, comme l'appelle Mallebranche, *fruit de l'arbre de vie*, nourriture éternelle, que s'assimilent tous ceux qui la mangent ; par ce vide infini que ressent notre cœur à la vue des biens d'ici-bas. Et d'ailleurs, qui pourrait la détruire, cette âme, ce *moi* tout spirituel, cette substance incorruptible ? Serait-ce elle-même ? Sa destruction par elle-même serait un double acte de vie. Serait-ce Dieu ? Il nous aurait trompés.

Le métaphysicien dit, et c'est d'une évidence péremptoire : Je nomme l'immortalité ; je conçois l'immortalité ; je suis fait pour l'immortalité : je suis donc immortel.

Si le moindre grain de poussière se retrouve, après toutes les combinaisons maté-

rielles ; si la plus faible intelligence porte en soi le germe et la preuve d'une vie sans bornes: faudra-t-il s'étonner que l'œuvre de Dieu par excellence, cause finale de toutes ses autres œuvres ; que la grande chaîne des rapports qui lient au Créateur toutes les créatures, tout l'univers ; que l'œuvre de la religion, le christianisme, l'ÉGLISE soit éternelle ? qu'on puisse dire de l'Église : *Elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera dans tous les siècles !* Faudra-t-il s'étonner que cette *Cité de Dieu*, dont l'architecture *naquit avant l'étoile du matin*, dont les premières pierres furent posées il y a six mille ans, dont les murailles s'étendent pour embrasser les quatre coins du monde, se polissent sous le marteau des persécutions, se couvrent d'emblêmes victorieuses, s'élèvent pour atteindre les voûtes immortelles—faudra-t-il s'étonner, je le répète encore, que cette *Cité de Dieu* n'ait à craindre de périr ni par les ravages de la vétusté, ni par les assauts de ses ennemis, ni par les luttes séditieuses de ses enfants ?

Je viens, mes frères, poser et résoudre cette grande question : je viens étudier, admirer, adorer avec vous cette œuvre de Dieu, cette religion, cette Église, dépositaire du secret

de notre existence passée, présente et future ; me soumettre avec vous à ses oracles, chercher avec vous les moyens de réaliser ses brillantes promesses ; suivre avec vous sa marche triomphante à travers les siècles ; reconnaître avec vous que ses destinées sont les destinées du monde.

Voulez-vous savoir quel motif a pu m'engager dans une entreprise tellement au-dessus de mes forces ? Je vais vous le dire en peu de mots.

Au moment où la civilisation européenne s'agite, se trouble, s'élance dans la terrible carrière des révolutions civiles ; où tant de peuples atteints de ce *frémissement* dont parle le roi-prophète, *Quare fremuerunt gentes*, s'efforcent de briser tous les liens du passé—s'irritant contre les obstacles—mêlant quelquefois aux cris d'une fiévreuse liberté des menaces contre cette religion, seule capable de reconstruire leurs sociétés en ruines —ordonnant à Dieu, à son *Christ* de *se taire :* tandis que lui, *assis au haut du ciel*, se moque de leurs vains complots, *Qui habitat in Cœlis irridebit eos*, fait gronder autour d'eux la foudre, *Tunc loquetur ad eos in irâ suâ*, et les menace, lui, du *silence de la mort ;* au mo-

ment où l'enfer, profitant de la confusion universelle, redouble ses attaques contre l'Église, le christianisme, toutes les vérités, tous les devoirs ; au moment où, dans notre pays, dans notre Canada, l'un des plus anciens séjours en Amérique de cette heureuse civilisation que donne et qu'entretient la foi, tous les esprits sages s'inquiètent et se demandent quelles seront pour nous et pour notre avenir les suites de tant de phénomènes lugubres—il m'a paru non seulement utile, opportun, mais nécessaire, d'essayer à ranimer votre foi, à l'éclairer, à vous rappeler ce qu'elle fut dans tous les temps, ce qu'elle a été, et ce qu'elle est pour vous en particulier et pour votre commune patrie—sans vous cacher, Dieu m'en garde, l'abîme qui s'ouvrirait devant vous, si cette foi venait à s'éloigner de vous, pour aller faire le bonheur d'un peuple plus docile à ses inspirations.

Maintenant, mes frères, si vous me demandez quel sera le plan de ces conférences, je vous répondrai qu'il se trouve tout entier dans le texte dont j'ai fait choix, *Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula*, et dans le rapide commentaire que vous venez d'entendre. Le grand fait de la création sera notre point

de départ. Des milliers de siècles ne suffiraient pas pour contempler endétail ce qu'un *Verbe*, une parole toute-puissante y fit éclore de merveilles. Nous nous y arrêterons seulement pour reconnaître la place que nous occupons, nous, dans l'immense échelle des êtres visibles et invisibles : nous, si petits, si voisins du néant ; nous, si grands toutefois, si voisins de la divinité.

Nous entrerons dans ce mémorable *jardin*, berceau de l'humanité : nous n'en sortirons qu'après avoir lu d'avance des volumes sans nombre connus sous le nom d'*histoire ;* nous n'en sortirons qu'après avoir entrevu la porte d'un autre *jardin*, théâtre d'une autre *création*, où l'homme *renaîtra du sang*, du sang d'un Dieu ! Instruits déjà de bien des mystères, nous errerons assez longtemps autour de ces lieux où retentit, hélas ! la sentence d'un irrévocable exil. Puis nous nous embarquerons sur le *fleuve des temps ;* nous parcourrons les six âges du monde, guidés dans notre course par la révélation, éclairés de distance en distance par des phares de plus en plus brillants, jusqu'à celui qui s'élèvera devant nous avec cette auréole : *Je suis la lumière du monde.* Nous voguerons alors au

grand jour du christianisme, non sans écueils, non sans tempêtes, non sans pertes désastreuses, mais toujours sans crainte de naufrage. Parvenus enfin aux rives contemporaines, nous jetterons l'ancre, pour fixer nos regards sur l'avenir : bien endurcis, bien aveugles serons-nous, si un pareil voyage et de pareilles scènes n'ont pour effet, comme ils auront pour but, le renouvellement de notre foi et la réforme de nos mœurs !

Du reste, mes frères, je n'entends point vous asservir à des formes rigoureuses, à un simple enchaînement de preuves et de conséquences. Le fond sera puisé dans l'histoire ; mais je veux être libre de rapprocher le présent et même l'avenir, des événements les plus antiques. Je veux surtout, et partout, et à tout propos, saisir les applications morales et sociales. Je m'appuierai au besoin sur la science et les savants ; j'interrogerai la nature, les monuments des arts, les langues et les coutumes des peuples, et plus souvent encore, peut-être, votre raison et votre cœur.

Tous les grands faits, j'espère, et toutes les grandes vérités de la religion avec les erreurs actuelles les plus séduisantes, auront

leur place et leur tour ; au moins assez de ces vérités et de ces erreurs pour donner à vos convictions une nouvelle énergie, assez pour vous mettre en défiance contre cette inondation de systèmes et de théories qui distinguent l'époque ou nous vivons.

Me serait-il accordé de remplir un si vaste cadre, dans une seule ou dans plusieurs années ? Votre zèle et votre assiduité m'y accompagneront-ils jusqu'à la fin ? Dieu le sait ; il peut tout par les plus faibles moyens ; sa grâce ne nous sera point refusée : comptons sur elle, mais implorons-la avec ferveur, avec persévérance.

Une question fort naturelle, qui déjà, j'en suis sûr, s'est présentée à votre esprit, est de savoir *à qui* je me propose d'adresser principalement ces conférences ?

Je vous dirai que je m'attends à un auditoire composé de personnes dont les degrés d'instruction et les besoins religieux sont extrêmement variés. Quelques-uns ont eu le malheur de rencontrer des occasions périlleuses, d'entendre des discours, de feuilleter des livres propres à développer le germe d'un doute funeste. C'est cependant leur cœur plus que leur intelligence qui souffre, qui est

malade—au cœur donc, par l'intelligence, il faut appliquer le remède.

D'autres, entraînés par le torrent des passions, ou perdus dans le tourbillon des affaires, sont à l'état d'indifférence ou d'oubli des vérités éternelles : il s'agit de les réveiller d'un sommeil infiniment dangereux.

D'autres, en beaucoup plus grand nombre, loin de laisser obscurcir leur foi, se plaisent à l'étudier, à la pratiquer, et n'ont point de plus douce consolation que d'entendre toute espèce d'instruction religieuse : ils feront notre *joie*, mais espérons qu'ils ne feront pas seuls notre *couronne*. Des uns et des autres, il y en a qui possèdent les avantages d'une éducation supérieure, et pourraient s'accommoder d'un style plus soutenu, de recherches plus profondes, de raisonnements plus métaphysiques ; mais la plupart de mes auditeurs ont droit à un langage clair et facile, à des preuves telles que le commun des hommes comprennent du premier coup, à des conclusions qui n'exigent plus d'être commentées. Heureusement, la religion, par cela même qu'elle est nécessaire à tous, s'adapte à tous les caractères d'esprit. Elle a donc pour base des faits que tous peuvent saisir et apprécier,

les ignorants aussi solidement que les savants. La vérité chrétienne, c'est le *Soleil ;* dissipez les *nuages*, et tous les yeux le peuvent également contempler. Peu importe qu'un observateur curieux y découvre, au bout de son télescope, aujourd'hui deux taches, demain trois, après-demain point du tout. L'astre est *là*, on le voit, on jouit de sa lumière—que faut-il de plus ?

Ce qu'un fidèle qui n'a que son école et son catéchisme aura compris et goûté, l'homme de lettres ne manquera pas de se l'approprier sans effort. C'est donc à celui-là que je dois ordinairement m'adresser, ce qui ne m'empêchera pas d'offrir à celui-ci bien des considérations plus en harmonie avec ses études habituelles.

Je n'aime point ce qu'on appelle proprement la *controverse Religieuse.* Né au sein de l'erreur, nourri dans tous les préjugés imaginables contre cette Eglise dont je viens aujourd'hui vous exposer les éternelles grandeurs et l'infaillible doctrine, je n'ai mis bas les armes qu'après un opiniâtre examen de ses dogmes et de sa morale. Je sais ce qu'il en coûte pour s'arracher à l'esclavage intellectuel, le pire des esclavages. Par là, j'ai

appris à plaindre le malheur des autres ; je n'y puis insulter, et dans tout ce que je dirai ici, mes frères, je veux fuir de mon mieux la guerre offensive—ce que je dois aimer et préférer, c'est la méditation calme et paisible d'un chrétien qui se rend, à lui-même et devant Dieu, raison de sa foi.

Il est quelques vérités tellement évidentes que nous ne devons point y consacrer les moments courts et précieux de ces conférences. Telle est, par exemple, l'existence de ce Dieu Suprême, que tout proclame, au-dedans comme au-dehors de nous ; existence qui seule peut expliquer la nôtre ; existence que jamais impie ne contestera, si ce n'est *dans son cœur, Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Vous n'hésiterez pas à reconnaître qu'en Dieu tout est grand, infini, parfait : puissance, sagesse, providence, justice, amour—qu'il est l'auteur et la fin dernière de toutes choses—que sa créature intelligente ne saurait lui refuser un culte et des hommages. Quant à sa *triple-unité*, base de la foi chrétienne—triple-unité dont notre âme est une si vive image—triple-unité que les peuples anciens ont plus que soupçonnée : témoins, l'Inde, la Chine, la Perse, l'Egypte

et jusqu'à notre Amérique—triple-unité si magnifiquement révélée en cent endroits des saintes-écritures—triple-unité qui fut invoquée sur notre berceau et le sera sur notre tombe : vous n'aurez point, j'en ai le ferme espoir, ni l'orgueil absurde de vouloir en pénétrer le mystère, ni la folle témérité d'en nier la certitude. Trinité-Sainte, un seul Dieu, recevez nos adorations !

" Notre ignorance métaphysique de la Trinité," disait le Lord Erskine, l'une des premières célébrités du barreau d'Angleterre, " n'est point diminuée par la révélation ; " mais notre ignorance morale est dissipée " par ces paroles : *Dieu a tant aimé le monde* " *qu'il a donné son fils unique, afin que qui-* " *conque croit en lui ne périt point ;* et par ces " autres paroles : *le Consolateur qui est le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses.*"

" De toutes les objections qu'un incrédule " peut faire, aucune n'est plus misérable que " celle puisée dans le défaut de pouvoir com- " prendre." Ainsi s'exprimait Haller, l'un des plus vastes génies du XVIIIe siècle, universellement connu par ses profondes recherches, surtout dans les sciences médicales.

Il faut *croire* ce qui est appuyé sur des preuves incontestables et *attendre*, pour *voir intuitivement*. Nous sommes remplis de mystères ; nous ne pouvons ouvrir les yeux, ni faire un pas sans rencontrer des mystères sans nombre. Je lève le doigt, c'est un fait bien certain ; cependant je défie tous les savants du monde de l'expliquer. En attendant, je le lève et l'abaisse à volonté.

Leibnitz, le grand Leibnitz, dans un discours où il exprime sa croyance en la Sainte-Trinité, dit : " Il ne faut jamais oublier la " distinction entre ce qui est *au-dessus de la* " *raison* et ce qui est *contre la raison*."

" Il est fort remarquable" écrivait Dagues-" seau, que le mystère de la Trinité qu'on " regarde comme le plus incompréhensible " de tous, est néanmoins celui dont la plus " raisonable philosophie de l'antiquité, c'est-" à-dire, celle de Platon, semble avoir le plus " approché. Il n'y a qu'un pas à faire pour " arriver jusqu'au dogme que la religion nous " enseigne, et ce dogme paraissait aux pla-" toniciens si peu contraire à la raison, que " vous savez combien le commencement de " l'Evangile de St. Jean fut admiré par un " de ces philosophes, qui ne pouvait com-

" prendre que des *Barbares* eussent pu aller si loin."

Mes frères : Il y a quatorze cents ans, au bord d'une mer fameuse par ses tempêtes ; sillonnée autrefois par des milliers de flottes, tantôt marchandes, tantôt guerrières ; théâtre des plus terribles batailles navales des temps modernes—se promenait, à la fraîcheur du soir, un des plus beaux génies, un des cœurs les mieux faits dont l'histoire ait conservé le souvenir. Entraîné, jeune homme, dans de funestes, égarements, il avait eu le bonheur d'entendre une suite d'instructions où il reconnut la vérité catholique, et le bonheur encore plus grand d'être docile à la grâce, qui lui demandait de ces sacrifices si pénibles quand ils sont à faire, et qu'on aime tant à se rappeler quand ils sont accomplis. AUGUSTIN était son nom. Les yeux fixés tour à tour sur la vague silencieuse qui venait expirer à ses pieds, et sur les charmantes nuées du ciel d'Italie, il se répétait : " Com-
" ment expliquer, comment comprendre ceci :
" Le Père est Dieu ; le Fils est Dieu ; l'Es-

" prit-Saint est Dieu, et tous trois ne sont " qu'un seul et même Être mystérieux, qui " m'a fait, qui a fait le ciel et la terre et la " mer ?" Tout à coup, il aperçoit sur le rivage un enfant d'une rare beauté, assis, tenant en main une coquille avec laquelle il venait de creuser une petite cavité dans le sable. Il avait empli sa coquille d'eau, et l'y versait lentement.—" Que fais-tu là, mon enfant ? " dit Augustin.—" Ce que je fais ? *je vide la mer ;* je vais la faire toute entrer dans ce petit trou !" Un éclair brille a l'esprit d'Augustin : " Cet enfant," dit-il, " C'EST MOI ! "

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

—

10 *décembre*, 1848.

Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula.
" Jesus-Christ était hier, il est aujourd'hui,
" et il sera dans tous les siècles."—Heb.
c. 13. v. 8.

MONSEIGNEUR,

MES FRÈRES :

Le voyageur qui entre dans un pays peu fréquenté, rempli de sentiers obscurs, dont plusieurs peut-être vont aboutir à des précipices, doit avoir pour premier soin de chercher un guide, un conducteur fidèle : nous aussi, voyageurs à tant de titres, au moment du départ pour cette région lointaine qu'on appelle l'HISTOIRE PRIMITIVE, demandons, qui marchera devant nous ? qui nous expliquera les mystères et les merveilles que nous allons

rencontrer ? qui préviendra nos écarts ? qui nous conduira heureusement au terme ?

Que ce monde visible ait commencé ; que cette terre ait été sans vie, sans forme, sans consistance, *inanis et vacua ;* qu'une foule d'êtres organisés, plantes, coquilles, poissons, reptiles, oiseaux et quadrupèdes, y soient venus les uns après les autres, et tous avant NOUS ; que nous ayons été réduits à une seule nation, à une seule peuplade, à un seul voisinage, à une seule famille, à un seul couple, à UN SEUL HOMME, d'où tout le genre humain soit descendu dans le cours de six ou sept mille ans : voilà des vérités qui n'appartiennent plus aujourd'hui à la foi seule ; ce sont des faits acceptés et prouvés par la science, des faits qui ne peuvent plus être contestés, même par un incrédule.

Mais cette origine du globe et de ses habitants, qui a pu la décrire ? *Où étiez-vous,* historiens, *quand Dieu posait les fondements de la terre ?* Qui, si ce n'est les anges, fut témoin de ces *jeux de la sagesse éternelle, lorsqu'elle formait à son gré les mondes,* et les lançait dans l'espace ? Qui fut le contemporain d'Adam au jour de sa naissance, pour recueillir de sa bouche le secret de sa nature

et de ses destinées, c'est-à-dire, des nôtres ? Les premiers hommes ont-ils écrit ? Existe-il un LIVRE qui nous ait transmis l'histoire des premières révolutions de la grande famille ?

A l'aide des bibliothèques savantes et des monuments encore debout, nous remontons facilement à la découverte de notre Amérique, au moyen-âge, aux croisades, à Charlemagne, aux conquêtes de Mahomet, à la chute de l'empire romain sous les coups des Barbares, à Constantin ; au règne d'Auguste, couvrant de son sceptre l'univers, et dans cet univers une étroite mais fameuse contrée qu'on appelait la JUDÉE, et dans un coin obscur de cette contrée un village, et dans ce village un BERCEAU, et dans ce berceau un ENFANT qui renversera le trône des Césars, et étendra son sceptre à lui sur des climats que les Césars n'ont jamais connus ! Nous remontons à Alexandre, à Cyrus, à Romulus ; Grecs, Perses et Mèdes, Assyriens, Egyptiens, nous les connaissons à partir de sept à huit cents ans avant l'ère chrétienne : au-delà dans l'histoire profane, c'est l'incertitude, la fable, *la nuit des temps*, à travers laquelle on découvre chez tous les peuples, sauvages comme civilisés, des lambeaux confus d'une histoire

beaucoup plus ancienne. Il y est parlé du chaos, de la création, d'un homme et d'une femme, souche commune des nations de la terre ; d'un âge d'or, d'un *serpent*, d'une désobéissance, d'un exil, de la promesse d'un rédempteur, d'un déluge après dix générations : autant de souvenirs d'une tradition unique et nécessairement véritable, mais point d'ensemble, ni de suite, ni de chronologie—ce sont, si l'on veut, des tronçons d'une colonnade, brisés, dispersés et couverts de poussière.

Hâtons-nous de dire que cette histoire tant désirée se déroule à nos yeux ; que nos titres de famille au grand complet sont entre nos mains ; que mille ans avant les plus anciens historiens profanes, au sein des ténèbres et du silence où vont se perdre les commencements des sociétés—comme un phare superbe, recevant ses clartés des *montagnes éternelles*, et les projetant au loin sur les ondes, les ondes du temps, s'élève, solitaire, Moïse, Moïse, historien, non d'un peuple, mais de tous les peuples, biographe du genre humain, annaliste de la création.

" Nulle raison, dit le grand Cuvier, de ne " pas attribuer à Moïse lui même la rédac-

" tion de la Genèse, ce qui la ferait remonter
" à trente-trois siècles. "

" La vie de trois ou quatre hommes, " dit Bossuet, " remontait de Moïse à Noé, qui
" avait vu les enfants d'Adam. "

Voilà pour l'antiquité de Moïse ; venons au caractère de ses écrits. On leur trouve, d'abord, ce cachet inimitable de sincérité et de vérité qui distingue les saintes écritures. Point de préface, point de précautions pour plaire ou pour être cru. Le fait, rien que le fait, raconté avec une telle impartialité que jamais en lisant on ne songe à l'historien ; dates précises, indication des monuments que les faits rappellent ; noms des personnes et des pays ; point de vanité nationale : les fautes les plus déshonorantes de ses pères racontées comme leurs vertus, et celles-ci sans éloge. Origine des arts et des sciences, mœurs, progrès et distribution des peuples, tout est clair, tout est à sa place : on sent que l'écrivain est sous la dictée d'une voix infaillible, et que ses inspirations viennent d'en haut. Aussi, dans sa sublime simplicité quelles connaissances de Dieu et de ses grandeurs, de l'homme et de ses devoirs ! Toute la philosophie païenne n'a fait que

balbutier quand on la compare au législateur du mont Sinaï : lisez-le ; lisez ses cantiques, surtout cet *Audite cœli*, qui fut son chant de mort ; lisez *Job*, qu'il paraît avoir composé parmi les sables du Désert, pour consoler les Hébreux dans leur long pélérinage.

Par quelles mains ensuite cette précieuse histoire nous est-elle parvenue ?—Par les mains d'un peuple entier de témoins, qui depuis trente-trois siècles a gardé comme la prunelle de ses yeux les livres de Moïse et ceux des prophetes qui les accompagnent. Naturellement ingrat et incrédule, il y lit ses crimes, ses révoltes, ses éternelles résistances aux ordres de Dieu ; il n'en attache pas moins aux livres de Moïse sa vie, son passé, son avenir : les livres de Moïse lui tiennent lieu de foyer, d'autel, de nationalité, de tout, *habentes solatio libros sanctos*, disaient les braves Macchabées. Mille ans avant Jésus-Christ, on voit naître le schisme des Samaritains, qui divise les Hébreux en deux nations, en deux cultes ennemis ; l'un et l'autre conservent avec la même fidélité les livres de Moïse : et maintenant, dispersé depuis dix-huit cents ans, chassé de sa patrie vers les quatre coins du monde, ce même peuple

compte toutes les pages, toutes les lignes, toutes les lettres des livres de Moïse ; démontre que tels ils sont, tels ils furent déposés par Moïse lui-même dans l'Arche d'Alliance ; attend l'accomplissement des promesses renfermées dans les livres de Moïse : c'est-à-dire, que par toute la terre, il porte avec lui les archives du christianisme, et sans le voir, sans le croire, il est le boulevard de la foi qu'il maudit !

C'en est, certes, assez pour nous garantir la vérité des récits de Moïse : et pourtant je ne vous dis rien encore ni de ses prédictions et de leur fidèle accomplissement ; ni de ses miracles, opérés, non dans l'ombre, mais à la face du monde entier ; ni du concours de toutes les traditions antiques, du témoignage des premiers monuments et des premiers historiens profanes ; ni de la confirmation solennelle que lui prêtent la vie et les oracles des prophètes, de Jésus-Christ et de ses apôtres ; ni de l'accord unanime de toutes les églises chrétiennes : vous n'exigez point, j'en suis sûr, à cet égard, de plus longs développements.

Volontiers, direz-vous, c'en est assez : mais le *procès* de Moïse ? Ne l'a-t-on pas con-

vaincu d'ignorance, d'erreurs, d'absurdités nombreuses ? Des écrivains célèbres n'ont-ils pas ruiné, anéanti son autorité ?—Il est temps de répondre à ces graves accusations.

Nous sommes au milieu du XIXe siècle de l'ère chrétienne, siècle de guerres terribles, à son début ; puis, de recherches, d'études, d'expériences en tous genres ; siècle de changements, cela va sans dire, tous les siècles l'ont été : il n'y a qu'un point qu'on semble oublier toujours—c'est le CŒUR HUMAIN, qui s'obstine, hélas ! à demeurer stationnaire.

Le XVIIIe siècle, auquel nous succédons, se donnait le titre fastueux de " siècle des lumières." Il le méritait peut-être par ses découvertes dans les sciences naturelles ; car sous tous les autres rapports, il s'effaçait devant le siècle de foi, de génie, de goût, de gloire, de grands hommes chrétiens, le siècle immortel de Louis XIV, qu'avaient préparé Rome et l'Italie personnifiées dans le pape Léon X.

Eh bien, mes frères, la dernière moitié de ce XVIIIe siècle vit ce qui ne s'était point vu en Europe depuis le règne de Julien l'Apostat : un complot général pour renverser

de fond en comble la religion, l'Eglise de Jésus-Christ. On invoqua contre elle l'histoire, les arts, les sciences et les savants : physique et chimie, astronomie, géologie, chronologie, furent rangées en bataille ; la littérature surtout s'en mêla, et ses échos, morts ou mourants aujourd'hui, vinrent retentir jusque sur les paisibles bords du fleuve qui coule devant nos murs. A la tête de ce mouvement sinistre, figurait un homme à talents rares, au cœur pervers, qui crut pouvoir s'immortaliser par ses attaques contre Dieu, les choses saintes, l'histoire sainte, mais surtout Moïse. Et quelles furent les armes de ce nouveau Julien ?—Le manteau de la science (le *manteau*, ce n'était que cela, on a fini par le comprendre), l'entraînement du style, mais surtout et partout le ridicule, le rire. Il voulut rire de Dieu et de son œuvre : âge du monde, ordre de la création, unité des races blanche et noire, longue vie des premiers hommes, arche de Noé, déluge, tour de Babel et que sais-je encore—il se moquait, il riait de ces prétendus contes d'enfants, *bons pour nourrir la crédulité et l'ignorance du moyen-âge.* Et ce rire sacrilége, ce rire de Cham, volait de bouche en bouche, gagnait les lèvres des princes (les

imprudents !), se répétait par la bourgeoisie, descendait jusque dans la boutique de l'artisan : ah ! mes frères, si nous fussions nés cinquante ans plus tôt, aurions-nous échappé à cette frénésie presque universelle ? L'homme dont je parle, au fort de son triomphe, disait : " Dans vingt ans, Dieu verra beau jeu," croyant prédire la fin du christianisme, et les funérailles de l'église catholique ! Effectivement, on vit "beau jeu" : vingt ans ne s'étaient pas écoulés qu'une grande nation, celle qui la première avait bu jusqu'à la lie la coupe empoisonnée, entra dans des convulsions sociales et morales, dans une carrière de fureur et de sang inouie chez aucun peuple, ancien et moderne : les temples profanés, les autels abattus, le culte proscrit, ses ministres égorgés ou exilés ; le vénérable successeur de Pierre arraché à son siége, traîné de cachot en cachot, mort entre les mains de ses féroces ennemis..... Je m'arrête ; ce n'est pas le moment de réveiller ces affreux souvenirs. Vous connaissez, d'ailleurs, les incidents de ce "jeu," de ce drame terrible, dont les acteurs furent les premières victimes ; et vous demandez sans doute à trente millions de Français, à deux cent millions de Catholiques actuellement répandus

sur la terre, si c'était bien là la fin de l'Eglise et du christianisme !

Mais revenons : quel était donc le motif de cette guerre acharnée et déloyale contre Moïse ? Etait-ce la création, le déluge ou les autres faits que je vous rappelais tout-à-l'heure ? Nullement : c'était la chute de l'homme, la peine du péché, la promesse d'un rédempteur ; c'était Jésus-Christ et son Eglise qu'annonçait toute la loi antique. Jésus avait dit : *Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez en moi ; car c'est de moi qu'il a écrit ;* on ne l'ignorait pas : le tort de Moïse était de porter dans ses flancs le germe du christianisme.

Eh bien, mes frères, qu'est-il arrivé ?

—L'accomplissement de l'oracle : *L'impiété s'est donné un solennel démenti.* Comment ? Tous les faits mosaïques ont été confirmés, attestés, garantis par la science de nos jours ; et cela sans qu'elle ait cherché à leur donner cet appui, sans qu'elle l'ait voulu, malgré même son penchant à combattre la foi ! Vous le verrez amplement dans la suite de ces entretiens. Pour le moment, je me borne à vous citer un écrivain que vous n'accuserez pas d'avoir été trop facile à persua-

der ; c'est Lesage, dans ce bel Atlas Historique qui a fait l'étude et l'admiration de l'exilé de Sainte-Hélène :

" Oui," dit-il, " Moïse domine au-dessus des générations et des siècles, comme une colonne impérissable de vérité. Hérodote, Manéthon, les marbres de Paros, les historiens chinois, le sanscrit, demeurent de 500, de 1000 au-dessous de lui ; aucun de ces témoignages antiques ne peut l'atteindre, ni le contredire, ni l'affaiblir ; au contraire, la nature et les hommes se trouvent de toutes parts en parfaite harmonie avec ce qu'il dit : —aussi, touché de cet accord merveilleux, la foi religieuse triomphe, et frappée d'un tel résultat, l'incrédulité philosophique chancelle; vaincue par ses propres lumières, elle se voit contrainte d'avouer qu'il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel, qu'elle ne comprend pas, mais qu'elle ne saurait nier."

Voilà Moïse, voilà notre guide trouvé. Mes frères, nous pouvons partir.

Remontons par la pensée à cet instant où l'univers n'existant pas encore, n'étant qu'à l'état possible, ou à l'état d'idée divine, l'ouvrier suprême des mondes se disposait à son immense travail ; à cet instant *où la*

pierre angulaire du globe fut posée, aux applaudissements de tous les enfants de Dieu :

Ils chantaient : cependant le grand œuvre commence.
Dieu vient ; il vient armé de la toute-puissance.

Sortie des êtres du néant ! la CRÉATION ! mystère, sans doute, puisqu'il s'agit des opérations d'un Dieu ; comment, pour nous, qui nous perdons si souvent à vouloir comprendre celles de l'homme, en serait-il autrement ? Mais c'est un mystère-vérité, que la foi, la raison, la science proclament aujourd'hui de concert. La foi l'a consigné dans la première page du plus saint et du plus ancien des livres : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* La raison dit que nous-mêmes d'abord, et ensuite tous les êtres visibles, nous avons reçu la vie, et ne nous la sommes point donnée ; que la matière est contingente et n'existe que par une cause première ; qu'un monde éternel est une absurdité manifeste. La science vient à l'appui de la foi : écoutez un de ses oracles ; c'est Cuvier, l'Aristote des temps modernes, le plus profond de tous les naturalistes.

" Ce qui est certain, c'est que la vie n'a " pas toujours existé sur le globe ; et il est " facile à l'observateur de reconnaître le point

" où elle a commencé à y déposer ses produits. "

Ailleurs il dit : " Moïse nous a laissé une " cosmogonie dont l'exactitude se vérifie " chaque jour d'une manière admirable. Les " observations géologiques récentes s'accor- " dent parfaitement avec la Genèse, sur l'or- " dre dans lequel ont été successivement " CRÉÉS tous les êtres organisés. "

Un de nos savants d'Amérique ajoute : " Si j'entends quelque chose en géologie, loin " de conduire à l'idée d'un monde éternel, " elle prouve, plus directement que ne le peut " faire aucune autre science, que le monde " avec ses habitants a eu un commencement, " et qu'il renferme en soi les forces chimiques " nécessaires pour accomplir sa destruction, " dès que ces forces seront mises en liberté " par la volonté du créateur."

Adorons cette main toute-puissante, cette parole, ce VERBE *par qui tout a été fait :* arrêtons-nous à contempler la marche et la grandeur de son travail. Remarquons-y d'abord un caractère qui doit nous faire pressentir en tremblant nos propres destinées, puisque l'homme *sera formé à l'image de Dieu.* Ce caractère, c'est la LIBERTÉ. Dieu,

pour qui le temps n'est rien, met six intervalles à l'accomplissement de ses ouvrages, intervales désignés dans l'écriture sous le nom de *jours :* il se repose chaque fois, ordonne, *considère, approuve et bénit* les êtres que son VERBE a produits : *Et vidit Deus quod esset bonum.*

Avant tout, la matière de toutes choses fut créée, *In principio creavit.* Point de forme, ni de corps proprement dits—les éléments en confusion ; sur ce globe, point de terres, ni de mers, ni d'atmosphère, ni de lumière : c'est le Chaos des Anciens. *L'Esprit de Dieu,* dit l'Ecriture, *planait comme une colombe sur des masses liquides* et les préparaît à la vie ;

> La nuit couvrait encore la matière inféconde :
> L'Esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
> Les couve sous son aîle, et verse dans leur sein
> Son âme créatrice et son souffle divin.

Et Dieu dit : Que la LUMIÈRE *soit, et la lumière fut :* premier *jour,* première époque de la création.

Les esprits *lumineux* du XVIIIe siècle n'épargnaient point ici le ridicule à Moïse. La lumière avant le soleil, disaient ces profonds observateurs ! la lumière le *premier jour,* et le soleil, source de la lumière, *le quatrième jour,*

c'est-à-dire, après des milliers d'années peut-être : éclairer les gens sans flambeau !

Aujourd'hui, l'on rit encore, mais le rire a changé d'objet. Depuis les découvertes d'Young, de Fresnel et d'Arago, les savants conviennent que ce que nous appelons *lumière* ne vient point du soleil comme de sa source ; qu'elle n'est point une substance à part : qu'elle est due aux vibrations de l'éther, de ce fluide éminemment subtil qui remplit l'univers et pénètre tous les corps ; vibrations que nous voyons occasionnées par une foule d'autres causes que le mouvement du soleil : par exemple, le choc des cailloux, les mélanges chimiques, et surtout les combinaisons électriques. Il y a plus : le terme dont se sert Moïse signifie *lumière-feu*, d'accord avec les savants, qui se persuadent de jour en jour plus fortement que la lumière, la chaleur, l'électricité et le magnétisme ont une même nature, et qu'ils ont dû exister avant la formation des corps terrestres ! Les plus hardis frondeurs se demandent comment, au sein de la nuit des temps, l'auteur de la Genèse a pu si bien savoir ce qu'était la *lumière ?* L'humble chrétien, sans étalage de science, répond : C'est qu'il avait un bon maître.

La seconde époque, le *second jour*, vit la séparation des *eaux supérieures et inférieures*, et la formation de l'atmosphère, que couronne le ciel des nuages. Point de terres visibles, un vaste océan couvrait le globe entier. Point de vie encore : du reste, la lumière, la chaleur, l'air, l'eau et tous les éléments étaient prêts pour le règne végétal ; mais il lui fallait un appui, un sol.

Troisième époque. *Et Dieu dit : Que les montagnes, les plaines, les vallées, les continents, les îles s'élèvent ; que les mers se retirent dans leurs vastes bassins : et appareat arida.*

Ici commencent les êtres organisés, la vie. D'abord les plantes les plus simples, les mousses, les gazons ; puis les *herbes*, plus hautes, *herba*, les arbustes, les arbrisseaux, et enfin les *arbres*, les arbres à *fruits*, *arbor pomifera*.

Cette gradation, cette suite de créations végétales, formellement indiquées dans la sainte-écriture, est confirmée par les recherches de la science. Vous allez dire : nous croyons Moïse, puisqu'il était évidemment inspiré ; notre admiration est d'autant plus grande de voir que, n'étant ni physicien, ni géologue, ni naturaliste, il ait possédé ces

secrets intimes de la nature à peine découverts au bout de trois mille ans et plus. Mais comment nos savants ont-ils pu vérifier des faits passés longtemps avant la création de l'homme ? Quelles archives ont-ils donc compulsées ? quelles bibliothèques ont-ils explorées ?

Ici, mes frères, sans trop aborder des questions étrangères à la tribune sacrée, et surtout sans discuter les systêmes si variés des géologues modernes, je puis vous rappeler un fait qu'ils admettent unanimement : c'est que *l'enveloppe* de notre globe (plus tard j'aurai à vous dire sur son *intérieur* des choses qui vous paraîtront assez peu rassurantes) se compose de plusieurs séries de *roches* ou *terrains* posées irrégulièrement les unes sur les autres, les plus profondes étant en apparence les plus anciennes et les plus bouleversées par des révolutions qu'on attribue à la chaleur du dedans. Les couches successives qui forment une série, à partir du noyau ou des roches *primitives*, sont caractérisées par la présence de plantes et d'animaux transformés en pierre solide, ou, comme l'on dit, à l'état *fossile*. Ils appartiennent à des espèces qui pour la plupart n'existent plus, quoiqu'elles aient une grande analogie avec

les nôtres. Ces plantes et ces animaux fossiles. si bien nommés les *médailles de la création*, se retrouvent dans des positions qui ne contredisent point le texte de la sainte-écriture ; au contraire, ils indiquent très-clairement les trois grandes époques où dominèrent successivement les végétaux, les innombrables races marines, et les animaux terrestres. Les premieres traces de vie, situées immédiatement au-dessus des roches primitives, sont celles des plantes, qui se montrent ensuite, à mesure qu'on s'élève, sous des espèces de plus en plus compliquées. Quelques-unes sont d'une taille gigantesque : ce sont des mousses rampantes de trois cents pieds, des fougères hautes de cinquante pieds, des espèces de foin de soixante-cinq pieds !

" A cet âge, dit Cuvier, appartiennent ces " fameux amas de *charbon de terre*, ou de " houille, ressource de l'âge présent, et restes " des premières richesses végétales qui aient " orné la face du globe. Les troncs de fou- " gères, dont ils ont conservé les empreintes, " nous disent assez combien ces antiques " forêts différaient des nôtres."

Voyez, mes frères, la bonté mystérieuse de la Providence. Elle sait qu'un jour l'homme,

qui est encore à naître, couvrira le monde de ses champs et de ses demeures ; qu'ayant sans cesse besoin de FEU pour se chauffer, préparer ses aliments, exécuter les travaux des arts, il manquera de bois, de combustibles ; elle lui en amasse longtemps d'avance ; elle en dépose dans des voûtes, à l'abri de l'incendie, d'intarissables provisions, qu'elle a encore soin de distribuer à toutes les grandes régions du globe !

Quatrième époque, *quatrième jour.* Le règne végétal a commencé pour ne finir qu'avec les temps. Chaque espèce *porte en soi le germe d'une reproduction sans fin :* ce brin de mousse, en mourant chaque jour, ne périra peut-être jamais ; ce grain de blé est prêt à se transformer en une tige nouvelle, portant ses épis, où d'autres grains devront se développer ; dans ce gland qui vient de tomber, est un chêne entier avec sa racine, son tronc, ses rameaux, ses feuilles, ses fruits à venir : qui pourra compter et dire combien en un seul gland, de forêts sont renfermées !

Mais où êtes-vous quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons, coquilles, vers et insectes ? Votre nourriture se prépare ; mais il vous

faut, comme à toutes les plantes qui ont de la beauté ou des couleurs, les douces influences du soleil, les jours et les nuits, les variations des saisons et des climats :—

Et Dieu dit : Que les astres paraissent dans le firmament ; qu'ils s'élancent à travers l'espace ; que leur marche harmonieuse mesure la durée de mes ouvrages ; que les jours, les mois, les années, les TEMPS *commencent : il dit, et tout fut fait, Dixit et omnia facta sunt.*

—Et la *milice du ciel* s'ébranle ; désormais dans une langue qui ne demande que des yeux pour interprête, elle va chanter la gloire de son auteur : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Tout se meut, tout éclaire, tout brille : SOLEIL, âme de notre système, à nous ; SOLEIL, image matérielle de la divinité, objet du culte de tant de peuples ; SOLEIL, à qui nos sauvages d'Amérique offrirent tant de cruels sacrifices—LUNE, aux rayons argentés, aux clartés silencieuses—ÉTOILES, dont chacune est peut-être le foyer d'un monde d'adorateurs du Dieu que nous servons ; toutes circulant par des orbites immenses autour d'un centre universel ! Quel est-il, ce centre ? Où est-il ?—Impossible de le dire ici-bas : nous le saurons, nous le verrons.

Quelques mots en nous séparant, mes frères, sur les masses, les mouvements, les distances des corps célestes, à commencer par cette planète qui soutient notre frèle existence. Notre terre a neuf mille lieues de circonférence ; c'est un globe, et malgré les inégalités apparentes de sa surface, jamais ouvrier mortel n'en a formé de si parfaits ; en suivant son orbite autour du soleil, elle nous emporte avec une vitesse de quatre cents lieues par minute, tandis qu'en tournant sur elle-même elle nous fait parcourir six autres lieues également par minute. La lune, pour nous le plus voisin des astres, est éloignée de quatre-vingt-dix mille lieues ; elle nous accompagne sans cesse, tournant autour de nous et sur elle-même une fois par mois ; elle n'a point par elle-même de lumière, elle ne fait que nous renvoyer, comme un miroir, celle qui lui vient du soleil ; son diamètre est de sept cent quatre-vingts lieues ; sa surface est très-inégale : ses montagnes sont plus hautes qu'aucune des nôtres. Le soleil est un million et un tiers de million de fois plus gros que la terre ; son poids est tel que, si l'on pouvait le poser dans le bassin d'une balance, il faudrait trois cent cinquante-cinq mille *terres* pour lui faire équilibre ; sa

distance est de trente millions de lieues : c'est-à-dire, qu'un voyageur qui à la naissance d'Adam serait parti pour le soleil, en faisant trente lieues chaque jour, n'en serait pas encore revenu—et pourtant notre *petit monde* à nous, notre *système*, dont le soleil est le centre, embrasse des planètes trente-six fois plus éloignées, outre nos comètes, dont quelques-unes n'achèvent leur révolution autour du soleil qu'après des milliers d'années ! Mais ces distances incroyables ne sont encore rien.—L'étoile la plus proche, écoutez ceci, l'étoile la plus proche connue, est tellement éloignée que si, au lieu du voyageur dont je viens de parler, nous supposons une barque à vapeur, faisant, comme sur l'océan, cent lieues par jour ; cette barque lancée à travers les espaces célestes, mettrait pour arriver à l'étoile près de six cent millions d'années, ou cent mille fois le temps qui s'est écoulé depuis la naissance d'Adam ! —et toutes les étoiles sont probablement aussi éloignées les unes des autres que celle-là l'est de nous.

Voulez-vous une autre comparaison ? La lumière se répand avec une vitesse de plus de soixante-dix mille lieues par seconde :

elle vient du soleil en huit minutes. Eh bien, de la plus proche étoile elle met *dix ans* à venir, et les astronomes ont observé des étoiles dont la lumière ne nous arrive qu'au bout de *deux mille sept cents ans ;* et l'on pense qu'il en existe dont la lumière, avec cette même vitesse de soixante-dix mille lieues par chaque seconde d'horloge, mettrait des *millions d'années* pour venir jusqu'à nous !

Voulez-vous une dernière comparaison par rapport à la plus proche étoile ?

Ce petit monde que nous habitons, où comme je viens de le dire, il y a des planètes trente-six fois plus éloigées que nous du soleil ; ce petit monde, qui a plus de deux mille quatre cent millions de lieues de diamètre, à l'œil de l'observateur qui serait placé dans la plus proche étoile, ce petit monde serait caché par un FIL D'ARAIGNÉE !

Quant au nombre des étoiles, qui pourra s'en faire une idée ? *Numera stellas si potes.* Vous connaissez la Voie Lactée ou le Chemin de St. Jacques ; cette vaste bande de lumière blanchâtre vient d'une mer d'étoiles, qu'on peut distinguer au télescope, et les astronomes ont déjà compté *six mille* de ces Voies Lactées qu'ils appellent *nébuleuses !*

"Qui oserait dire," c'est la remarque du savant Arago, "qu'avec des instruments plus "parfaits nous ne découvririons pas de nou-"veaux astres, de nouveaux mondes? La "puissante main du créateur les sema dans "l'espace avec profusion; il les fit innom-"brables comme les grains de sable qui cou-"vrent les rivages des mers!"

Vous direz peut-être: Si l'univers renferme tant de millions d'astres, parmi lesquels notre magnifique soleil figure à peine comme une étoile; si du sein de ces astres, notre monde n'est qu'un grain de poussière, qu'un fil d'araignée dérobe à la vue—qu'est-ce donc que cette chétive terre, dont nous nous disputons les chétives parcelles? Qu'est-ce que nous, qu'est-ce que l'homme pour oser se dire le *roi de la création? Qu'est-ce que l'homme, pour fixer le souvenir d'un Dieu qui se joue ainsi dans l'immensité de ses œuvres? Quid est homo, quod memor es ejus.*

Ce qu'est l'homme? ce que vous êtes, mes frères? Plus que cette terre, que vous foulez aux pieds, et vous faites bien; plus que ce soleil visible; plus que ce monde et mille millions de mondes matériels. Ces distances inconcevables, en un clin d'œil vous les fran-

chissez : en un clin d'œil votre ESPRIT, votre AME arrive à la dernière étoile de la dernière nébuleuse, prête à s'élancer encore mille fois plus loin. Ces masses étonnantes, vous les pesez ; ces orbites où elles vont se perdre par leur éloignement, vous les tracez, vous les mesurez : cent ans, mille ans d'avance vous annoncez les phases de la lumière d'un astre, les changements de sa vîtesse, son retour précis à tel ou tel point du ciel. Pour vous donc le temps, l'espace, les mondes ne sont rien : et soit qu'avec Cuvier, pénétrant dans les entrailles du globe, vous arrachiez, si je l'ose dire, à Dieu le secret d'une longue chaîne de créations et de révolutions qui s'y sont succédé ; soit qu'avec Newton, élevant en haut vos regards, vous découvriez cette force, ces lois qui président à la marche de l'univers, votre ESPRIT, votre AME dépasse toutes les limites créées, et ne recule que devant l'infini. Grande est donc votre nature, grandes sont donc vos destinées, grands sont donc vos devoirs ! A l'heure qu'il est, mes frères, une voix plus puissante que la mienne vous invite à y penser.

TROISIÈME CONFERENCE.

—

17 *décembre*, 1848.

Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula.
" Jesus-Christ était hier, il est aujourd'hui,
" et il sera dans tous les siècles."—Heb.
c. 13. v. 8.

MONSEIGNEUR,
MES FRÈRES :

Nous nous sommes séparés, dimanche dernier, en méditant sur le nombre, les masses et les distances des corps célestes, ouvrage du *quatrième jour* ou de la quatrième époque de la création. Aujourd'hui la scène change ; vous allez contempler des mondes aussi incompréhensibles, par leur petitesse et leur rapprochement, que ceux-là, par leur éloignement et leur grandeur. A côté d'une foule de monstres énormes, vont surgir, à la voix de Dieu, *le cinquième jour*, des êtres parfaits dans leur organisation, ayant de plus que les

plantes la faculté de sentir et celle de se mouvoir, et dont un MILLION se logeraient sans gêne sur la pointe d'une aiguille; qu'on voit éclore, se nourrir, jouer, se reproduire, se combattre et mourir dans l'espace d'un quart d'heure, et dont pourtant l'existence, proportionnellement, est peut-être aussi longue que celle de Mathusalem — il s'agit d'êtres qui en marchant toute leur vie ne traverseraient pas une goutte de rosée ; d'êtres enfin (je ne crois pas exagérer) qui pour parcourir l'enceinte de cette église, mettraient autant de siècles que nous à visiter la dernière étoile de la Voie Lactée ! D'où vous conclurez que l'homme, après tout, est peut-être moins éloigné qu'il ne pense du milieu de la chaîne des créatures matérielles ; vous conclurez aussi que votre esprit, votre âme fait autant preuve de puissance et de sagesse en découvrant et en décrivant ces mondes invisibles par leur petitesse, qu'en pesant les astres ou en calculant leur marche à travers le firmament ; et cela parce que dans l'un comme dans l'autre travail, votre âme suit la trace des doigts de Dieu, se rapproche de Dieu, qui n'est pas moins admirable, dit St. Augustin, lorsqu'il crée un insecte, que lorsqu'il s'entoure de Chérubins.

Où donc a commencé le règne animal ? Moïse et les géologues vont vous répondre que ce fut *au sein des mers : Producant aquae.* Et par quelles espèces ? Par ces petits vermisseaux qu'on distingue à peine des plantes, tels que l'*éponge*, les polypes et les autres zoophytes ; puis, vinrent des millions sans fin de coquilles, de ces animaux renfermés chacun dans une enveloppe solide, qui lui sert de maison, de vêtement, d'os et de tombeau ; puis, les poissons ; puis, pendant une très-longue période, une étonnante variété de reptiles d'eau, tortues, lézards, crocodiles, et le reste ; puis les mammifères marins, tels que le dauphin, le cheval de mer, le loup de mer et autres, ayant à leur tête la BALEINE, la baleine, le plus grand, le plus puissant des animaux, et celui qui vit le plus longtemps : car on croit qu'il irait à mille ans, s'il pouvait échapper à tous ses ennemis. Enfin à côté de ces innombrables habitants des eaux, les oiseaux. Moïse le dit ; l'incrédule aurait voulu ne pas le croire ; les géologues le démontrent, ainsi que l'existence à l'état fossile de beaucoup de reptiles volants.

C'est dans les profondeurs des montagnes et des couches rocheuses dites de transition

et secondaires, mieux conservés, mieux attestés que toutes les momies d'Egypte, qu'on a trouvé les restes de cette cinquième époque de la création. Il y en a une foule d'espèces gigantesques : des poissons-lézards de trente pieds avec une tête de six pieds et cent quatre-vingt-quatre dents : des crocodiles de cinquante pieds ; des requins de cent pieds. Nos savants du XVIIIe siècle n'avaient pas visité ces bibliothèques, ces musées-là.

M. Cuvier n'y avait pas vu d'oiseaux ; cette lacune a été suppléée depuis sa mort :

" Tous les jous," dit M. de Blainville (en 1837), " de nouvelles découvertes nous " viennent apprendre que les oiseaux sont " les plus anciens habitants du globe."

Qui l'a dit à Moïse ?—Celui qui les avait créés.

Ne vous figurez pas, mes frères, que ces restes fossiles, ces médailles mosaïques soient si rares. Le rocher où vous êtes assis en renferme plusieurs, entre autres, un genre de coquilles à trois chambres, qui n'est plus connu ; les carrières de Beauport, moins anciennes, renferment beaucoup d'autres espèces. Vous connaissez la craie, le blanc d'Espagne : ce n'est qu'une masse de tom-

beaux de coquilles parfaitement conservés quant à leurs formes ; ces coquilles composent des terrains qui occupent plusieurs centaines de lieues de tous côtés en Europe, sur une profondeur qui va jusqu'à plus de mille pieds. Vous connaissez la pierre à polir, le tripoli : ce sont des envelopes d'insectes si petites qu'un pouce solide en contient, assure-t-on, plus de quarante mille millions ! A chaque coup que donne le fourbisseur qui nettoie une épée, un candelabre, un bijou, il brise des milliers de tombeaux déposés, depuis autant de siècles peut-être, dans un *caveau de famille* que la main de la Nature avait creusé.

Souvent ce n'est pas l'animal lui-même qu'on découvre ; c'est son empreinte, son image, la trace de ses pas, gravées sur le roc en traits ineffaçables. Ceci me rappelle une réflexion que j'analyse d'après le savant et pieux géologue Buckland :

En vain l'historien et l'antiquaire ont-ils visité les champs de batailles anciens et modernes ; en vain ont-ils suivi la marche de ces conquérants qui écrasèrent les plus puissants empires. Les vents et les tempêtes ont effacé les empreintes de leurs pas : de tant de

millions d'hommes et de chevaux on ne saurait rencontrer le vestige d'un seul pied. Un oiseau, une tortue, il y a des milliers de siècles, se promenaient sur le sable. Nulle histoire n'a enregistré leur naissance, ni leur vie, ni leur mort ; et leur traces sont encore là, aussi distinctes que celles de l'animal qui vient de passer sur la neige humide ! C'était bien pour nous apprendre que les années ne sont rien quand on les compare à l'éternité, et pour tourner d'avance en dérision la course périssable des plus fameux potentats.

Cependant le *sixième* et pour nous si mémorable *jour* arrive. Une vaste chaîne de créations successives s'est épuisée sur le sol et au sein des eaux. Poursuivant toujours un dessein unique, le Tout-Puissant amenait sur la scène des êtres de plus en plus variés, de plus en plus compliqués dans leur structure, et les ensevelissait, par générations entières, sous les débris des révolutions physiques. *Tout cela*, ainsi semblait parler la sagesse éternelle, *tout cela est bon*, parfait, tel que demande l'etat progressif du globe et des éléments ; mais tout cela ne fait que préparer et annoncer de plus grandes merveilles.

Et Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants de toutes espèces et de toutes formes : les bêtes de service, et les bêtes rampantes, et les bêtes sauvages.

Il dit : et le bœuf, compagnon futur des travaux de l'homme, naquit en mugissant ; l'agneau revêtit sa blanche toison, et déjà pencha la tête en signe de sacrifice ; le cheval frappa du pied le sol et s'élança avec orgueil, comme pour dire : qui pourra me dompter ? le chien ne sut à qui prodiguer ses fidèles caresses ; l'éléphant brandit dans l'air sa trompe redoutable ; le lion rugit en secouant sa crinière ; le tigre bondit et disparut dans l'ombre ; le cerf, la gazelle commencèrent leurs courses timides....le singe, car il faut bien le nommer :

Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans les forêts vous cherchez vos semblables !

—Le singe, type *humain* de certains philosophes du dernier siècle, souche primitive d'où ils se croyaient descendus.—Eh bien ! —Le singe alors comme à présent, sautilla, circula, imita les gestes des animaux, et n'en fût ni craint, ni obéi : c'est qu'apparemment son type humain était fort peu développé.... Le SERPENT gagna le pied des arbres, fit

briller ses écailles, ses yeux, sa LANGUE traitresse.—Mais assez, direz-vous, de ces descriptions, ce n'en est ni le temps, ni le lieu ; et pourtant, encore deux mots :

Les forêts balançaient leurs cîmes inaperçues, ou se courbaient sous le poids de leurs fruits ; les prairies étalaient des beautés que ne goûtait nul œil contemplateur ; les oiseaux demandaient un interprête à leur gazouillement ; les animaux grands et petits, doux et sauvages, attendaient un maître ; les montagnes, les fleuves, les mers, la nature visible, un pontife, un ROI.

Que sera-t-il ? D'où viendra-t-il ?

Mes frères, vous trouverez hardi, téméraire, peut-être, le langage dont je me servirai. Mais il y va de tout pour nous : il faut bien dévoiler le secret intime, la clef-de-voûte, le grand balancier, le dernier pivot de nos destinées. Quelque nouvelle que vous paraisse ma manière de vous expliquer ces grandes choses, elle est conforme à l'écriture. La raison même, si elle y voit du mystère, sera contrainte d'avouer que ce doit être un mystère-vérité, puisqu'il éclaircit tous les autres mystères.

L'homme n'existe pas encore ; il s'agit de

NOUS, et de notre éternité. A ce moment suprême, le créateur semble hésiter, délibérer : couronnera-t-il son immense travail, et par quel *jeu de son éternelle sagesse ?*

Prenons le vol de l'aigle, dépassons les nues, pénétrons jusq'au sein du conseil de la Divinité.

Père, Fils, et Saint-Esprit ; Puissance, Sagesse, Amour infinis, éternels, personnels: tous trois souverainement LIBRES, souverainement bons, souverainement justes.... Pour Dieu, rappelons-le, les temps ne sont rien : il voit comme déjà presents, déjà passés, tous les événements, tous les siècles..... Au sein de l'adorable Trinité, j'entends cet oracle ; Nous voulons dans ces mondes qui viennent d'éclore un ÊTRE qui soit le lien entre l'ouvrage et l'ouvrier : esprit et matière ; *semblable à nous*, semblable à ces races vivantes qui l'appellent et l'attendent ; intelligence servie par des organes ; interprète de la création, chargé d'en recueillir et de nous en présenter les hommages. S'il est semblable à nous, s'il est digne de nos complaisances, il sera LIBRE, IMMORTEL : sa liberté veut une ÉPREUVE ; son immortalité, c'est le règne de la justice ou de l'amour.—" Je le vois," dit le Père tout-puis

sant, " je le vois qui résiste à une loi facile : entouré de nos grâces, éclairé sur ses destinées, LIBREMENT et à JAMAIS, il se sépare de nous. Etre collectif, il renferme en lui toutes ses générations : toutes s'inclinent, toutes tombent avec lui.... Notre travail restera-t-il dans le néant ? Notre liberté échouera-t-elle devant la liberté de la créature ? "

Ecoutez, ô cieux, mes paroles : terre, prêtez l'oreille à ma voix !

Le VERBE éternel s'écrie : "*Me voici, Ecce venio*, me voici prêt à racheter le monde ! Comme nos anges rebelles, c'est en voulant s'egaler à nous, que ce dernier chef-d'œuvre de nos mains précipitera sa ruine : je descendrai jusqu'à lui, jusqu'au-dessous de lui ; je prendrai sa nature ; il pourra, il devra me ressembler.—Par la douleur et par l'amour, je triompherai de sa volonté pervertie.—Dès l'instant de sa chute, je me présenterai en espérance à son cœur désolé ; et quand ses enfants coupables auront compris la profondeur de l'abîme où il les aura plongés, *j'entrerai dans le monde :* vous, ô mon Père, *vous me donnerez un corps ;* vous, ô mon Esprit, *vous achèverez ce grand renouvellement.* L'arbre de la liberté créée se relèvera plus

voisin des cieux ; une gloire immense aura suivi un immense malheur."

—La rançon est acceptée, le monde est réparé, *les anges ont adoré le Messie futur.* L'HISTOIRE va commencer..... MARIE, MARIE, la crèche, la croix, l'évangile, l'ÉGLISE, apparaissent déjà..... le conseil de la Divinité se résume en ces mots : *Faisons l'homme ; faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance !*

Vous avez vu le travail du peintre. Il s'entoure de fragments de terres colorées ; il les broie avec soin, il les pétrit dans l'huile ; il saisit des pinceaux ; il étend sur une toile cette poussière ainsi préparée. Bientôt des proportions s'y découvrent, des traits d'ombre et de lumière, des formes gracieuses. Il s'anime, il s'inspire.—Ma réputation, ma fortune, mon avenir sont là, dit-il. Et qu'aura-t-il donc produit ?—Un phantôme, une image sans corps, sans vie, une *ressemblance* — de quoi ? De l'HOMME, rien de plus ; et il se sera immortalisé ! C'est le divin Raphaël, c'est le Corrége, le Titien.... ce sont les Carraches, le Dominicain, et tant d'autres de la

patrie des beaux arts ; c'est le Poussin, le Sueur, gloires de la peinture française ; c'est Rubens, chef de l'école flamande.

Avez-vous vu le statuaire ? Il prend un bloc de marbre, blanc et brillant comme la neige ; il s'arme d'un ciseau et d'un maillet ; il commence : ici des cavités, là des contours arrondis ; peu-à-peu se détachent des bras, des jambes, une tête ; l'artiste redouble d'ardeur, à mesure que les détails se perfectionnent. Les spectateurs sont frappés d'admiration—Quel front majestueux, s'écrient-ils ! — et ce front est une pierre glacée. — Quel regard pénétrant ! — et ce sont des yeux qui ne verront jamais. — Quelle attitude, quelle pose ! — et ces membres sont immobiles, ces pieds ne peuvent marcher. N'importe ; pour faire un tel ouvrage, dit-on, il faut être parent des dieux. C'est le sublime Michel-Ange, dont *Moïse* est un des chefs-d'œuvre ; c'est le gracieux Canova. Qu'ont-ils donc fait ?— Un autre phantôme : au-dedans, rien ; au-dehors de même, point de vie. Mais c'est une *ressemblance de* l'HOMME.

Ah ! c'est que la ressemblance de l'homme, pour peu qu'elle soit parfaite, laisse entrevoir des traits de celui dont l'homme est l'*image!*

Mais venez ; il est temps de vous montrer le travail résolu dans le conseil de la Divinité.

De limo terræ, un peu de boue, de *poussière humide*....combien ?—allez voir au fond du tombeau de vos ancêtres ; un peu de boue, voilà la matière que l'artiste suprême veut façonner, qu'il se plaît à embellir. Les coups de pinceau se succèdent rapidement, le ciseau n'éprouve aucune résistance....Quelles proportions ! quelle grandeur ! quelle harmonie au-dehors comme au-dedans ! Sages de tous les pays, poètes et médecins, suivez ces traces des doigts de Dieu. Racontez, et respectez les merveilles du corps de l'homme ; puis, en terminant vos faibles descriptions, dites comme Galien : " Non, ce n'est point un " livre que je viens de faire, c'est un hymne " que je viens de chanter à la gloire de la " Divinité."

Est-ce fait, mes frères ? Non, non, retenez-le à jamais. En *deux fois* formellement indiquées par Moïse, en *deux fois* s'accomplit ce dernier travail d'un Dieu. Le corps est achevé ; il vient de la terre, *De limo terræ*. Y retournera-t-il ? Hélas, oui, dirons-nous, du moins pour *dormir !* Mais *le souffle de vie*, *spiraculum vitæ*, substance impéris-

sable, étincelle qui brillera quand les étoiles seront rentrées dans le néant ; *le souffle de vie* part de la bouche de Dieu, et c'est le *visage* de l'homme qui le rendra sensible : *Et inspiravit in faciem ejus spiraculum victœ.*

—Et les traits de l'incomparable statue s'allument : sur ce front, objet d'admiration pour les anges, brillent une clarté et une majesté dont l'homme *déchu*, l'homme d'aujourd'hui ne se fait aucune idée ; ces yeux où se peint une parfaite intelligence, se portent en s'ouvrant, tantôt de la terre au ciel, tantôt du ciel à la terre ; ces pieds se redressent, déjà ils foulent un empire ; ces bras s'étendent pour prier et commander.... La nature a son pontife ; l'animal sent la présence d'un maître. Le bœuf se retourne comme pour obéir ; l'agneau baisse encore la tête ; le cheval regarde étonné ; le chien s'approche ; le lion frémit—il est détrôné !

Alors, nous pouvons le conclure du récit de Moïse, alors Dieu, sous une forme créée, se présente *à son image ;* il parle, et la langue d'Adam se délie.—" Qui suis-je ? Où vais-je ? " O toi qui m'approches, dis-le moi ? " Les trésors de la science sont devant lui ; en un

instant Adam sait tout ce que l'innocence heureuse peut savoir. Quels doux entretiens avec son créateur ! quels purs et saints hommages échappent de son cœur et de ses lèvres !

Cependant, il est conduit vers un séjour digne de sa grandeur et de sa sainteté ; vers ce *jardin de délices, Paradium voluptatis, planté* pour lui, *par la main même de Dieu.* Il y entre....en sortira-t-il ? pour quelle cause, et en quel état ?—Arrivé au centre de ses riches domaines, il entend d'une bouche divine la première loi de l'existence de l'homme ici-bas. Quelle est-elle, cette loi ? TRAVAILLEZ ; loi de la nature, loi de bonheur encore : ce n'est pas le *travail-peine*, le *iugum grave, qui pèse sur ses enfants ;* c'est le travail de l'être essentiellement actif, entouré des trésors de l'abondance.—*Travaillez !* à quoi ? —CULTIVEZ cette TERRE d'où je vous ai tiré ; cultivez ces plantes si variées et si magnifiques, qui captivent vos regards. Cultivez surtout ces humbles ÉPIS, qui s'élèvent à la hauteur de votre main, comme pour vous dire qu'ils demandent vos soins et les paieront au centuple ; ces épis seront la base de votre nourriture. Cultivez ces FRUITS de

toutes sortes : je vous en abandonne la jouissance, UN SEUL EXCEPTÉ, un seul.... celui de l'arbre mystérieux qui couronne ces bosquets....*le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ! Moi*, votre maître et votre créateur, *je vous défends d'en manger ;* le *jour où vous enfreindriez cette loi facile* verrait la fin de votre félicité ; banni de ces lieux et de ma présence, vous iriez habiter un monde de misère et de douleur ; *dès cet instant, l'arrêt de votre mort deviendrait inévitable.*

Voilà la redoutable ÉPREUVE ouverte. Nous y sommes tous, mes frères ; il s'agit de nous et de nos immortelles destinées.

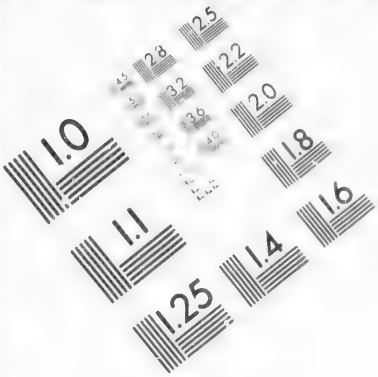
Bientôt après, par un acte formel, une prise de possession que tant de conquérants ont vainement ambitionnée depuis, Adam est établi "propriétaire" du globe entier et de tous ses occupants naturels. Pour signifier cette souveraineté, ce droit primordial, Dieu lui fait passer en revue, connaître et *nommer toutes les races d'animaux ;* au lieu que ce fut *Dieu lui-même qui nomma les astres et les éléments*, pour attester que seul il en demeure le maître : et certes, l'expérience nous le fait bien voir.

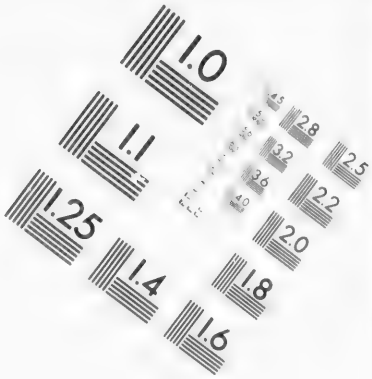
Arrêtons ici, et réservant pour le grand

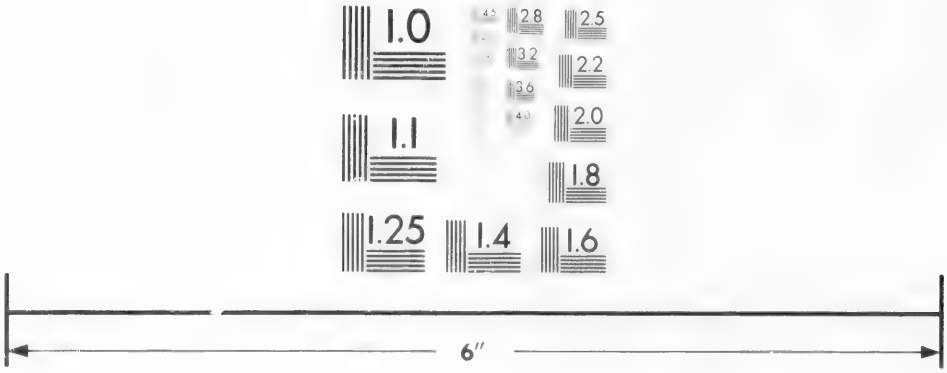
jour de Noël la suite de ces tableaux, où nous aurons retrouvé tout l'homme, toute l'histoire, disons, si vous voulez, qu'ici se termine cette conférence. Je ne puis toutefois me défendre d'ajouter une réflexion, que la circonstance du temps où nous sommes rend singulièrement opportune.

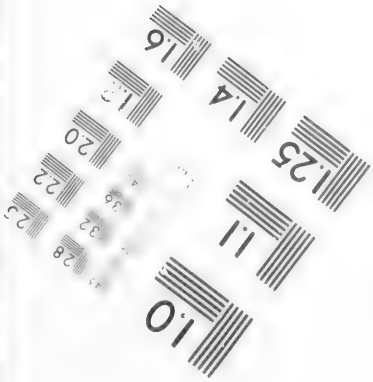
Avez-vous jamais médité, mes frères, sur cette pensée, que la première loi positive donnée à la terre (je dis loi positive, celle du travail était une loi de nature aussi), que la première loi positive fut une loi de JEUNE ou d'abstinence? Il ne nous appartient pas de scruter les desseins de Dieu ; mais vous comprendrez que cette loi était dictée par la plus intime connaissance de notre nature physique et morale.

Y avait-il rien qui renfermât uue plus haute leçon, un plus solennel avis à toutes les générations futures, que d'avoir placé cette épreuve de la liberté dans l'usage des *biens du corps*, biens toujours nécessaires, et où par conséquent l'abus était le plus naturellement à craindre ? *Vous n'en mangerez point :* vous commanderez à vos inclinations, même innocentes ; vous soumettrez vos appétits à votre raison et à *moi.* Vous êtes tellement









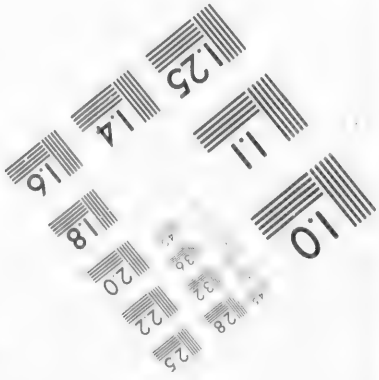


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

composé d'esprit et de matière, votre intelligence est tellement liée à des organes, à des sens, qu'elle ne pourra s'élever vers moi, jouir de ses nobles facultés, les cultiver et perfectionner, si ces organes ne sont réglés, si votre corps n'obéit et n'éprouve ce que votre instinct appellera des *privations : non comedes ex eo.*

Devons-nous donc être étonnés d'apprendre que toujours depuis la CHUTE, dans tous les pays, le souvenir de cette chute ait porté les enfants d'Adam à chercher dans le jeûne et l'abstinence le pardon de leurs excès ? que n'ayant pas voulu jeûner innocent, l'homme ait consenti à jeûner coupable ? Que sous la loi de Moïse, le jeûne et l'abstinence aient reçu la sanction divine ; que les prophètes aient constamment exhorté le peuple juif et même les nations païennes, à prévenir par le jeûne les coups de la colère de Dieu ? Que Jésus-Christ ait enseigné le jeûne, de paroles et d'exemple ? que ses apôtres et la primitive église lui aient obéi ? Que dans tous les temps, les plus sublimes communications du ciel, les secours les plus miraculeux aient été accordés au jeûne et à l'abstinence ?

" Le jeûne est bien puissant," disait à pa-

reil jour, il y a quatorze cents ans, le grand pape saint Léon, en annonçant aux fidèles de Rome les Quatre-Temps de cette semaine. " Il nous approche de Dieu ; dompte nos " passions et nos ennemis invisibles ; nour- " rit les vertus chrétiennes, surtout la chas- " teté ; éclaire, élève l'intelligence."

Les athlètes, géants de force et de souplesse, se préparaient autrefois par le jeûne le plus austère à ces fameux combats, que Rome et la Grèce étaient si avides de voir et de couronner : réponse à bien des querelles que suscite la gourmandise.

—Et puisque j'en suis à des exemples, terminons par un des plus beaux traits de l'histoire sainte.

L'an 608, avant la naissance du Sauveur, Nabuchodonosor-le-Grand envahit la Judée, prit Jérusalem, dépouilla le temple, chargea de chaînes le roi Joakim et l'envoya prisonnier à Babylone, avec les princes de sa maison et les enfants des plus nobles familles du royaume du Juda. Au nombre des captifs étaient quatre jeunes gens, que le grand roi voulut élever dans son propre palais et faire instruire dans la langue et les sciences de la Chaldée, alors le plus savant pays de la terre ([1]):

(1) L'auditoire comprenait plusieurs centaines de jeunes étudiants.

noms étaient Daniel, Ananias, Azarias, et Misaël. *Vous leur servirez*, dit le monarque absolu, *les viandes de ma table et le vin que je bois moi-même ; vous leur donnerez des maîtres habiles, et dans trois ans vous me les présenterez.* Fermement attachés à leur foi, nos jeunes captifs, tout d'abord, prirent la résolution de s'abstenir de ces mets, la plupart défendus, et de ce vin qu'on leur accordait si libéralement. Daniel s'insinua dans l'amitié de l'intendant du palais, et lui dit que sa conscience ne lui permettait pas d'obéir.—*Je crains le roi*, dit cet officier : *s'il voit que vos visages soient plus maigres que ceux de vos émules, vous serez cause que le roi me fera trancher la tête.* Nullement découragé de cette réponse, Daniel s'adresse secrètement au subalterne qui avait soin de lui et de ses trois compagnons : *Eprouvez*, lui dit-il, *vos serviteurs pendant dix jours ; qu'on ne nous donne que des légumes à manger, et de l'eau à boire.* Au bout de ce temps, on leur trouva plus d'embonpoint et de fraîcheur qu'à tous les autres jeunes convives de la table royale. L'abstinence, le " carême " fut donc prolongé ; *le subalterne prenait pour lui les viandes et le vin et leur donnait des légumes.* Cependant Dieu bénit leurs études ; ils de-

vinrent des prodiges de science et de sagesse : Daniel surtout parut éclairé de lumières tout-à-fait surnaturelles. Les trois ans écoulés, on les présente à Nabuchodonosor.—Quels sont, s'écrie-t-il en les voyant, ces quatre jeunes princes ? Quelle dignité, quelle grâce, quels traits de force et de santé !—Seigneur, ce sont les quatre enfants de la captivité juive. Approchez, dit le roi, il faut voir si votre esprit, autant que votre corps, aura profité de mes bienfaits. Savant lui-même, il les interroge sur toutes sortes de sujets ; *il trouve en eux dix fois plus de lumières que chez tous les devins et les mages de son empire.*

Jeûnons donc, chrétiens ; le cœur nous dit que nous en avons besoin, et la pratique de cette loi, vous le savez, est aussi facile que consolante.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

—

Noël, 1848.

Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula.
" Jesus-Christ était hier, il est aujourd'hui,
" et il sera dans tous les siècles."—Heb.
c. 13. v. 8.

MONSEIGNEUR,
MES FRÈRES :

Voilà l'homme : il vient d'être créé, instruit de sa nature, de ses destinées et de ses devoirs ; mis en rapport d'union intime avec son créateur ; entouré de plaisirs, couronné de fleurs, heureux du bonheur que donne la parfaite innocence.

Voilà l'homme : Quatre mille ans s'écouleront, et cette même parole désignera l'innocence même, couronnée d'épines, entourée de bourreaux, achevant d'expier dans la douleur, *dans le sang*, les crimes du premier homme

et de nous tous, ses coupables enfants : *Ecce homo !*

Adam est *seul*, résumant en lui tous les élus, toute l'Eglise, tout le genre humain. Un nouvel et grand mystère va terminer l'ouvrage du *sixième jour. Il faut pour l'homme, dit le Seigneur, une aide,* une compagne, *semblable à lui.* Et cette aide, d'où lui viendra-t-elle ? du sein de la terre ?—non ; du sein des eaux ?—non, mais du sein d'Adam. *Dieu lui envoie ce sommeil* surnaturel où les interprètes croient que toutes les générations futures et tous les événements de l'histoire se déroulèrent devant ses yeux—" posant alors la main sur son cœur, il lui arrache " une partie du bouclier naturel qui le couvre ; " il en forme un être semblable à lui, il l'éveille, " le lui présente, " et ces paroles d'amour saint, de prophétie se font entendre : *Os de mes os, chair de ma chair ; elle s'appellera homme-mère, tirée de l'homme ; mes fils à jamais quitteront père et mère pour s'attacher à elle, et les deux ne feront qu'un : et erunt duo in carne unâ.*

J'ai dit que c'était un grand mystère : quatre mille ans plus tard, le NOUVEL ADAM, plongé dans un *sommeil* encore plus profond,

ayant pour lit, non des roses, mais un tronc d'arbre dépouillé, nouvel *arbre de vie*, verra sortir de son côté ouvert une ÉPOUSE, de laquelle lui naîtra une postérité *plus nombreuse que les étoiles*. Cette épouse, c'est L'ÉGLISE, embellie de la chair et du sang de Jésus son époux, *chair de sa chair, os de ses os !* Pour s'unir à elle, il aura quitté son père, l'*Ancien des Jours*, et sa mère, la synagogue ; *les deux ne feront à jamais qu'un :* nulle puissance humaine, *nul effort de l'enfer* ne pourra les séparer.

—Le MARIAGE est établi, *un, saint, indissoluble.* Cette fois, Dieu lui-même sert de témoin et de prêtre, lui-même il prononce la première bénédiction nuptiale : *Benedixit eis. Croissez,* leur dit-il, *et multipliez-vous ; remplissez la terre, soumettez-la ; domptez toutes les races d'animaux et jusqu'aux monstres de la mer :* le globe et tous ses habitants seront votre dot et votre héritage. Comme vous voyez, mes frères, nos titres de *propriété* datent d'assez loin et d'assez bonne source : nous verrons bientôt les *partages* et les *successions*.

Tel fut *au commencement* le mariage, institution divine, si longtemps oubliée, si cruelle-

ment outragée depuis. Et tel est encore le modèle des mariages chrétiens : choix de la Providence, choix que la vertu prépare, que la vertu seule a droit de connaître ; amour noble et pur ; capacité pour le travail, dévouement au travail *de part et d'autre.* L'homme savait déjà gagner sa vie et pourvoir à sa descendance ; la femme lui est donnée instruite de ses devoirs, attachée à ses devoirs ; elle lui est donnée, non pas pour fardeau à soutenir, mais pour compagne, *pour aide, semblable à lui : in adjutorium simile sibi.*

La société domestique, la FAMILLE est fondée, base et modèle de toutes les sociétés civiles ou politiques, qui n'existent que par elle et pour elle. Leur stabilité dépend des garanties qu'elles fournissent aux droits et aux intérêts de la famille, mettant au premier rang la sûreté de la vie, ensuite celle de la propriété. Travailler à construire un édifice social sur les ruines, soit de la propriété, soit de quelque autre élément naturel de la famille, c'est imiter la folie d'un architecte qui pour orner une façade arracherait les retombées des voûtes : c'est bâtir en l'air. L'esclavage transforme

la famille en un vil troupeau ; la tyrannie, sous divers noms, quelquefois sonores et imposants, a de tout temps entamé les droits du père, de la mère, ou de l'enfant. Mais l'esclavage se brise, la tyrannie s'use, et la famille survit à toutes les révolutions humaines : comment pourrait-elle périr ? Dieu ne le veut pas.

O que de choses à dire ici ! qu'il me tarde de pouvoir parler le langage de la foi, du zèle, de l'amitié, en m'adressant spécialement à chacun des membres de la famille chrétienne !

Jeunes gens, qui vous pressez sur le seuil de la vie, pleins d'espoir et de courage ; impatients dans vos rêves de bonheur ; trahis, trompés à tout moment par cet implacable ennemi *qui ne dort jamais :* j'ai des conseils à vous offrir, des vérités à graver, s'il se peut, au fond de vos âmes ; conseils et vérités qui vous regardent, et comme enfants de cette patrie qui vous est si chère, de cette patrie dont le sort religieux est peut-être entre vos mains.

Jeunes personnes du sexe, élevées dans la crainte de Dieu et l'amour de vos devoirs ; dignes du plus heureux avenir, mais exposées

à de terribles mécomptes dans le choix des moyens de vous l'assurer, cet avenir : j'ai à vous parler aussi ; quand le moment en sera venu, puissent la prudence et la persuasion régner à la fois sur mes lèvres !

Et vous pères et mères, vous ne serez point oubliés. Je veux encourager votre sollicitude, tout en vous demandant si vous gardez et exercez fidèlement l'autorité dont Dieu vous a revêtus ; si la tendresse paternelle ou maternelle ne serait point trop aveugle, trop confiante ; si vous ne vous prépareriez point pour vos vieux jours des reproches, des remords, de sombres et cruels chagrins ? Mais ce n'est point en passant qu'on doit traiter ces graves matières ; il faut leur donner un temps et une place convenables : nous le ferons, s'il plaît à Dieu. Revenons au berceau de l'humanité.

Après avoir béni et doté les deux époux, Dieu leur renouvelle la loi du TRAVAIL ; leur désigne pour nourriture *les plantes et les fruits*, ce qui semble supposer que l'usage des viandes n'était point permis jusqu'au déluge ; une main céleste fixe encore une fois leurs regards sur *l'arbre mystérieux ;* encore une fois se répètent ces paroles fatidiques ;

Vous n'en mangerez point—puis le Seigneur s'éloigne, les laissant pleins de joie, d'admiration, d'amour, de reconnaissance.

L'univers est achevé, *approuvé, béni ;* la nature et ses deux interprètes entonnent un concert de louanges : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* L'Eternel rentre dans son éternel repos, et *le septième jour commence.*

Ce fut sans doute de Dieu même et en mémoire de la création, que nos premiers parents apprirent à sanctifier par le repos et la prière la *septième partie* de leur vie : loi fondée sur ce que l'homme ne saurait se passer d'intervalles réguliers de repos corporel ; moins encore son âme peut-elle remplir ses destinées, si elle n'interrompt fréquemment son travail pour se reposer en Dieu. Plus tard, cette loi fut promulguée solennellement sur le mont Sinaï : c'est la troisième du décalogue.

Certes, mes frères, c'est quelque chose de bien ancien et de bien saint que ce *jour du sabbat,* qui est notre *dimanche.* Fêté d'abord par Dieu lui-même, fêté par l'homme innocent, il a reçu partout depuis sur la terre une consécration spéciale. Je vais vous citer à ce sujet deux témoignages frappants. Le

premier est d'un ennemi furieux de la révélation ; c'est le trop célèbre Diderot, auteur d'une foule d'ouvrages impies, qu'heureusement on n'a guères lus, parcequ'ils sont inintelligibles :

" De tout temps et en tous lieux, chez les peuples anciens comme chez les peuples modernes, dans les pays civilisés comme chez les barbares, partout en un mot, a régné l'usage de la *semaine*, et celui d'en employer le septième jour au repos de l'homme et au culte de la Divinité."

L'autre témoignage est de M. Laplace, un des plus grands géomêtres qui aient jamais existé :

" La *semaine*, depuis la plus haute anti-
" quité, dans laquelle se perd son origine,
" circule sans interruption à travers les siè-
" cles, en se mêlant aux calendriers successifs
" des différents peuples. Il est très-remar-
" quable qu'elle se trouve la même par toute
" la terre. C'est peut-être le monument le
" plus ancien et le plus incontestable des
" connaissances humaines. Il paraît indiquer
" une source commune d'où elles se sont
" répandues."

Laplace en écrivant cet aveu, était incré-

dule. On assure qu'en mourant il eut, comme tant d'autres, le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité. L'émule de Newton pouvait-il ne pas mourir chrétien ?

Arrivons à la fatale catastrophe. Vous en connaissez l'histoire, si naïve dans sa forme, si effrayante dans sa profondeur, telle que l'écrivain sacré nous l'a transmise ; histoire qui, de bouche en bouche, de colonne en colonne, est parvenue à toutes les nations anciennes et modernes ; histoire, hélas, que nous n'avons nul besoin d'aller lire dans les collections de l'antiquaire, sur les pyramides de l'Egypte, les pagodes de l'Inde ou les tombeaux du Mexique : elle est *au-dedans de nous ;* elle se répète à chaque cri de notre conscience, à chaque pulsation de notre cœur malheureux et coupable ! Je ne ferai qu'en rappeler les circonstances essentielles.

Disons d'abord qu'avant l'homme, c'est le témoignage unanime de toute l'écriture et de toutes les traditions, Dieu avait créé un monde de PURES INTELLIGENCES : il les avait créées *libres* aussi ; il les avait soumises à une *épreuve,* dont tout ce que nous savons est que les unes se perdirent par l'orgueil et

furent à jamais privées de sa présence, tandis que les autres furent confirmées à jamais dans son amour et dans un état de parfait bonheur. Nous savons qu'aux premières, devenues éternellement malheureuses, a été laissé le pouvoir de nuire à l'homme par suggestion, mais non pas jusqu'à lui ravir sa liberté.— Bien entendu qu'ici les géologues ne sont plus à consulter ; il n'y a point d'esprits à l'état *fossile*, pour une foule de raisons excellentes. Mais la *parole de Moïse et des prophètes*, ainsi l'a décidé celui que l'erreur ou le mensonge ne saurait surprendre, vaut *bien la dépouille d'un mort qu'on retirerait* du sein de la terre ou même du fond *des enfers*. La raison seule, sans le secours de la révélation, démontre la possibilité des anges ; elle présume d'après ce que nous voyons des plans du créateur qu'il doit exister des êtres supérieurs à nous, d'une nature plus rapprochée de celle de Dieu, un monde d'ESPRITS enfin : elle croit le reste sur une autorité infaillible.

Je le sais, les peuples de la terre sont tombés à cet égard dans un abîme de superstitions et d'impiétés. Plusieurs d'entre eux, ne pouvant expliquer le grand fait de la dépravation de l'homme, ont imaginé un

double Dieu, l'un *bon*, l'autre *mauvais*, tous deux éternellement en guerre. Cette idée, preuve si saillante du péché originel, régnait surtout en Orient et chez nos aborigènes d'Amérique. Elle s'est introduite jusque sous le christianisme : c'est d'elle qu'est née la secte des Manichéens.

Mais la plupart des nations infidèles ont imaginé une hiérarchie, une gradation de *génies* ou d'*esprits*, de plus en plus puissants, soit pour le bien, soit pour le mal ; ils leur ont érigé des temples, et les ont adorés, surtout les mauvais génies, par un culte accompagné de sacrifices. Toutes ces affreuses erreurs supposent la vérité—nous y reviendrons plus d'une fois.

—Adam et Eve étaient justes et saints ; ils *avaient le cœur droit ;* toutes les grâces, tous les motifs d'obéir les entouraient—mais enfin, ils étaient LIBRES—autant qu'il nous est possible de concevoir leur heureux état, la TENTATION devait leur venir du *dehors*.

Il n'y a rien de plus touchant dans Milton que cette visite de l'ange Raphaël à nos premiers parents. Il engage avec eux un long entretien, leur raconte ce qui s'était passé avant leur naissance, écoute le récit de leurs

impressions, et les affermit dans le dessein de demeurer fidèles. Quand il les quitte, se retournant vers Adam, il prononce cet écho de la fatale défense :

> Le ciel t'a créé libre, et ta postérité
> Te devra son malheur, ou sa félicité.

—Plaçons nous à la porte de ce mémorable *jardin*, nous les exclus, nous les exilés.

L'ennemi *le plus rusé qui fut jamais* s'approche—que nous importe la forme ou la manière—un serpent visible fut l'instrument de la tentation—il s'adresse à la partie la plus faible—Eve est SEULE, péril déjà, leçon épouvantable à tout l'avenir.

—*Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres* (MENSONGE) *de tous les arbres de ce jardin ?*

Voilà le premier POURQUOI, le *pourquoi* du doute, de l'incrédulité, le *pourquoi* du DÉMON ! Ce fatal *pourquoi* n'a cessé depuis de retentir dans le monde. Qui ne l'a pas entendu ? qui ne l'a pas répété ? A qui cette parole n'est-elle pas cent et cent fois échappée, soit du cœur, soit des lèvres !—Pourquoi cette défense ? Pourquoi résister à mes penchants ? Quel mal peut-il m'en arriver ? Quel crainte dois-je avoir des suites de mon crime ?

La femme ÉCOUTE, au lieu de fuir ; l'abîme se prépare—elle RÉPOND ; elle y tombera !

—*Nous mangeons du fruit de ces arbres, mais pour celui de l'arbre qui est au milieu du Paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions exposés à un grand malheur qu'il appelle la mort !*

" Dieu affirme, la femme doute, le diable NIE : " c'est le mot de St. Bernard.

—*Assurément vous ne mourrez pas. Mais Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts* (ah ! oui, ils seront ouverts !).... *vous serez comme des Dieux* ; *vous connaîtrez le* BIEN *et le* MAL (oui, vous les connaîtrez !).

—Les yeux, les YEUX, éternelle occasion de péché, se fixent sur le fatal objet de la défense ; la curiosité, l'amour-propre, la vanité, l'ORGUEIL pénètrent tour-à-tour jusqu'au cœur de notre mère infortunée ; l'appétit sensuel s'enflamme.....C'en est fait.....la main obéit....elle cueille.....EVE A MANGÉ !.... Adam devient complice PAR AMOUR.....Adieu l'innocence.....adieu la paix.....adieu le bonheur d'ici-bas !

C'était hier ; nous y étions tous, mes frères,

et cette route du cœur, croyez-vous que l'enfer l'ait oubliée ?

—Et voilà la *Pomme d'or,* voilà la *boîte de Pandore* ouverte par une femme, et d'où tous les maux étaient sortis ne laissant au fond que l'ESPÉRANCE. Voilà la déesse Atis, chassée de l'Olympe ; la femme trompée par la *couleuvre des Perses ;* le Typhon ou Dragon des Egyptiens, qui remplit de malheurs la mer et les terres ; le serpent Kaly des Indous, qui fait tant de ruines que le Dieu Vishnou S'INCARNE pour les réparer. Voilà le serpent, ou la femme-serpent des Japonais, des Chinois, des Scythes, des Gaulois, des Mexicains et des Péruviens !

" La croyance que l'homme est déchu et " dégénéré se trouve chez tous les anciens " peuples," avouait le chef des impies modernes.

Il ne s'agit point de dire : je ne comprends pas ; il s'agit d'un FAIT, et vous savez le proverbe : Rien n'est si entêté qu'un fait.

" Le nœud de notre condition, disait Pas- " cal, prend ses replis dans cet abîme (du " péché originel) : de sorte que l'homme est " plus incompréhensible sans ce mystère, que " ce mystère n'est inconcevable à l'homme."

Rappelez-vous notre dernière conférence. " La chute et la réhabilitation, le péché ori- " ginel et la rédemption, sont les deux pôles " autour desquels roulent tous les mystères " de la nature humaine." Nous aurons beaucoup à dire sur ce grand sujet.

Ecoutons le POURQUOI de Dieu, du remords, de la CONSCIENCE ; il retentira, lui aussi, dans le monde, jusqu'au dernier soupir du dernier des vivants ! Ce *pourquoi* est terrible, il est assourdissant ; étouffez-le, il renaît, il revient ; s'il s'affaiblit un instant, c'est pour redoubler de force : il ne meurt jamais. Je n'ai point ici besoin de chercher des témoignages.

—*Adam, où êtes-vous ?—J'ai eu peur de votre voix*, ô mon souverain maître ! *Je n'ose me présenter devant vous. Un feu honteux s'est glissé dans mes veines !—Vous avez donc mangé du fruit de cet arbre*, qui vous couvre sans vous cacher, *et pourquoi ?—La femme que vous m'avez donnée pour compagne, me l'a offert, et j'en ai mangé.—Et vous, ô femme ! pourquoi ?*—Le SERPENT m'a trompée !....

Plaie profonde du PÉCHÉ ORIGINEL, preuve de son indicible énormité ! Ils n'implorent point la pitié de leur juge ; ils S'EXCUSENT,

l'homme sur la femme, la femme sur le serpent infernal ! Cependant l'infinie miséricorde prévient même leur repentir ; le ciel s'ouvre pour leur annoncer les desseins de l'éternel conseil de Dieu : et quel moment, mes frères, plus propice pour vous les rappeler, que l'aimable, la sainté, la toute consolante fête de NOEL ! Ecoutons :

Une voix terrible se dirige vers le tentateur ; pour lui, point de grâce.—MAUDIT SOIT LE SERPENT ! *qu'il traîne sur la terre ses replis tortueux ; qu'il se nourrisse de boue* (ah ! oui !) ; *qu'une haine éternelle règne entre lui et la femme. Il tendra des piéges à la femme et* AU FILS DE LA FEMME ; *mais la femme* (ou le fils de la femme) LUI ÉCRASERA LA TÊTE : *Ipsa conteret caput tuum !....*

Jour de Noël, vous vîtes l'accomplissement de cette adorable promesse ! Mais écoutons encore :

La mère de tous les vivants est là, tremblante, accablée de honte et de remords. Que lui dira cette voix qui vient de maudire l'auteur de sa ruine ?—Deux paroles où nous verrons son histoire, et l'histoire de ses filles pendant cette longue suite de siècles qui doivent s'écouler jusqu'à la naissance de son

divin libérateur, que dis-je, jusqu'à présent, chez une foule de nations encore *assises dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.* Quelles sont donc ces paroles fatidiques ?—SOUFFRANCE ! DÉGRADATION !

O vous, qui composez une portion si respectable de mon auditoire, vous que ces paroles effraient, vous à qui le christianisme rendit en ce jour même, vos droits et votre dignité première : permettez que, pour vous montrer quelle reconnaissance et quel amour vous devez à JÉSUS et à MARIE, je déroule un instant ici les annales lugubres de celle qui, *dès l'origine* était la compagne, l'appui, l'égale d'affection, le bonheur de l'homme.

Ailleurs que chez les Hébreux, qu'on ne put même entièrement ramener à la loi primitive, tant ils demeuraient frappés de ce souvenir que *par la femme tous les maux étaient entrés dans le monde ;* ailleurs que chez les Hébreux, que trouvons-nous ? La femme généralement descendue à l'état de pur esclavage ; regardée comme une *chose,* une *propriété* qu'on acquérait par vente et achat, par droit de guerre, de vol ou de brigandage; tantôt prisonnière au fond d'un appartement, tantôt partageant les travaux d'un animal domes-

tique ; traitée comme un être à part, qui ne devait pas même toucher aux aliments de l'homme ; n'osant s'asseoir à la table d'un mari, ni lui donner d'autre nom que celui de *maître*, de *Seigneur ;* sans aucune culture intellectuelle.—Incertaine de son sort, pouvant être répudiée, renvoyée, chassée, quand l'âge et les infirmités commenceraient à peser sur elle ; privée de tous droits sur ses enfants, même du droit de leur conserver la vie. —Presque partout victime de l'exécrable polygamie et de ses suites révoltantes ; offerte en sacrifice aux dieux, brûlée ou égorgée sur la tombe d'un époux....et combien d'autres traits du tableau, trop affreux pour être dévoilés dans un lieu si saint ! tableau, je le répète, du monde actuel, presque partout où le Rédempteur n'a point étendu son règne visible. Voyez l'Asie toute entière ; voyez le sort de cinquante millions de femmes dans les pays musulmans ; de cent millions à la Chine. Voyez l'Afrique, l'Océanie, nos sauvages infidèles de l'Amérique : lisez les annales de la Propagation de la Foi.

Il ne s'agit pas d'une princesse ici, d'une beauté là ; d'individus épars, de peuplades se rapprochant des mœurs patriarcales ; il s'agit de la FEMME, de la moitié du genre humain.

O femme chrétienne, que vous avez coûté cher à Jésus-Christ, à son Eglise ! Qu'il a fallu de sang et de sacrifices pour vous régénérer ! Votre divin libérateur, avant même de naître, posa la pierre fondamentale de votre réhabilitation, en choisissant pour sa mère Marie, la nouvelle Eve, Marie, la plus noble, la plus parfaite de toutes les créatures ; Marie qu'il aima et respecta comme jamais fils n'aima et respecta une mère. Son premier miracle avait pour but de consacrer votre union avec l'homme, de l'élever, cette union, au rang des mystères de son Eglise. Il défendit partout vos droits, fulmina l'anathème contre l'époux qui vous abandonne ; vous prodigua les marques de sa compassion, de sa bonté toute-puissante ; vous adressa ses dernières paroles, vous rendit les premiers témoins mortels de sa résurrection. Ses apôtres, en publiant l'évangile, proclameront votre liberté ; ils diront que l'époux doit vous aimer comme Jésus aima son Eglise, jusqu'à *donner son sang pour elle.* L'Eglise naissante bravera pour vous le glaive de la tyrannie ; combattra pour abolir toutes ces clauses d'esclavage, de vente, de répudiation, toutes ces chaînes humiliantes qu'avait forgées contre vous la législation païenne ; ses veuves, ses vierges sa-

crées seront protégées et nourries avec une constante sollicitude ; elle entourera leurs asiles de barrières inviolables ; elle assemblera ses conciles pour flétrir des sectes qui voudraient vous replonger dans l'infamie ; elle donnera au mariage toutes les garanties possibles de liberté, de sainteté, et partant de bonheur....et plutôt que de vous sacrifier aux passions des princes, elle verra des royaumes entiers se séparer de sa communion.

Il est temps de le dire, la femme chrétienne a été reconnaissante. En mettant le pied sur la tête du serpent, elle s'est relevée grande, sublime, digne d'elle-même et de sa nouvelle mère. Elle a aimé son libérateur, elle l'aime encore ; elle s'empressa tant *qu'il a conversé parmi les hommes*, de l'écouter et de le servir ; elle lui demeura fidèle, quand tous, jusqu'à ses disciples, l'abandonnèrent ; elle le pleura sur le calvaire, veilla près de sa tombe, courut annoncer sa victoire sur l'enfer, recueillit ses dernières bénédictions à la terre, attendit dans le jeûne et la prière la venue de l'Esprit Consolateur. Au sein de l'église apostolique, elle se distingua par tous les genres d'héroïsme ; elle peupla le ciel de martyres ; ses vertus étonnèrent le monde romain ; le monde barbare se prosterna devant elle.

Rentrée chez elle, rétablie dans ses droits, la femme chrétienne a compris sa belle et glorieuse position ; depuis lors, elle exerce ce doux et paisible, mais immense pouvoir de civilisation qu'on attribue, sans y penser, à une toute autre cause : car c'est à sa présence que nous devons ce respect, ces égards pleins de délicatesse, cet ensemble de rapports qui font le charme de nos sociétés. Que le soi-disant philosophe ne réclame point pour lui l'honneur d'un tel progrès ; le but de ses flatteries immorales a été d'abaisser, de dégrader le sexe dont il a osé se dire le " vengeur," d'en faire de nouveau le jouet et la victime des caprices et des passions de l'homme. Voulez-vous, mes frères, en trois mots une preuve? —L'incrédule a honte et horreur de son ouvrage : trouvez-moi, je ne dis pas un chrétien, trouvez-moi un impie qui voudrait unir son sort à celui d'une femme sans religion ! Il y a là tout un procès, avec jugement péremptoire.

La Mère chrétienne, elle-même instruite, s'est souvenue qu'à elle appartient l'éducation domestique. Son enfant, à demi-chrétien avant de naître, a pu reposer entre ses bras, sans craindre d'être étouffé par elle, ou dévoré par la dent d'une bête sauvage ; d'elle

il apprend à nommer, à chérir Marie, son autre mère, et le petit Jésus son sauveur et son frère. " Dieu se découvrit à l'intelli-
" gence d'Adam sous une forme angélique ;
" c'est un ange qui le révèle au chrétien
" naissant, et cet ange, c'est sa mère." Laissez-le croître ; s'appuyant sur les genoux de sa mère, il fera la première offrande de son cœur ; il priera avec elle et pour elle : comment pourrait-il n'être pas exaucé ! Sa mère le bénira lorsqu'il s'endort, lui enseignera la loi d'amour à son réveil. A-t-il grandi ? jeune fille, en imitant sa mère, il devient digne de lui succéder dans sa mission pieuse et civilisatrice ; jeune homme, au milieu des plus fougueux élans des passions, il s'arrête pour écouter une mère chrétienne ; il se laisse vaincre, si non par ses paroles, du moins par ses larmes. Plus loin sur le chemin de la vie, vous verrez l'epoux, soit incrédule, soit indifférent, céder aux tendres inspirations d'une femme qui le ramène à la foi par le seul ascendant de sa vertu.....et combien de fois le vieillard, rejeté avec dédain, refoulé dans la solitude par un monde ingrat qu'il a trop longtemps servi—oubliant ses chagrins et ses noirs pressentiments relève la tête, regarde le ciel et retrouve les *beaux jours de*

sa jeunesse, aux accents de sa fille, qui lui apparaît douce et radieuse comme l'étoile du soir après la tempête ; de sa fille qui lui redit en caressant ses cheveux blancs : Aimons Dieu, papa, aimons Dieu ; lui si bon, lui qui nous aime !

Vous pensez, peut-être, mes frères, que je vous ai rappelé toutes les gloires rendues à la femme par le christianisme, et au christianisme par elle ? Détrompez-vous ; il en est bien d'autres. J'aurais surtout à vous présenter l'enfant de Marie par excellence, la vierge chrétienne, devenue l'ÉPOUSE de l'AGNEAU, *qu'elle suivra jusque dans le ciel ;* pratiquant des vertus inconnues aux siècles païens ; se consacrant par troupes innombrables, au soulagement de tous les besoins, de toutes les misères de l'humanité : c'est le sacerdoce de la femme ; ministère divin, tout de foi, d'humilité, de charité sans bornes. Ah ! mes frères, j'aurais un sujet trop vaste à parcourir ; il y aurait là trop de couronnes à distribuer !

Sans sortir de votre pays, quelle ample moisson de gloire et de mérites a été cueillie par la femme, par la vierge chrétienne ! A qui, après Dieu, cette NOUVELLE FRANCE

doit-elle son bonheur social et moral ? Que fut-elle devenue si elle eût ignoré les noms et les sacrifices d'une duchesse d'Aiguillon, d'une dame de la Peltrie, d'une demoiselle Manse, de l'humble Marguerite Bourgeois, d'une dame d'Youville, et des milliers d'héroïnes infatigables qui ne cessent de reproduire à nos yeux leur zèle et leur dévouement ?

Mais le temps s'envole, et dans son cours rapide m'avertit qu'il faut renvoyer à une époque encore incertaine la suite de ces graves entretiens. Priez, en attendant, mes frères ; priez pour qu'ils servent à vos immortels intérêts. Car c'est là tout mon désir, toute mon ambition : une âme éclairée, une seule âme sauvée, mon Dieu, quelle riche récompense de mes peines !

—Et pourtant il me reste quelques mots à vous dire (1) : J'insistais avec bonheur, sur ce que devaient à la femme chrétienne les pauvres, les malheureux de tous genres, et voilà qu'en ce moment même elle se présente pour réveiller votre compassion et solliciter

1. Une quête par huit dames de la paroisse au profit de la Société de St. Vincent-de-Paul, s'est faite au sortir de la conférence. On avait prié le prédicateur d'en dire un mot.

vos dons. L'Enfant Jésus a faim, il a froid, il est nud, il est malade, il est abandonné aux rigueurs d'un long et dur hiver. Vous ne connaissez peut-être pas le chemin de l'étable où il pleure, où il attend vos généreuses aumônes ; mais il a des " frères," accoutumés à le voir, à le chercher, à soulager ses souffrances. Ces frères si dignes de votre confiance, si nombreux, si humbles, si dévoués, lui porteront ce que le cœur vous dira de verser entre les mains des dames qui s'avancent vers vous. Faites-leur donc bon accueil : Jésus et Marie vous seront reconnaissants.

Bénissez, Monseigneur, cette belle œuvre de St. Vincent-de-Paul ; bénissez encore la mienne, ou plutôt la vôtre, car c'est à vos aimables instances et à celles du bon pasteur de Notre-Dame de Québec, que j'ai osé commencer un travail qui demandait bien d'autres forces physiques et morales. Si quelque chose a pu m'encourager, ça été la vive attention que de concert avec cette foule de nos concitoyens, vous avez constamment daigné prêter à ma faible parole. Bénissez donc cette parole : que semblable au grain de sénevé de l'évangile, elle croisse, s'étende et fructifie pour la vie éternelle.

CINQIÈME CONFÉRENCE. (1)

—

11 *Mars*, 1849.

Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula
" Jesus-Christ était hier, il est aujourd'hui
" et il sera dans tous les siècles."—Heb c. 13. v. 8.

MONSEIGNEUR,

MES FRÈRES :

Au milieu de l'effrayante série de catastrophes et de crimes qui se sont succédé si rapidement en Europe depuis que nous nous sommes séparés, auriez-vous par hasard entendu raisonner ainsi : Mais, où en sera votre conférendaire avec son Eglise immortelle, dont le chef s'en va ? LA PAPAUTÉ est en ruines ; la VILLE ÉTERNELLE est au pouvoir de maîtres qui ne sont pas même chrétiens ; ROME renie son passé, veut un autre

1. La révolution de Rome, arrivée en novembre 1848, donna lieu à ces deux conférences : la marche historique des quatre premières est reprise à la septième.

avenir ; le VIEILLARD DU VATICAN n'est plus qu'un fantôme qui voltige sur les bords de la Méditerranée ; Plus de PAPE : donc PLUS D'ÉGLISE !

Cette parole-là : " Plus de pape, donc plus d'Eglise," s'est répétée bien des fois depuis dix-huit siècles, et sur bien des tons différents. Elle fut dite d'abord, du moins quant au sens réel, sur la fosse d'un *géant*, qui venait de soutenir contre cet *antique serpent* que vous connaissez, au sommet d'une montagne qui avait nom CALVAIRE, une lutte qui fit *trembler la terre et pâlir le soleil : Seductor ille.....Signantes lapidem cum custodibus.* Pendant trois cents ans, elle retentissait chaque matin sous ces voûtes silencieuses qu'on appelle les CATACOMBES, alors dernier asile de la liberté. Pendant cent autres années, des princes et des peuples séduits par le traître Arius, la chantèrent jusque dans les plus beaux temples du christianisme. Cette parole fut le refrain du soldat de la Mecque, du Byzantin, de l'Albigeois, de l'incendiaire Wicklef, et surtout de Luther, inventeur (qu'on me pardonne cette rude allégorie ; lui, Luther, s'en est permis bien d'autres), inventeur d'un orgue à mille tuyaux, dont le principal, ou, pour mieux dire, l'unique ACCORD consistait en cette

espèce de tonnerre longtemps redouté : " Plus de pape, donc plus d'Eglise ! " Enfin, rappelez-vous notre seconde conférence, tout ce qu'il y avait presque en Europe de poumons robustes, se réunit en 1799, à la veille du Jubilé séculaire, pour crier sur la tombe de Pie VI : " Plus de pape, donc plus d'Eglise ! "

Nous vivons en 1849 ; au bout de cinquante ans, nous voici à la veille d'un autre Jubilé ; PIE IX, l'immortel PIE IX, n'est pas encore enterré ; il n'est pas même mort.— Ne serait-ce pas sage, après tant de mécomptes, d'y mettre au moins une réticence avant d'annoncer la vieille nouvelle : " Plus de pape, donc plus d'Eglise ?"

Quoi qu'il en soit, mes frères, j'ai cru rencontrer vos justes désirs, en suspendant la marche que nous avions commencée, pour jeter avec vous un coup d'œil rapide sur l'histoire de cette PAPAUTÉ, que les plus hardis frondeurs n'osent regarder qu'en baissant les yeux ; de cette papauté, l'orgueil du chrétien catholique ; de cette papauté, qu'entourent les marques les plus visibles d'une institution divine.

Au fond, ce n'est pas quitter le vaste sujet

qui nous a occupés jusqu'ici ; c'est l'envisager sous un point de vue différent. L'amateur qui se place devant un monument d'architecture, ne se croit pas obligé de suivre en l'étudiant le travail des ouvriers : il veut contempler librement et tour-à-tour le péristyle, les colonnes, les façades, les frontons, et surtout le DOME, le dôme, qui couronne toutes les autres beautés.

La tâche est gigantesque, je le sais, mais je compte sur un secours qui ne l'est pas moins. Demandons-le avec confiance à celui qui nous l'a promis pour la défense de sa cause, et sans autre prélude, ouvrons l'histoire, l'histoire de la PAPAUTÉ.

Jésus sortait du désert ; il venait de se préparer, par un jeûne de quarante jours à la prédication de son évangile. Il s'éloigne de Nazareth, où il avait passé les trente années de sa vie mortelle, et pour accomplir une prédiction d'Isaïe, ses pas divins se dirigent vers la mer de Galilée. C'est de là que la parole du Verbe va se répandre, que *va jaillir cette grande lumière* qui réjouira le cœur humain. *Faites pénitence*, est son texte

solennel ; *faites pénitence, car le royaume des Cieux approche.* Il est seul encore, seul dans cet univers qu'il doit renouveler ; qui sera son premier représentant, son premier apôtre ? Il descend au rivage , il y trouve deux pêcheurs qui jettent leurs filets ; il leur dit : *Suivez-moi ; vous allez être* PÊCHEURS D'HOMMES. C'était PIERRE, Simon-Pierre, et André son frère. Sans hésiter, tous deux quittent leur barque et leurs filets, et se joignent à lui : voilà pour la vocation. Le Sauveur leur en associe dix autres, et voilà le collége apostolique formé : Pierre en est le CHEF, reconnu comme tel, désigné comme tel partout dans l'évangile : *Primus Petrus.*

Jésus instruit les douze, les rend témoins de sa doctrine et de sa toute-puissance. Un jour, à la suite du miracle de la multiplication des pains, figure si admirable de l'eucharistie, comme il marchait devant eux, il se retourne tout-à-coup et leur fait cette demande : *Que dit-on de moi dans le monde ? Qui croit-on que je suis ?* Ils répondent : *Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité ; d'autres Elie ; d'autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes.—Mais vous,* mes disciples : *qui dites-vous que je suis ?*—Pierre

s'avance et lui dit : *Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant.* Ecoutez la mémorable réponse :—*Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean : C'est mon Père qui est dans le ciel qui vous a révélé cette parole. Et moi, je vous dis : Vous êtes* PIERRE, *et sur cette pierre je* BATIRAI MON ÉGLISE, *et les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle ; et je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les Cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les Cieux.* Il était bien évident que la portée d'une si haute promesse s'étendait au-delà de la vie de *Pierre*, à des SUCCESSEURS, qui seraient revêtus de sa dignité et de ses pouvoirs. Mais voici d'autres garanties :—

La veille de sa mort, dans la dernière cène, après avoir nourri les siens de son corps et de son sang, prédit la trahison de Judas, publié *la loi de charité universelle*, et celle d'humilité, autre caractère divin du christianisme ; Jésus s'adressant à Pierre, lui dit : *Simon, Simon, voilà que Satan veut vous cribler, comme on crible le froment ; mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne manque point. Quand vous serez converti,* CONFIRMEZ VOS FRÈRES : VOS

frères dans l'apostolat et leurs successeurs par les vôtres. Ce n'est pas tout : les droits et la primauté de Pierre lui sont encore assurés lors d'une apparition solennelle du Sauveur ressuscité, apparition dont PIERRE est le grand objet, et dont toutes les circonstances se rapportent clairement à la fondation de la papauté en sa personne.

Dix ou douze jours après la Pâque, Pierre, Jean et cinq autres disciples s'occupaient de pourvoir à leur subsistance en retournant à la pêche sur cette même mer de Galilée où trois ans plus tôt ils avaient tout quitté pour suivre Jésus et devenir *pêcheurs d'hommes.* Ils montent dans une barque sous la conduite de Pierre, jettent leur filet, passent la nuit sans rien prendre. Vers le jour, *Jésus leur apparaît, se tenant debout sur le rivage.* —*Mes enfants,* leur dit-il d'une voix qu'ils ne reconnurent pas, avez-vous réussi ? *Avez-vous trouvé à manger ?—Rien ; nous n'avons rien pris.—Jetez du côté droit de la barque.* Ils se sentent irrésistiblement portés à obéir ; le filet jeté, *ils ne peuvent le retirer, il est plein !* St. Jean dit : *C'est le Seigneur* qui est là. A ce mot, Pierre regarde, se jette à la mer, gagne le rivage, tandis que les autres le

suivent, traînant avec eux la barque et leur belle capture. Tous descendent à terre : leur cœur est saisi de joie et de vénération, mais ils n'osent parler ; devant leurs yeux est un feu allumé ; sur ce feu, du poisson rôti ; près de là du pain.—*Apportez*, dit leur bon maître, *apportez quelque chose de votre pêche.* —Pierre amène le filet, aidé des bras de ses compagnons, on y trouva *cent cinquante trois gros poissons, et le filet ne se rompait pas.*—*Venez manger.* Jésus lui-même sert le repas, leur distribue le pain et le poisson. Quand ils eurent achevé, il dit : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?—Oui, Seigneur ; vous savez je vous aime.*—PAISSEZ MES AGNEAUX. Après une pause, même demande et même réponse : —PAISSEZ MES AGNEAUX. Pour la troisième fois, cette parole tendre et pressante se réitère : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?* Les larmes commencent à couler.—*Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime.* — PAISSEZ MES BREBIS : agneaux et brebis, peuples et pasteurs, vous sont confiés. Soyez le BERGER UNIVERSEL. Puis lui ayant annoncé, non pas le lieu, mais le genre de sa mort, la CROIX, Jésus disparaît en lui disant : SUIVEZ-MOI.

Et il l'a bien suivi, il a bien compris et rem-

pli la charge qui venait de lui être si formellement renouvelée. Partout désormais on le verra chef de l'Eglise, objet du respect et de l'amour des fidèles, dont il est le guide et l'oracle. Après l'Ascension du Sauveur, les cent-vingt disciples assemblés dans le cénacle, à l'ordre de Pierre, font choix d'un successeur à Judas. Au grand jour de la Pentecôte, Pierre à la tête des onze, ses collègues, le premier fait entendre sa voix inspirée, et trois mille reçoivent le baptême. Quelques jours se passent, et il monte au temple, guérit à la face du soleil *un homme perclus de naissance, connu de tout Jérusalem, et le tenant par la main, il parle encore :* cinq mille se convertissent. On emprisonne les apôtres ; on les conduit devant le Sanhédrin, qui les interroge ; Pierre répond au nom de tous, tenant encore l'homme guéri à ses côtés. On leur défend de prêcher. —*Jugez,* dit Pierre, *si l'on doit vous obéir plutôt qu'à Dieu :* parole de puissance, d'autorité pontificale, répétée par tous ses successeurs, et dont les échos sortant de la bouche de Sa Sainteté Pie IX, viennent de parcourir le monde !

L'église de Jérusalem est constituée ; les fidèles qui la composent ont pour évêque St.

Jacques-le-Mineur, parent de Jésus-Christ ; le peuple juif même ne cesse d'admirer leur foi et leur charité, qui leur font pratiquer les plus sublimes conseils évangéliques. Mais voilà qu'à l'étonnement succède la crainte, quand, à la voix de Pierre, le mensonge est puni par la mort subite d'Ananie et de Saphire. A quelque temps de là, nouvelle punition, mais dans l'ordre spirituel ; c'est l'anathème prononcé contre un SIMONIAQUE. —*Que ton argent périsse avec toi, qui as cru pouvoir acheter les dons de Dieu :* première foudre de l'Eglise, première excommunication, justement lancée contre l'indigne trafic des choses saintes et des biens de l'Eglise. On croirait entendre un Grégoire VII, un Urbain II, un Innocent III, un Boniface VIII, un Pie VI, VII, IX !

Les miracles se multiplient par les ouvriers apostoliques ; les malades sont portés jusque dans les rues, pour que l'*ombre de Pierre, en passant, leur rende la santé.*

Hâtons-nous s'il est possible.

Etienne est mort ; Saul (désormais *Paul*) converti, présenté à Pierre, confirmé dans l'apostolat. L'Eglise, après une première tempête, remplit la Judée, la Galilée, et la Sa-

marie : Pierre en fait la visite comme *pasteur du troupeau* : il va de ville en ville, instruisant, réglant, convertissant, opérant d'autres prodiges en faveur de l'humanité souffrante. " On croit voir, disait St. Chrysostôme, un " général d'armée qui parcourt ses légions, et „ s'assure que tout est prêt pour le combat."

Le moment de la conversion des gentils arrive : une vision mystérieuse l'annonce à Pierre, et aussitôt l'ange de Dieu lui fait rencontrer le centurion Corneille, qu'il baptise avec sa familie. Corneille est *italien*. Je vois ROME ! Pierre la verra ; mais auparavant il aura passé sept ans à Antioche, l'une des plus florissantes et des plus savantes villes d'alors ; à Antioche, où les disciples prirent pour la première fois le nom de CHRÉTIENS ; il aura prêché l'évangile dans plusieurs royaumes de l'Orient ; il y aura fondé et *confirmé* une multitude d'églises.

Vint le moment de la dispersion finale des apôtres. Douze ans après la mort du Sauveur, ils se réunissent à Jérusalem pour se partager le monde.—Quel sera le LOT de PIERRE ?

Du haut des murs de l'antique Sion, murs qui vont tomber, il le sait, Jésus l'a dit.....

les regards de Pierre embrassent l'Aquilon, le Midi, l'Orient, le Couchant ; il est pasteur universel, AGNEAUX ET BREBIS sont commis à sa garde : toutes les nations doivent entendre sa voix, se courber sous sa houlette. C'est donc vers le centre des nations qu'il dirigera sa course, vers cette ROME, ivre de sang, engraissée des dépouilles de l'univers, vaste temple d'idoles, siége de toutes les erreurs, foyer de tous les crimes. Mais avec quelles armes, direz-vous, le VIEILLARD futur du VATICAN ira-t-il livrer bataille à la tyrannie toute-puissante ? Par quels moyens résister à ces empereurs féroces et capricieux, dont un signe de tête est un arrêt de mort pour des milliers d'hommes ?

Quelles armes ?—quels moyens ?—L'épée de la PAROLE—le bâton de la CROIX !

Grande a dû être la joie de ces fidèles de Rome, admirables déjà, même entre les enfants de l'église primitive : quelle vénération, quels élans de tendresse filiale durent éclater lorsqu'ils virent au milieu d'eux le représentant de Jésus sur la terre ! Ils allaient avoir besoin de sa présence. A peine est-elle posée, cette *pierre* destinée à soutenir l'éternelle *colonne de vérité*, qu'un édit de l'em-

pereur Claude oblige tous les chrétiens a sortir de Rome. Pierre s'éloigne pour un temps, *va confirmer ses frères*, en d'autres lieux; se retrouve à Jérusalem : n'oublions point ce que lui arrive dans cette occasion.

Le roi Hérode, pour capter la bienveillance des juifs, avait fait trancher la tête à St. Jacques-le-Majeur ; leurs applaudissements l'enhardissent à de nouveaux actes de cruauté. C'était le temps de la Pâque. Il apprend que Pierre confirme les chrétiens de la ville sainte; il le fait saisir, se proposant de le faire exécuter devant tout le peuple, lorsque la fête sera terminée. L'église entière est avertie du malheur qui la menace. *Ses prières*, c'est le texte formel de l'écriture, *ses prières nuit et jour s'offrent à Dieu pour lui*, pour sa délivrance : elles sont exaucées. A minuit, pendant que Pierre dort dans sa prison, entre deux soldats, lié d'une double chaîne, d'autres soldats étant debout à la porte, un ange s'approche de lui, dissipe les ténèbres, le frappe, l'éveille :—*Lève-toi promptement.* —Les chaînes tombent sans bruit.—*Prends ta ceinture, mets ta chaussure, ton vêtement, et suis-moi.* Pierre obéit ; il marche, n'osant dire si c'est un songe ou une réalité ; tous

deux passent la première et la seconde garde ; la grande porte de fer s'ouvre d'elle-même ; ils vont jusqu'au bout d'une rue, l'ange disparaît, Pierre revient à lui : *Je le vois*, dit-il, *c'est le Seigneur qui me délivre de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif.* Eux aussi, sans doute, se préparaient à chanter : " Plus de pape ; donc plus d'Eglise ! "

A quelque temps de là, Hérode expirait *rongé par les vers* ; et le Vieillard du Vatican, de son siége de Rome, adressait une épître, vraie ENCYCLIQUE, aux fidèles d'Asie. L'an 49, sept ans après sa première entrée, Pierre est encore banni de Rome. L'an 51, on le voit présider à Jérusalem le premier CONCILE, dont il dicte les décrets, qui commencent par ces mots sacramentels, répétés par tous les conciles depuis : *Il a plu au Saint-Esprit et à nous.* Il s'agissait d'une controverse sur la loi de Moïse, que le zèle outré des Pharisiens convertis voulait imposer à tous les nouveaux fidèles.

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la fondation du SIÉGE APOSTOLIQUE, et trente-six ans depuis la mort du sauveur. Un monstre sous forme humaine, Néron, est assis sur le trône des Césars ; la première grande PERSÉ-

CUTION va inonder la terre de sang chrétien. Le Vieillard du Vatican sent que sa fin n'est plus éloignée ; il adresse, " urbi et orbi," *aux fidèles en tous lieux.....Pierre, serviteur et apôtre de Jesus-Christ,* (c'est ainsi qu'il commence) adresse une *seconde épitre catholique,* qui a tous les traits d'un testament spirituel. Il y parle de sa mort prochaine. " Le mur de boue va tomber." *Je vais bientôt plier ma tente,* la tente du pêcheur !

Saint Paul était venu se joindre à ses travaux. Les deux apôtres réunis confondent par un miracle l'imposteur Simon, qui prétendait imiter l'Ascension du Sauveur : leurs prières le précipitent du haut des airs, et " celui," " disait un grand pape, qui avait pris des ailes " pour voler, n'eut plus de jambes pour mar- " cher." La colère de Néron, à qui ce magicien était cher, s'allume contre les auteurs de sa disgrâce ; les fidèles engagent leur pontife bien-aimé à conjurer l'orage par la fuite. Il s'éloignait déjà des murs, nous apprend une pieuse tradition, lorsqu'il rencontra Jésus-Chrit qui s'avançait d'un pas empressé.—Où allez-vous, Seigneur ?—Je vais à Rome pour être crucifié. Pierre a compris ; il revient, est arrêté, passe avec Paul huit mois dans la

prison Mamertine, et meurt EN CROIX, l'an 65 de l'ère chrétienne.

Mais la tempête gronde, furieuse et terrible :—" Exterminons, exterminons cette race " exécrable, en haine aux dieux et aux hom- " mes ; effaçons le nom chrétien de dessous le " soleil ! " L'Eglise de Rome, chassée du sol, descend au séjour des morts, aux Catacombes, *inter mortuos liber.* Là, on prie, on immole sur un autel de bois la victime sans tache, on communie ; on écoute la voix du SUCCESSEUR de PIERRE ; on se raconte ses périls, ses combats ; on s'encourage au martyre ; on se donne le baiser de paix ; on se dit en partant : Adieu jusqu'au ciel !

Mais comment, du fond des Catacombes, le berger veillera-t-il sur son troupeau ? Il sortira de terre ; il apparaîtra aux tyrans comme une ombre vengeresse ; il regardera d'un œil de triomphe le monde qui se convertit à mesure que coule le sang des disciples de l'Agneau ; ses ordres parviendront jusqu'en Orient, en Afrique, en Grèce, dans les Gaules, jusqu'aux extrémités de la Grande-Bretagne. C'est la " voix de Pierre," on le sait, on écoute ; qui refuse d'obéir n'est plus enfant de l'Eglise, n'est plus catholique.

Il ordonnera des prêtres, des évêques ; il assemblera des CONCILES, à la lueur des bûchers, aux rugissements des lions de l'Amphithéâtre ; il règlera la discipline, foudroiera les nouvelles erreurs : ces devoirs remplis, il inclinera sa tête sous la hache des bourreaux ; un autre Pierre sort des Catacombes.

Pendant trois cents ans, deux papes seuls meurent dans leur lit, et encore, c'était l'âge qui se montrait plus prompt que les tyrans. Dites, après cela, si le " nautonnier galiléen" doit s'effrayer parce que les vents se déchaînent, que les vagues s'amoncèlent, *que la barque agitée s'élève vers les cieux et descend vers l'abîme ? Modicæ fidei, quare dubitasti ?*

Voilà qu'à force d'être arrosée, la terre partout se couvre de moissons. Le christianisme, qui depuis longtemps avait pénétré dans le palais des Césars, dans les armées, dans toutes les conditions de la société romaine, va s'asseoir sur le trône avec le grand Constantin. La croix, jusqu'alors objet de honte et d'opprobre, devient le plus bel ornement de la couronne des princes, l'étendard du soldat, le signe extérieur auquel on reconnait la maison de Dieu. On cherche maintenant le pontife successeur de Pierre, mais c'est pour lui pro-

diguer les témoignages de respect et de vénération. La PAPAUTÉ sort définitivement des Catacombes, et la mort y reprend son paisible empire. De tous côtés dans Rome, se construisent de superbes basiliques, enrichies, celle surtout qui recouvre le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, des dons des empereurs et de la chrétienté entière. Le Pape aura son palais et de vastes domaines : le pauvre, l'étranger, la veuve et l'orphelin, les malheureux et les persécutés de tous pays partageront ses revenus : " Saint-Pierre du Vatican" sera sa demeure habituelle.

Mais il est écrit qu'ici-bas l'Eglise sera toujours MILITANTE : *Depuis ma jeunesse*, dit-elle, *on m'a fait la guerre : les impies m'ont frappé sur le dos comme on frappe sur une enclume ; ils n'ont pu réussir :* leurs forces se sont usées, les marteaux se sont brisés, l'enclume est encore là, prête à en briser d'autres.

Ah ! oui, mes frères, l'Eglise est " militante." Si les ennemis du dehors se lassent, ses enfants lui susciteront des guerres encore plus cruelles, encore plus acharnées. L'infâme hérésie d'Arius la conduit à deux doigts de sa ruine : pour venger et définir la foi, pour remédier à un déluge de maux que l'erreur

occasionne, un concile général de trois cents huit évêques s'assemble, sous la présidence des légats du pontife romain. Un des décrets du concile assigne à l'église de Rome, à son évêqne, *la primauté sur toutes les églises.*

Alors, mes frères, surgit un événement qui décèle de la manière la plus visible les desseins de Dieu sur la papauté. Rome, fondée depuis déjà plus de mille ans, était la capitale du monde civilisé ; les monuments dont elle était ornée, étonnent encore, à l'heure qu'il est, l'œil et la pensée du voyageur ; elle semblait ne pouvoir cesser d'être le séjour obligé des maîtres de l'univers. Eh bien, il en fut autrement : un bon jour de l'an 330, Constantin saisit son trône, l'emporte au Bosphore, à Bysance, qu'il nomme Constantinople ; et jamais, jamais depuis, Rome n'a eu de vrais souverains, fixes et résidents, que ses pontifes, ses PAPES. L'empire se partage à la mort de Théodose; c'est Milan qui est la capitale d'Honorius. Les Barbares Ostrogoths viennent ensuite ; ils établissent à Ravenne le centre de leur faible domination. Les Lombards s'emparent, à leur tour, de la péninsule italienne ; ils font choix de la ville de Pavie ; nous verrons bientôt qui doit leur succéder.

Nous passons, sans pouvoir nous y arrêter, l'ère des grands hommes de la nouvelle loi ; l'ère des SAINTS PÈRES, qui par leurs talents sublimes, leur science et leurs vertus *brilleront comme des etoiles dans le firmament de l'Eglise, jusqu'à la fin des siècles :* Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Cyprien, les deux Cyrille, Hilaire, Chrysostôme, Jérôme, Ambroise, Augustin, Lactance et une foule d'autres, sans parler de Tertulllen, d'Origène, et des brillants apologistes qui suivirent de près les apôtres mêmes. Ce fut aussi une ère de saints et savants pontifes romains : on n'en compte pas moins de trente qui sont honorés d'un culte public, précédés de trente autres de l'ère des martyrs. Saint Silvestre, qui baptisa Constantin, ouvre la liste des premiers: vers le milieu est Saint Léon-le-Grand, la terreur d'Attila ; vers la fin est Saint Grégoire-le-Grand, à qui l'Angleterre doit sa conversion. C'est l'ère des premiers ORDRES RELIGIEUX : de ces milliers de solitaires de la Thébaïde et de l'Orient : de ces moines de St. Augustin et de St. Bénoît, qui travaillèrent si puissamment, sous la direction des papes, à la civilisation des Gaules, des deux Bretagnes et de l'Irlande.

Laissons s'écouler quatre cents ans, à par-

tir de la translation de l'empire à Byzance. Toute l'Europe est inondée de Barbares : les Francs ont passé le Rhin ; les Saxons se sont emparés de la " terre d'Albion ; " les musulmans se préparent à envahir les extrémités méridionales. Les empereurs d'Orient, au lieu de protéger l'Italie contre les Barbares, y envoient une armée pour faire la guerre, à quoi ?—aux images, qu'ils arrachent, brûlent, détruisent partout dans les temples catholiques. Les Romains exaspérés, sans défense contre les Lombards, qui pillent et ravagent de leur côté, se resserrent autour du pape, et commencent à dire tout haut qu'ils ne veulent plus reconnaître d'autre chef que celui qui les a déjà tant de fois sauvés, et qui seul depuis longtemps, peut-être pourrait-on dire depuis le départ des empereurs, exerçait parmi eux les plus hautes fonctions de la magistrature.

Encore un demi-siècle de troubles, et la papauté revêtira les formes providentielles qu'elle a conservées depuis onze cents ans. Un roi français passe les Alpes, arrive en Italie, défait en bataille rangée Astolphe, le dernier prince lombard ; reçoit la couronne des mains du pontife Etienne II, le reconnaît comme souverain de Rome, et lui fait pré-

sent d'un territoire assez vaste pour lui assurer cette modeste indépendance que l'état de l'Europe rendait désormais nécessaire : ce roi, ce vainqueur, ce donateur, est Pepin-le-Bref, qui dépose sur le tombeau de St. Pierre les clefs des villes comprises dans le territoire. " C'est une OFFRANDE, UN DON IRRÉVOCABLE, dit-il, que nous faisons à DIEU, et que nous mettons sous la garde de St. Pierre : " de là le nom de PATRIMOINE de PIERRE, sous lequel l'illustre et malheureux Pie IX vient de réclamer ses possessions, sa souveraineté, c'est-à-dire, comme un bien inaliénable de L'ÉGLISE CATHOLIQUE. Charlemagne, l'an 800, reçoit de pape Léon III la couronne impériale ; il confirme et agrandit la donation de son père.

Avant un autre siècle, Constantinople et les perfides grecs qui l'habitent se séparent par le schisme de l'arbre apostolique, et n'ont cessé d'offrir au monde le plus triste spectacle de décadence religieuse, morale et civile ; tandis que l'Occident, uni de plus en plus étroitement à la papauté, soutenu, conservé par la papauté, devint le centre des affaires, des progrès, de la civilisation, autant qu'on pouvait l'espérer sous les coups de

massue de ces guerriers du Nord, qui s'entrechoquaient, se battaient, se supplantaient parmi les débris de l'empire romain.

Ici, mes frères, se présentent deux graves questions, que les maîtres *passagers* de la ville éternelle voudraient bien être seuls à décider : la première est la nécessité de ce pouvoir temporel du chef de l'Eglise ; la seconde est la validité de ses droits au patrimoine de Pierre. Je croirais insulter à votre foi, comme à votre intelligence, si je m'arrêtais beaucoup, soit à l'une, soit à l'autre. Quant à la première, des voix bien éloquentes ont tout dit, et l'Europe, comme l'Amérique, fait écho à la parole de nos défenseurs. Tous les peuples civilisés comprennent la situation : nous sommes là, deux cents millions de catholiques, pour demander, tant énergiquement qu'on voudra, que le pasteur universel soit libre ; que ni roi, ni reine, ni empereur, ni président, ni qui que ce soit en-deçà de Dieu, ait à lui dicter une ligne de conduite, ou soit même soupçonné d'avoir part à ses décisions. Heureusement, en sus du bon droit, les intérêts des gouvernements et les rivalités nationales suffiront pour garantir au pape sa parfaite indépendance : il restera chez lui.

Quant à la seconde question, la réponse est encore plus facile. Si une suite de donations librement faites et librement acceptées ; si les conquêtes d'une guerre juste, possédées pendant huit cents, onze cents, quinze cents ans, ne constituent point le *droit*, la *proprieté* —tous les ro : reines de l'Europe peuvent bien dire adieu au trône et s'embarquer pour la Nouvelle-Hollande; et nous, peuples blancs d'Amérique, nous n'avons qu'à regagner en toute hâte les forêts de la Germanie, laissant à "l'homme rouge," au sauvage, la tranquille jouissance du sol qui nous a vus naître, et que l'homme rouge occupait tout entier, il n'y a pas quatre cents ans.

Ne cessor e le répéter, ces *Etats de l'Eglise* (car c'es le nom sous lequel l'Europe entière les reconnaît) n'appartiennent pas, comme souveraineté, comme puissance, au seul petit peuple qui les habite, moins encore aux brigands étrangers qui les exploitent en ce moment. Il sont à NOUS ; à nous qui les avons donnés, embellis, protégés ; à nous, sans qui leurs occupants ne feraient qu'une très-pauvre, très-mince figure dans l'univers. Qu'ils soient bien gouvernés, oui, sans doute : que leurs intérêts matériels, leur bonheur so-

cial, soient l'objet d'une constante sollicitude. Mais qu'à leurs destinées préside le père commun de la chrétienté. C'est notre droit inaliénable : le patrimoine de Pierre est notre DISTRICT FÉDÉRAL.

L'histoire va nous montrer bientôt ler terribles inconvénients pour la paix et l'honneur de l'Eglise, où l'entraîne la dépendance de son chef, vis-à-vis des puissances temporelles.

Nous voici donc arrivés au cœur du MOYEN-AGE. Les états modernes sortent par degrés de la barbarie ; leur conversion à l'Eglise s'avance avec rapidité. Partout le pape est à la tête de cette grande œuvre : envoyant de tous côtés évêques et missionnaires apostoliques ; travaillant de concert avec eux à l'instruction des princes et des peuples ; réclamant pour tous la paix, l'ordre, la liberté, les droits de la conscience ; protégeant les faibles, luttant généreusement et vaillamment contre la tyrannie.

On a beaucoup écrit, beaucoup parlé de ce moyen-âge, et du rôle immense que les papes eurent à fournir pendant près de mille ans. Le dernier siècle surtout a fait pleuvoir sur eux les accusations les plus haineuses, les calomnies les plus absurdes : sans les papes

et leurs dociles esclaves, les moines, à en croire nos libres-penseurs, ces torrents de Barbares que versaient sur l'Occident la Scythie et la Germanie — ces torrents de Barbares sans frein, sans pitié, buvant dans le crâne de leurs ennemis, brûlant ou détruisant jusqu'aux moindres traces des lettres et des arts—sans les papes et les moines, auraient ramené en Europe, si non l'âge d'or, au moins le siècle immortel de Louis XIV !

Pourtant on veut être libéral : on avoue que les papes et les moines sauvèrent quelques restes d'histoire et de littérature ancienne ; mais on se hâte d'ajouter que ces papes au génie étroit et ces " très-pauvres" moines tenaient tout cela renfermé sous d'épaisses murailles, scellées du sceau de l'ignorance et de la superstition : gardiens aveugles de trésors enfouis !

Ignorance, superstition, siècle de fer, "nuit des temps modernes ! " c'est bientôt dit. Et voilà que le XIXe siècle s'avise d'y aller chercher et trouver, chez des papes et des moines, une profondeur de recherches, une soif de connaissances, une fureur d'étude à peine croyables ; que dis-je, d'aller chercher et trouver chez des papes et des moines, le

germe de nos plus brillants progrès philosophiques et matériels.

C'est un moine français, Gerbert, depuis pape sous le nom de Silvestre II, l'égal d'Archimède, qui introduit en Europe l'arithmétique arabe : construit un orgue (vous comprenez que ce n'est pas celui de Luther !) un orgue *mu*, assure-t-on, *par la vapeur*, des horloges à roues, et je ne sais combien d'autres merveilles de mécanique.....

C'est un Gui d'Arezzo, à qui nous devons les notes de la musique, qu'il désigna et que nous désignons encore par les premières syllabes de la première strophe de l'hymne de St. Jean-Baptiste. C'est un St. Anselme, docteur de l'Eglise, et l'un des " pères " de la philosophie intellectuelle. C'est le franciscain Roger Bacon, qui fait la cloche des plongeurs, divers miroirs d'optique, des télescopes, reconnaît la direction de l'aiguille magnétique, INVENTE LA POUDRE, la poudre à canon. C'est un Raymond Lulle, écrivain prodigieux, à qui des antiquaires ont attribué jusqu'à mille ouvrages différents ; preuve au moins d'un travail qui dépasse toute imagination. C'est un Vincent de Beauvais, surnommé " l'Encyclopédiste du XIIIe siècle." C'est un Al-

bert-le-Grand, maître de St. Thomas d'Aquin ; Albert-le-Grand, dont on disait qu'on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits. C'est un Linna, moine d'Oxford, qui à l'aide de la boussole fait le voyage d'Islande, c'est-à-dire, de l'AMÉRIQUE ! la Providence ne voulait point encore que ce fût le CANADA !... Et combien d'autres, papes, moines et leurs élèves, se sont illustrés dans tous les genres, depuis Alcuin, le précepteur de Charlemagne, Alcuin, surnommé le "sanctuaire des arts libéraux," jusqu'au Dante, à Pétrarque, au Pic de la Mirandole ?

On va jusqu'à dire qu'avant le XIIe siècle les moines allemands se servaient de caractères pour IMPRIMER des livres entiers en lettres d'or : ne laissant, que l'invention de la "presse" au fameux Guttenberg.

Tout cela est fort bien, me répondra-t-on peut-être ; mais le "hasard" est le vrai père des inventions que vous citez à la gloire des moines : ils n'y ont pas grand mérite.

Le " hasard " est un mot vide de sens. L'homme n'*invente* guère dans le monde physique ; il *trouve*, il *découvre*, quand Dieu le veut, pas plus tôt, ni plus tard. En voulez-vous, mes frères, une preuve à jamais mémo-

rable ; voyez ces quatre leviers qui remuent et changent aujourd'hui la face de la terre :

Depuis la création d'Adam, ne connaissait-on pas le FEU ET L'EAU ? N'étaient-ils pas partout en présence l'un de l'autre ? L'homme pouvait-il ouvrir les yeux, regarder le ciel ou même son foyer domestique, sans voir la force expansive de la VAPEUR ? Ne s'en servait-il pas à tout instant, pour les arts de premier besoin ?—Et au bout de six mille ans, il s'avise enfin d'employer cet élément qu'il voyait fendre les rochers et briser les vases d'airain, de l'employer, dis-je, à faire TOURNER UNE ROUE !

De tout temps ne possédait-on pas les cachets, les médailles, la monnaie, les inscriptions métalliques ? N'*imprimait*-on pas sur la cire, le bois, et cent autres substances ? Le saint homme Job, il y a plus de trois mille ans, ne disait-il pas : *Qui me donnera de graver sur une lame de plomb avec un style de fer mon attente du rédempteur ; ou bien de l'écrire sur le roc à l'aide du ciseau ?* Que nous manquait-il ?—De rassembler des *cachets* mobiles ; d'en former des lignes, des pages, des volumes, On imprimait en lettres d'or ; on avait l'encre, on s'en servait pour écrire : qui fera le dernier pas ? Guttenberg, serviteur et protégé d'un évêque de Mayence !

Le charbon, le soufre, le salpêtre, existaient depuis que le monde est monde ; ils avaient des milliers de fois produit de vastes explosions dans la nature ; on les avait peut-être souvent mêlés dans un mortier ; on n'avait pas encore donné le coup de pilon de dépit. Qui le fera ?—Un moine anglais—il recommence—voilà tout. Grand Dieu ! qu'aurait-il pensé, qu'aurait-il fait, s'il eût prévu le reste !

Les plus anciens peuples parlaient de la vertu attractive de l'aimant et des barreaux magnétiques ; ils leur connurent des pôles, et plus tard, une direction. A qui viendra l'idée de poser un de ces barreaux en équilibre sur un pivot ? Encore au moine anglais ; d'autres ajoutent, en même temps à l'Italien Gioja. —Sans cela, point de Nouveau-Monde.—Québec serait, si l'on veut, la capitale du CANNATA ; mais ce Cannata serait le séjour d'une horde d'anthropophages !

Je vous nommerai un autre de ces prétendus hasards, et l'un des plus récents.

On savait filer ; on connaissait les étoffes : les premiers hommes ne furent pas longtemps à ne s'habiller que de peaux de bêtes, d'écorces et de feuilles.—Qu'arrivera-t-il à une fileuse du dernier demi-siècle ? Un jour,

son rouet se renverse, et s'éloigne de plusieurs pieds en filant toujours — l'accident n'était pas nouveau, mais un ouvrier ingénieux est là : " Je ferai mieux," dit-il : " dix, vingt, cinquante broches iront et reviendront au vol, et feront voler l'ouvrage "—le branle est donné ; les améliorations se succèdent rapidement : dans quelques années l'Europe se couvrira de manufactures, où des millions d'hommes, de femmes et d'enfants iront chercher leur vie, et souvent trouver leur mort.

Je m'écarte, direz-vous, fort loin de mon sujet.—Eh bien, achevons.

Presque toutes les universités célèbres datent du moyen-âge, et furent établies par des papes, ou avec leur concours. Les conciles et les évêques d'alors insistaient sur la nécessité d'ouvrir des écoles, même gratuites, jusque dans les plus petits villages : de ces humbles écoles sortaient à leur tour, prêtres, abbés, évêques, et souverains pontifes. Le pape Adrien IV était fils d'un mendiant anglais ; il fut écolier, serviteur des chanoines, religieux, supérieur d'un monastère, cardinal, légat en Danemark, et enfin successeur de Pierre : il se montre digne de son élévation.

Les moines tenaient si peu à cacher sous le boisseau cette lumière dont la garde leur était confiée, qu'ils joignaient universellement à leurs couvents de vastes colléges. L'abbaye de Fulde avait cinq mille étudiants, qu'on obligeait de transcrire chacun deux volumes par année ; c'était le prix de leur éducation. Voilà en douze mois, dix mille volumes sortant d'une seule école pour nourrir l'ignorance contemporaine ! Partout les moines élevaient des chaires publiques de philosophie, d'histoire, de droit, de médecine ; ils avaient des auditeurs ; les villes accouraient pour les entendre ; on les suivait jusqu'en pays étranger pour recueillir leurs doctes leçons : et tel savant professeur de nos jours, qui ne sait que ridiculiser les moines, a des élèves qui l'écoutent quand on lui envoie un piquet de soldats pour commander le silence !

Ils ont conservé les livres—grand merci de votre reconnaissance. Dites aussi par quels soins, quels travaux, quels sacrifices ? Les guerres incessantes, les incendies faisaient chaque jour disparaître les archives de l'antiquité. Il ne fallait rien moins que le dévouement et les mille bras des ordres

religieux, pour les renouveler et les multiplier autant que les églises ; car chacune voulait avoir sa bibliothèque : " Une église sans un trésor de livres," disait le chanoine Geoffroi, compagnon de voyage de saint Louis, " est une citadelle sans munitions."

On ne se bornait pas à l'immense travail des transcriptions ; on allait chercher jusque chez les musulmans, jusqu'en Perse, jusqu'aux Indes, les manuscrits rares et précieux ; on les achetait au poids de l'or ; on en traitait avec des rois, comme pour la possession d'une nouvelle province ; on comparait les éditions, on les étudiait, on les traduisait, on les connaissait mieux, cent fois mieux que nous : et cela parmi des convulsions politiques affreuses, au sein de la guerre, de la peste et de la famine.

Où en serait notre orgueil scientifique et littéraire, si les papes et les moines eussent fait place à ces Califes qui brûlèrent les sept cent mille volumes des Ptolémées ? si les barbares du Nord, les Huns, les Alains, les Vandales, eussent ouvert entre nous et l'antiquité l'abîme de l'oubli ?

Disciples ingrats d'hommes qui vous ont appris à lire ; d'hommes dont la gloire gran-

dit à mesure que vous, avec la vôtre, vous descendez sous une nuit autrement sombre que celle du moyen-âge : vos fades plaisanteries, vos pitoyables sarcasmes rappellent ces petits envieux de l'orateur d'Athènes, qui disaient que " ses discours sentaient l'huile ! " ou les détracteurs de COLOMB, qui " ne voyaient rien que de fort aisé dans la découverte de l'Amérique ; il ne fallait qu'y penser ! " Eh oui, et c'est ce que vous ne faites guères !

Un pape français aurait inventé nos horloges, le mouvement " par la vapeur ? "—Il serait bien juste qu'une dixaine de steamers français, montés de quelques milliers de braves allassent briser la junte misérable qui tient Rome dans la terreur, et faire vibrer encore à l'oreille de Pie IX le timbre majestueux de l'horloge du Vatican !

A dimanche.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

—

Jesus Christus heri, et hodiè, et in secula.
" Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui
" et il sera dans tous les siècles."—Heb
c. 13. v. 8.

MONSEIGNEUR,

MES FRÈRES :

18 *Mars*, 1849.

Nous avons vu, dimanche dernier, la fondation de la papauté par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous en avons admiré les développements dans la vie de St. Pierre, et nous en avons parcouru rapidement l'histoire jusqu'au temps des descendants de Charlemagne, c'est-à-dire, jusqu'au cœur du moyen-âge. C'est là que nous devons la reprendre, pour la conduire, à travers une immense suite de faits et de révolutions, jusqu'au troisième mois de cette mystérieuse année MIL HUIT CENT QUA-

RANTE-NEUF. Il nous faudrait le coup-d'œil de l'aigle, et encore ne saisirions-nous que les traits dominants du tableau.

Plaçons-nous donc sur l'une des sept collines de la ville éternelle, au commencement du Xe siècle ; regardons vers les quatre coins du monde, et comprenons les étonnantes destinées des successeurs de Pierre. Que voyons-nous ?

Au Nord, des nations fières et farouches, qui s'agenouillent devant la CROIX, mêlent à l'onde régénératice du baptême les larmes d'une foi chaleureuse, et se relèvent pour tirer l'épée en s'écriant comme Clovis au récit de la Passion de Jésus : " Que n'étions-nous là pour le venger ? "—se dépouillant avec peine de leurs instincts de guerre—fortement attachés à ces institutions féodales, qui faisaient de l'homme des champs, une propriété ; du seigneur, un esclave titré ; du plus fort ou du plus vaillant un ROI—remplis de vénération pour le clergé, mais croyant bonnement que la mître pouvait au besoin faire place au casque d'airain, la crosse à la terrible framée : que le possesseur d'une terre d'église, fût-il prêtre, abbé, prélat, pape même, tombait dans la dépendance de quelque suzerain, corps et

âme, si je l'ose dire, par le serment qui l'obligeait à épouser toutes les querelles du suzerain, à le secourir, à le défendre " envers et contre tous."

A l'Orient, c'est d'abord Constantinople et l'église grecque: Schisme, décadence, troubles affreux, combats incessants avec les Barbares; crimes et forfaits de tous genres, qui ensanglantent de jour en jour les degrés d'un trône de plus en plus chancelant. Plus loin, à l'Est et au Midi, l'étendard de Mahomet, le "Croissant," qui domine l'Asie, l'Afrique et l'Espagne: l'Europe entière tremble, elle prie, et retrouve un peu d'espoir à la vue des guerres du Califat, qui partagent et détruisent les forces de l'empire musulman.

A l'Ouest, encore les Barbares convertis, mais plus rapprochés des mœurs évangéliques. Ce sont les Gaules, les Deux-Bretagnes, l'Irlande, où de vastes abbayes, de nombreuses et ferventes communautés de l'un et de l'autre sexe, donnent au monde le spectacle des plus beaux dévouements; forment les missionnaires et les enfants des princes, qu'on voit souvent (ces derniers) quitter la couronne pour s'ensevelir dans la

retraite avec leurs pieux instituteurs ; recueillent les malades, les pauvres, les pélerins ; attirent les peuples vers les travaux de l'agriculture et les arts utiles, qu'ils pratiquent eux-mêmes ; cultivent aussi les lettres, et sauvent, comme nous le disions dimanche, les débris de la savante antiquité. Du reste, même esprit féodal, même amour de la guerre, mêmes idées confuses sur la limite qui sépare les choses sacrées et les choses profanes, les droits du souverain temporel et les droits de l'Eglise.

Eh bien, quel sera le rôle de la papauté ?

—Elle tendra la main à ces perfides grecs d'Orient ; fera des démarches sans nombre pour les ramener au sein de l'unité catholique ; obtiendra des promesses, des efforts même, que l'ambition des patriarches et les haines nationales rendront toujours inutiles : mais l'église de Byzance, aujourd'hui l'église russo-grecque, restera *vigne desséchée*, sans fruits, sans beauté et sans gloire : *Sicut palmes.....arescet.*

Aux yeux des Sarrasins, des fanatiques soldats de Mahomet, la papauté fera briller le glaive, en attendant de leur part le retour de la raison et de la justice. Elle armera,

elle bénira ces preux chevaliers, qui partout invincibles, voleront partout où le danger presse. Avec eux, à la voix des papes, l'Europe s'unira pour ces expéditions gigantesques connues sous le nom de CROISADES : tout à l'heure nous y reviendrons.

Aux nouvelles chrétientés du Nord, aux nations demi-civilisées de l'Ouest, c'est-à-dire, aux pays de nos ancêtres à nous, les papes s'offriront comme pères, comme tuteurs, comme arbitres des hautes contestations, défenseurs des peuples, gardiens de la sainteté du mariage et du célibat, juges-nés des affaires ecclésiastiques : position infiniment pénible, chaque jour se compliquant de graves embarras, suscitant à la barque de Pierre de nouvelles tempêtes, de nouveaux dangers. Ce qui mit le comble aux malheurs de l'époque dont nous parlons, ce fut l'asservissement où une foule de tyrans réduisirent la puissance spirituelle, surtout lorsque les empereurs d'Allemagne se furent arrogé le prétendu droit de nommer les évêques et même les papes, de les installer, de les déposer au gré de leur ambition, de leur avarice, ou de leur vengeance.—"C'en est fait, " aurions-nous dit peut-être, " plus de mission divine, plus

d'élections canoniques : " plus de pape ; donc plus d'Eglise ! "

Disciples de peu de foi, que craignez-vous ? Celui qui a promis que *les portes de l'enfer ne prévaudraient point* contre son œuvre, a ses hommes qu'il tient prêts, hommes que lui-même a choisis, pilotes des temps d'orage, instruments obligés des grands coups de sa Providence.

C'était vers l'an mil-cinquante.

A la tête d'un monastère célèbre, Cluny en Bourgogne, vivait un saint et savant abbé, du nom d'HILDEBRAND : de mœurs austères ; d'un zèle immense pour la réforme des abus et la gloire de l'Eglise ; d'un courage que les obstacles enflammaient, que le danger ne pouvait faire fléchir. Un jour, il donne l'hospitalité à l'évêque de Toul, qui s'en allait à Rome, élu pape, et par qui ? par l'empereur Henri III, son cousin. Du reste, on eût trouvé difficilement un homme plus digne à tous égards de la charge qui lui était confiée par des mains si profanes. Hildebrand lui dit sans hésiter qu'il ne devait pas accepter ainsi la tiare. " Si vous voulez relever le siége " apostolique, je m'engage à vous faire élire " par les fidèles et le clergé de Rome.

" Quoi, " s'écria-t-il, " la dernière femme du " peuple peut épouser librement son fiancé, " et l'épouse de Jésus-Christ ne sera pas libre " de choisir le sien ? " Il tint parole ; l'élection se fit canoniquement, et Léon IX monta sur le trône pontifical. Ce n'était que le premier service rendu par Hildebrand à la papauté, et par elle à l'Eglise. Après trente ans de travaux héroïques, il devint pape à son tour, et ce fut un signal de guerre entre le sacerdoce et l'empire. Henri IV d'Allemagne, tyran hypocrite et cruel, d'une vie infâme, vendait ouvertement au plus haut enchérisseur évêchés, abbayes, bénéfices de tous grades ; quelquefois les mêmes à deux ou trois aspirants ; déposait les titulaires et les remplaçait par ses créatures : c'était la simonie la plus *en grand*, la plus éhontée qu'on eût jamais vue. Grégoire VII, ainsi se nommait le nouveau pontife, avertit l'empereur, l'exhorte au repentir, le menace, lui rappelle ses serments, qui, d'après le droit public d'alors, l'obligeaient à respecter la loi de Dieu et les libertés de l'Eglise, sous peine d'être abandonné de ses propres sujets. Les princes Saxons, représentent au pape qu'Henri a forfait sa couronne, et le supplient de convoquer, suivant l'usage, une nouvelle assemblée

des électeurs. Grégoire attend, prie, espère ; frappe autour du monarque d'illustres et coupables favoris : mais en vain. Henri n'écoute que son avarice et un libertinage dont les excès sont trop odieux à raconter. La sentence bien méritée, l'excommunication se fulmine.—Henri appelle aux armes ses vassaux ; Grégoire les appelle à la réforme des abus. La lutte fut vive et terrible ; Henri défait et détrôné, vient demander grâce ; l'obtient ; recommence sa carrière de crimes.—Nouvelle lutte : Henri passe les Alpes, s'empare de Rome, crée un anti-pape, qui le couronne ; Grégoire chassé de son siége, revient soutenu par Robert Guiscard et les Normands de Sicile. Henri se voit forcé de reprendre le chemin d'Allemagne, mais les violences des Normands soulèvent les Romains contre leur pontife qui s'enfuit à Salerne ; il y meurt avec cette noble devise : "*j'ai aimé la justice, j'ai haï le mal ;* c'est pour cela que je finis mes jours en exil."—Sa défaite n'était qu'apparente.

Les Normands se retirent, le calme se rétablit ; Victor III, et après lui Urbain II, poursuit avec vigueur les mesures de réforme. La liberté de l'Eglise était sauvée : désormais

papes, évêques et pasteurs inférieurs reclameront et feront respecter leur droit d'être élus et maintenus suivant la teneur des canons. Il y aura encore des abus, mais le droit triomphera. — Quel fut le sort d'Henri ? Trompé, trahi, dépouillé par ses propres enfants, abandonné de tous, il mourut dans la plus affreuse misère, lui qui avait ceint trois diadèmes et livré plus de soixante batailles.— Ce n'est pas l'*enclume* qui se brise, c'es le *marteau*.

J'aurais aimé à vous citer, sur cette grande affaire, SCHLÉGEL, un des littérateurs modernes les plus distingués, longtemps l'arbître du goût en Allemagne : mais les moments nous pressent, et ne me permettent que d'indiquer son témoignage. Elevé dans le protestantisme, il s'est converti par l'étude de l'histoire ; il est mort en 1829.

Les CROISADES, qu'on a tant louées et tant blâmées : les Croisades, ces guerres, non plus de peuple à peuple, mais du monde chrétien contre le monde musulman—guerres le plus souvent malheureuses, par le défaut d'union entre les princes croisés, mais qui sauvèrent l'Europe : l'affranchirent de la tyrannie féodale ; préparèrent les voies au commerce,

aux découvertes, aux progrès des arts et des sciences—les Croisades furent une des époques les plus brillantes de la papauté. Commencées sous Urbain II (Grégoire VII en avait eu la première idée), elles durèrent par intervalles pendant près de deux cents ans, et ne furent abandonnées qu'à la mort de St. Louis. Parmi les pontifes romains d'alors, je ne citerai qu'un seul, Innocent III, mort en 1216 ; Innocent III, vrai grand homme, admirable de fermeté, d'activité, de zèle pour la foi et pour la réforme des mœurs ; suscité comme Grégoire VII, par celui qui veille sur la barque de Pierre, vrai nautonnier des temps périlleux. Aucun pontife n'eut sur les bras plus de souverains ; aucun ne se montra plus puissant, non par les armes, mais par cette force que donne une juste et sainte cause. A Othon IV, il arracha le patrimoine de Pierre, que cet empereur tenait asservi. Contre Philippe II de France, il soutint les droits d'une reine intéressante par sa vertu, sa beauté et ses malheurs ; indignement répudiée par le caprice de son époux. Aux princes espagnols, il fit respecter la sainteté du mariage. Il obligea le monstre Jean-Sans-Terre de rendre aux églises de son royaume leurs libertés, que plus tard les évêques et les ba-

rons anglais firent insérer dans cet acte fameux, la GRANDE CHARTE, qui est encore aujourd'hui le boulevard des droits du sujet britannique.

Les Albigeois, ces socialistes du moyen-âge, qui joignaient au fanatisme religieux toute la férocité des Vandales ; les Albigeois ne furent pas un des moindres embarras du règne d'Innocent III. Il s'efforça de les ramener par la douceur et la persuasion, et s'il consentit enfin aux moyens de rigueur employés par les princes catholiques, ce fut pour sauver l'Europe d'une invasion aussi dangereuse que celle du Croissant.

C'est ici, mes frères, le lieu de répondre à quelques objections qui ne peuvent manquer d'être entendues souvent dans un pays comme le nôtre.

Les papes ont abusé, dit-on, de cette puissance médiatrice que l'intérêt des peuples et le consentement des princes leur attribuaient durant plusieurs siècles. N'ont-ils pas occasionné des guerres, fomenté des divisions au sein de leur vaste troupeau ? N'ont-ils pas eu pour idée fixe d'abaisser tous les rois, et d'arriver eux-mêmes à la domination universelle ?—Quand il en serait ainsi, quand les

accusations seraient aussi fondées qu'elles sont calomnieuses, que voudrions-nous conclure ?—Que c'étaient des hommes et non des anges : lisez l'histoire, et vous verrez à quels *anges* ils avaient affaire.

—Etait-il écrit quelque part que l'assistance divine rendrait infaillible cette puissance de médiation temporelle ? Elle allait sans doute à conserver dans tout son éclat, dans toute sa pureté, le dépôt de la foi et de la morale. Mais le divin fondateur du christianisme avait-il dit que la barque de Pierre ne devrait point de malheurs à son pilote même ?—Non : il promit que toujours sous la conduite de Pierre la barque surgirait, *que toujours le pilote invisible serait avec elle ;* que ni les portes d'Eole, ni *tous les efforts de l'enfer* ne la pourraient submerger. Du reste, à des coups de gouvernail téméraires, si l'on veut, auront répondu des secousses violentes, qui jettant l'effroi parmi les "passagers," auront mis à l'épreuve toute la sagesse du pilote, et toute l'énergie de l' "équipage." Mais nous sommes bien peu en état d'apprécier les événements qui soulèvent tant d'indignation amère. Spectateurs dans le lointain, nous voyons le combat des flots, la fureur des

vents, les périls de cette Arche de l'Eglise qu'environnait le déluge des erreurs et des passions humaines : nous croyons follement que si nous eussions été là, tout eût été à merveille !

Ceux qui ont approfondi l'histoire, savent que durant plusieurs siècles, ainsi que je vous le remarquais tout-à-l'heure, les papes avaient à démêler les affaires les plus compliquées, les plus difficiles. De tous les points de la chrétienté on s'adressait à eux, on les prenait pour arbîtres, surtout dans les querelles de prince à prince, de pays à pays ; on ne connaissait point dans l'univers de juges aussi équitables, aussi désintéressés. Ordinairement on souscrivait de bon cœur à leurs décisions. C'eût été beau d'y voir un congrès de Vienne, de Gand ou de Bruxelles, une convention, un protocole, une assemblée de diplomates ! Une fois on s'en était rapporté à l'avis d'un prince renommé par ses vertus et sa haute prudence : c'était Saint-Louis. Il examina la cause, jugea selon la justice— et les parties adverses se battirent après comme auparavant.

J'aurais à vous présenter sur cette matière une foule d'écrivains illustres, dont plusieurs

figurent au premier rang parmi les grands hommes du jour ; mais déjà il faut précipiter notre course, si nous voulons garder une place pour deux ou trois magnifiques citations qui résumeront presque en entier ce que mille témoignages passés et présents auraient pu nous dire. Je me bornerai pour le moment à une courte remarque du chancelier Kent, surnommé le "Blackstone" de notre Amérique —ce qui me le fait choisir, c'est que nourri dans tous les préjugés puritains de la Nouvelle-Angleterre, il n'a pu rendre quelque hommage à la vérité dont il s'agit qu'à l'aide des plus fortes convictions :

" L'histoire de l'Europe durant la pre-
" mière partie des temps modernes (moyen-
" âge), abonde en preuves intéressantes et
" fortes de l'autorité qu'exerçait l'Eglise
" (par ses chefs) sur des princes turbulents et
" de féroces guerriers ; en preuves, dis-je, qui
" démontrent l'effet de cette autorité pour
" adoucir les mœurs, réprimer la violence, faire
" aimer la paix, la modération et la justice."

Singulière tendance vers la domination universelle ! Les papes, si l'on en croit leurs juges-philosophes, auraient possédé mille ans, un pouvoir presque sans contrôle ; ils auraient

eu à leur disposition de vastes trésors, des flottes, des armées nombreuses : cependant tous leurs efforts n'auraient abouti qu'à maintenir l'équilibre entre les princes de l'Europe, et à garder pour eux, encore avec des peines infinies, cette même étroite lisière de pays qui fut, il y a onze cents ans, le prix d'une journée de bataille contre les Lombards ! Certes, voilà une ambition bien maladroite, bien mal servie ! Les héritiers de la Pologne s'entendaient mieux en fait de *partage* et *d'agrandissement.*

Voyez, mes frères, quels appuis, quelles consolations la Providence sait ménager à notre foi. Les deux pontifes romains dont les " envahissements et la tyrannie " ont le plus excité la colère du XVIIIe siècle, sont Grégoire VII et Innocent III, dont je vous ai fait connaître les luttes glorieuses pour l'indépendance du siége apostolique : eh bien, nos savants contemporains ont changé d'avis ; ils déclarent hautement que c'étaient des hommes qui comprenaient leur position et leur devoir ; et deux historiens protestants, Voigt et Hurter, après de longues études, publient à la face de l'Europe, l'un la vie de Grégoire VII, l'autre celle d'Innocent III,

—abjurent leurs erreurs et rentrent dans le sein de l'Église catholique !—le baron Ranke, auteur d'une histoire " de la papauté, " se prépare sans doute à les siuvre.

Mais il y a eu de mauvais papes ?

" Oui," disait aux gens du monde un écrivain spirituel, " il y a eu de mauvais papes, parce que c'est vous qui les avez faits."—A quelles époques ont-ils jeté leur ombre sur la chaîne radieuse des successeurs de Pierre ? —principalement durant le Xe siècle et une partie du XIe, quand Rome était déchirée par les factions civiles ou esclave des empereurs allemands ; il y en a eu quelques-uns, et par des causes semblables, vers le temps de ce séjour d'Avignon que nous ne passerons point sous silence. Il y a eu de mauvais papes, trois fois, dix fois moins que la haine aveugle des sectaires ne l'a osé prétendre ; trois fois, dix fois moins que d'hommes dignes à tous égards de respect et d'admiration. Sa Sainteté actuelle est le deux cent cinquante-neuvième : sur ce nombre plus d'un quart sont des saints canonisés, soit sous le titre de *martyrs*, soit sous celui de *confesseurs-pontifes :* honneur auquel une vie sans tache et des vertus héroïques pouvaient

seules aspirer. Mettez encore deux quarts, se composant d'hommes éminents par la science, la piété, tous les talents propres au gouvernement de l'Eglise. Pour ce qui est des autres, vous pouvez les comparer sans crainte aux rois et reines de la plus vertueuse dynastie profane. " La plupart des papes," disait le protestant Roscoe, " étaient supérieurs aux temps où ils ont vécu."—*Most of the popes were excellent men* ajoute, malgré ses préjugés, un auteur plus récent.

Même à part la protection spéciale de Dieu, il n'en pouvait être autrement : ce ne sont point des souverains par héritage ; ce sont presque universellement des sujets que le mérite personnel élevait à ce rang suprême ; tous les pays, toutes les conditions avaient droit d'y prétendre ; pas une chaumière dans la chrétienté d'où ne pût sortir un pontife romain.

La conduite privée de quelques-uns était scandaleuse ; elle n'ôtait ni leur mission divine, ni la sagesse des conseils dont ils étaient entourés, ni même le soin de paître le troupeau de Jésus-Christ. Eux étaient le plus à plaindre ; on leur appliquait l'oracle : *Ils sont assis sur la chaire de la céleste doc-*

trine ; faites ce qu'ils disent, et non ce qu'ils font.

J'ai jeté un coup d'œil sur la suite des papes qui ont porté le nom de l'illustre EXILÉ DE GAÈTE ; je les trouve tous hommes vénérables. Le premier, martyr de l'Église primitive ; les huit autres réduits à six, parce que deux du nombre, Pie III et Pie VIII n'ont régné que fort peu de temps ; les six, ainsi partagés : trois, Pie II, IV, V, luttant avec des efforts incroyables contre la puissance ottomane, qui, depuis la prise de Constantinople, menaçait de nouveau l'Europe entière ; Pie II veut marcher lui-même contre les Turcs, à la tête d'une expédition levée aux dépens de l'Eglise, et meurt comme il allait s'embarquer à Ancône ; Pie V rassemble contre eux les flottes chrétiennes, et les écrase à la fameuse journée de Lépante, en 1571, journée fatale au Croissant, dont l'éclat n'a presque cessé de s'éclipser depuis ; les trois autres de ce glorieux nom, Pie VI, VII, IX, tous victimes glorieuses, mais bientôt, j'espère, tous *vainqueurs* des *turcs révolutionnaires* de l'Occident !

Achevons de parcourir, à grands pas, nos dix-huit siècles ; les citations que je vous

réserve, me permettront d'aller plus rapidement que jamais.

Au sortir des croisades, nous tombons au XIVe siècle, qui avec le commencement du XVe fut l'époque des plus affreux troubles intérieurs, des plus cruelles agitations qu'ait jamais essuyées la barque de Pierre. Un prince despote et fourbe, sombre et implacable, Philippe-le-Bel, entreprit d'humilier la papauté, et par elle l'Église ; de ressaisir cette jurisdiction, cette collation des bénéfices qu'un Grégoire VII, un Innocent III, avaient si difficilement arrachée aux mains des princes temporels. Le pape Boniface VIII lui oppose la résistance la plus fière, la plus indomptable, et ne succombe qu'à la force brutale. Enlevé de son palais par les soldats du roi, il meurt de leurs coups et de leurs mauvais traitements. Un saint (Benoît XI) lui succède, mais pour quelques mois seulement, au bout desquels l'influence de Philippe fait élire un pape français, qui consent à quitter Rome pour habiter Avignon, exemple funeste qu'imitèrent ses six premiers successeurs, tous français, tous plus ou moins asservis à la cour de France. —A quel abîme va conduire cette perte de l'indépendance du pasteur suprême et ce

veuvage de l'Eglise romaine ?—AU GRAND SCHISME D'OCCIDENT !

L'an 1378, à la mort de Grègoire XI, qui d'Avignon était retourné à Rome, le peuple devenu furieux par la longue absence de ses pontifes, fit sommer les cardinaux d'élire un pape né en Italie. Les cardinaux déférèrent à ses vœux, mais l'élection fût contestée, comme n'ayant pas été libre. Voilà partage d'opinions ; voilà qu'on élit un pape français ; voilà deux papes, l'un à Rome, l'autre à Avignon, et la lutte se prolonge pendant trente-neuf ans !.....Grande fut la consternation des " passagers ; " la barque allait donc s'entr ouvrir ; c'en était donc fait : " Plus de pape ; donc plus d'Église ! " Les fidèles dans l'incertitude, le clergé se rangeant sous deux bannières ; les erreurs nouvelles profitant du désordre et se répandant de tous côtés en Europe ; les royaumes sur le point de se détacher, l'un après l'autre, comme le mâts d'un navire sous l'effort de l'ouragan....L'œuvre éternelle allait donc périr ? *Les portes de l'Enfer allaient donc prévaloir ?*

Disciples de peu de foi, que craignez-vous ?

Le GRAND ŒIL est là qui veille ; Dieu n'a qu'une parole.

Le sentiment du danger réunit tous les cœurs catholiques : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons*, est le cri de la chrétienté entière ; rendez-nous l'unité, non de croyance, nous la tenons, mais de chef, mais d'Eglise ! L'"équipage" se remue, comme il le doit au jour du danger : concile sur concile se rassemble à Constance, à Bâle, à Florence ; un pape unique, Martin V est élu, et jamais cérémonie religieuse ne fut plus belle et plus touchante que celle de son installation : l'empereur et l'électeur Palatin tenaient la bride de la "haquenée blanche;" derrière eux marchaient une foule de princes, un concile général en masse, une multitude innombrable de Rome, de l'Italie, du monde chrétien. La liberté du pouvoir spirituel se proclame ; les doctrines perverses sont condamnées ; une vaste réforme réjouit les âmes pieuses, et ferme la bouche aux novateurs ; la papauté se relève, s'affermit dans son indépendance et se place même à la tête du progrès intellectuel. Il lui restera quelques nuages à traverser ; quelques hommes profanes obscurciront un instant sa gloire ; mais les scandales seront de courte durée, et depuis Léon X, le patron des sciences et des beaux-arts, Léon X, l'Ante-Christ du moine apos-

tat d'Erfurt, jusqu'à Pie IX, l'amour et l'admiration de l'univers civilisé, la vertu, les lumières, la sagesse, la grandeur d'âme, l'energie ont brillé, presque sans interruption, sur le trône apostolique. Il ne fallait rien moins pour soutenir trois siècles et demi d'épreuves aussi difficiles, et plus d'une fois aussi sanglantes que sous l'ère des Césars.

Je vous ai promis, mes frères, de faire parler à ma place quelques auteurs contemporains ; leurs magnifiques hommages termineront et complèteront le tableau qui a fait le sujet de ces deux conférences. Ne pouvant vous les présenter tous, je vais m'attacher à deux publicistes bien connus en Europe, qui n'avaient ni l'un ni l'autre, au moment d'écrire les belles pages que vous allez entendre, le bonheur d'être catholiques.

Voici ce qu'écrivait en Belgique, il y a douze ans, M. Eugène Robin :

" Un homme d'esprit et de cœur dit un jour devant moi (j'étais encore enfant alors) : Aujourd'hui il n'y a rien au monde de fixe et de stable à quoi l'on puisse rattacher sa vie. Les idées et les rois passent ; tout se déplace,

tout s'use avec une dévorante rapidité. La société change dix fois de face entre le berceau et la tombe d'un mortel. En vérité, au milieu de cette versalité des choses, il n'y a qu'une ville et qu'un homme qui, par leur immobilité dans l'océan du temps, présentent à notre esprit, une image de suite et de perpétuité, Rome et le pape. Trouvez-moi, pour ceux qui sont las d'errer à la merci de tous les vents, et qui demandent à la vie le calme de l'éternité, un refuge assuré où chercher un abri, un port toujours ouvert où amarrer leur barque, si ce n'est ce rocher plus haut que les tempêtes, Rome et la papauté."

"Cette parole, jetée sans prétention au milieu d'une causerie tour à tour frivole et sérieuse, est tombée en moi, et y est demeurée depuis, tant elle avait frappé mon imagination. En effet, pour les cœurs indifférents ou distraits, pour les esprits irrésolus ou ceux que retient la honte d'avouer leur erreur, pour l'incrédulité systématique, pour les convictions les plus rebelles, pour tous tant que nous sommes enfin, âmes égarées dans les ténèbres du doute, n'est-ce pas un spectacle capable de réveiller le sentiment croyant endormi ou étouffé en nous, que cette formida-

ble immutabilité où le temps, la guerre, le mépris, se sont brisé le front : que cette fixité d'un seul point au milieu de tout ce qui passe, que cette lumière traversée par le souffle de toutes les tempêtes, et qu'aucun souffle n'éteint : que cette foi toute mystique, toute immatérielle qui éclate aux regards de l'humanité par l'évidence d'un fait matériel unique dans l'histoire du monde ? "

" Un fait comme celui-ci : l'apostolat confié par le Christ, il y a dix-huit cents ans, à l'un de ses disciples, s'est perpétué de pape en pape jusqu'à nos jours ; pouvoir dire cela aujourd'hui et être sûr qu'on le dira demain, cela doit bien signifier quelque chose. Et si l'on songe que depuis le jour où cette parole (*tu es Pierre*) a été prononcée en Judée, la barbarie, le schisme, la réforme, la philosophie se sont ruées tour à tour, la torche et le fer en main, sur le siége occupé par le même apôtre continué dans mille vies ; que Rome, la ville éternelle des temps modernes, comme elle l'était des temps antiques, a été prise, reprise, occupée, saccagée par tous les fléaux venus de l'Orient et de l'Occident ; qu'il n'y a pas plus de trois siècles, des soldats ivres, conduits par un re-

négat (le connétable de Bourbon) y sont entrés au nom de Luther ; qu'il n'y a pas trente ans qu'un empereur, son souverain par la conquête, lui envoyait un préfet, comme faisaient ceux de Constantinople, dans les premiers temps de ses pontifes : oh ! alors le fait grandit à la taille de l'idée, devient immense comme le dogme ; et, quoi qu'il y ait, il faut bien, je le répète, que ce fait sans pareil signifie quelque chose."

Après de courtes réflexions dans le même sens, il ajoute :

" Le rêve de la philosophie était d'abattre la papauté parce qu'elle comprenait que là est la tête, là est le cœur du catholicisme, et que s'il pouvait mourir, c'était à ce cœur et à cette tête qu'il fallait viser ; car la papauté et le christianisme même sont inséparables.... La durée de la papauté était donc pour nos pères (du dix-huitième siècle) toute la question d'avenir. Dix-huit cents ans sont d'une belle haleine, sans doute, dans le cours des choses ; mais la papauté détruite, la philosophie gagnait son procès, qui était de prouver qu'elle n'avait jamais existé qu'à l'aide de l'ignorance et de la barbarie. La révolution est venue ; elle avait le mot d'ordre ; elle a

visé au cœur ; elle a traîné le pape dans l'exil ; il y est mort ! Un autre pape lui a succédé, la chaîne de perpétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle ne s'était brisée au jours les plus mauvais de la vie du catholicisme ! Maintenant, la philosophie a fait son temps. Les destructeurs dorment dans le passé, à côté de Luther, l'Encyclopédie, la République, et l'Empire. Rome est toujours debout ; et à ce centre de la chrétienté déchirée par les ravages de l'incrédulité et de l'indifférence, il y a un pape comme il y en avait un sous Néron, alors que le christianisme naissant était déchiré dans le Cirque par les bêtes féroces."

" Autour de cette miraculeuse continuité, l'Europe a changé trois fois de face ; l'antiquité s'est éteinte, le moyen-âge est mort. Trois empires, celui de Charlemagne, celui de Charles-Quint, celui de Napoléon se sont élevés et ont disparu. Un monde découvert (l'Amérique) est échu en partage à la puissance temporelle et à la puissance spirituelle ; celle-ci seule a gardé sa part. Tout a fait son temps ; idées, peuples et empires. Rome seule est restée debout : le pape seul est resté. Il y a dans

ce fait, je ne saurais trop le répéter, quelque chose qui vaut bien la peine qu'on y réfléchisse un peu."

Repliant de nouveau sa pensée sur les événements qui terminèrent le XVIIIe siècle, il s'écrie :

" La papauté, de son inexpugnable hauteur, aurait contemplé avec un regard plein d'une tendre commisération et d'une certitude entière dans les promesses divines, nos terribles révoltes, nos puissants enfantements, nos incendies allumés à tous les coins du monde, le sang versé à faire bondir le cœur, ce fracas d'empires et de rois tombés à confondre l'esprit....tout cela comme un vieux marin regarde de la plage la lutte des éléments, assuré qu'il est par les signes qu'il a vus dans le ciel, que demain tout ce grand bruit aura cessé, et que l'océan débordé rentrera dans ses abîmes ! "

Il passait pour incrédule ; il est catholique.

Écoutons maintenant l'un des premiers écrivains de la Grande-Bretagne ; c'est M. Macauley, naguère membre du parlement et ministre de Sa Majesté. Vous remarquerez le singulier rapprochement d'idées entre des hommes si différents d'origine, de caractère

et de préjugés : c'est qu'apparemment la vérité n'a qu'une langue et qu'un pays.

" L'histoire de l'Eglise catholique romaine relie ensemble les deux grandes époques de la civilisation. Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon, tandis que les léopards et les tigres bondissaient dans l'Amphithéâtre-Flavien. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier comparées à cette succession des souverains pontifes, qui, par une série non interrompue remonte du pape qui a sacré Napoléon, dans le dix-neuvième siècle, au pape qui sacra Pepin, daus le huitième. Mais bien au-delà de Pepin l'auguste dynastie apostolique va se perdre dans la nuit des ères fabuleuses. La république de Vénise, qui venait après la papauté, en fait d'origine antique, était moderne comparativement à elle. La république de Vénise n'est plus, et la papauté subsiste. La papauté subsiste, non en état de décadence, non comme une ruine, mais pleine de vie et d'une jeunesse toujours nouvelle. L'Église catholique envoie encore jusqu'aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de Kent avec

Augustin, des missionnaires osant encore parler aux rois ennemis avec la même assurance qui inspirait le pape Léon en présence d'Attila. Le nombre de ses enfants est plus considérable que dans aucun des siècles antérieurs. Ses acquisitions dans le nouveau-monde ont plus que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Sa suprématie spirituelle s'étend sur les vastes contrées qui sont situées entre les plaines du Missouri et le cap Horn, contrées qui, avant un siècle, contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Les membres de sa communion peuvent facilement s'évaluer à cent cinquante millions (c'est plutôt deux cent millions), et il est facile de montrer que toutes les autres sectes réunies (y compris l'église grecque) ne s'élèvent pas à cent-vingt millions. Aucun signe n'annonce que le terme de cette longue souveraineté soit proche. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui ; et nous n'osons pas dire qu'elle n'est pas destinée à EN VOIR LA FIN. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne ; avant que les Francs

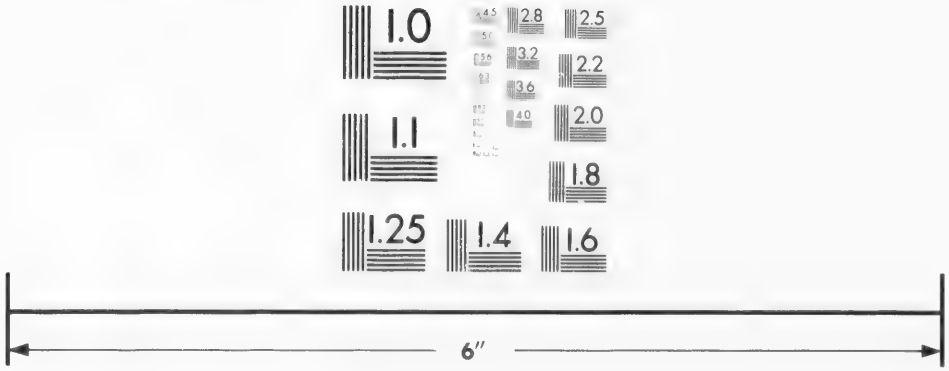
eussent passé le Rhin ; quand l'éloquence grecque était florissante à Antioche ; quand les idoles étaient adorées dans le temple de la Mecque : elle peut donc être encore grande et respectée, alors qu'un futur voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, devant une arche brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul ! "

Il croit, lui, que la papauté et l'Eglise pourront bien fleurir quand Londres ne sera plus. Messieurs qui parlez de " funérailles," prenez patience.

L'illustre écrivain entre alors dans une exposition rapide des combats de l'Eglise depuis le XIe siècle. Après avoir parlé des Albigeois, de Philippe-le-Bel, du Grand-Schisme et de Wiclef, il passe aux conquêtes de Luther, commencées cent ans plus tard, en 1517. Une multitude de circonstances, dit-il (je ne puis qu'analyser brièvement cette partie de son travail), les favorisaient et semblaient devoir les éterniser ; néanmoins cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis le jour où Luther brûla la bulle du pape devant les portes de Wittemberg, que son œuvre allait en déclinant. Le zèle catholi-

que se réveille ; un esprit de réforme s'empare de l'Eglise de Rome, et une seule génération la renouvelle ; les ordres religieux sont refondus, épurés, et produisent des fruits de sainteté dignes des anciens fondateurs ; les pontifes romains surtout offrent dans leur personne toute l'austérité des anachorètes..... Paul IV porte sous la tiare la même tendre piété qui l'avait conduit au noviciat des Théatins. Pie V (canonisé), sous ses vêtements splendides, cachait le cilice d'un simple moine, marchait nu-pieds à la tête des processions, édifiant son troupeau par des exemples sans nombre d'humilité, de charité, de pardon des injures, en même temps qu'il soutenait l'autorité de son siége et les doctrines catholiques avec toute l'obstination et la véhémence d'Hildebrand. Grégoire XIII s'efforce, non-seulement d'imiter, mais de surpasser Pie V dans les vertus sévères de son état. Telle était la tête, tels étaient les membres. L'histoire des deux générations qui suivent, est celle de la lutte entre l'Eglise et le protestantisme pour la possession de l'Europe centrale, c'est-à-dire, principalement de la France, de la Belgique, du Midi de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Pologne ; l'Église eut l'avantage sur tous

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

les points, et ses ennemis, en deux cents ans, n'ont pu regagner le terrain qu'ils perdirent alors. Il ne faut pas se dissimuler, dit M. Macauley, que cet étonnant triomphe de la papauté est dû, non à la force des armes, mais à une grande réaction de l'opinion publique en sa faveur. Vient, au bout d'un siècle environ après la paix de Westphalie, la grande guerre de l'irréligion, de la philosophie, dont M. Macauley retrace avec des traits de feu les excès en France.

Puis il ajoute :

" L'esprit révolutionnaire se fit conquérant, et envahit toute l'Europe. L'Espagne devint sa vassale, l'Italie sa sujette. Les couvents de Rome furent pillés. Le drapeau tricolore flotta sur le château St.-Ange. Le successeur de Pierre, emmené captif par les impies (c'est un protestant qui parle), mourut entre leurs mains, et les honneurs de la sépulture furent longtemps réfusés à ses restes. Il n'est pas étonnant qu'en 1799 des observateurs, même doués de sagacité, aient pu penser que la dernière heure de l'Église de Rome fût arrivée : un pouvoir ennemi triomphant, le Pape mourant dans la captivité, les plus illustres prélats de France vivant en pays

étrangers, de l'aumône des protestants ; les plus beaux édifices que la munificence des siècles avait consacrés au culte de Dieu, devenus des temples de la Victoire ou des salles de banquet : de tels signes pouvaient bien être regardés comme les indices certains de la fin de cette longue domination."

" Mais ce n'était point la fin. Blessée à mort encore une fois, la *biche blanche* (emblême employé par le poëte Dryden pour désigner l'église, sa mère), la biche blanche ne devait point mourir. Avant même que les funérailles de Pie VI fussent accomplies, une grande réaction avait commencé, et après un espace de quarante années, elle semble encore en progrès. L'anarchie avait eu son jour. Un nouvel ordre de choses sortit de ce chaos ; de nouvelles dynasties, de nouvelles lois, de nouveaux titres, et au milieu de tout cela l'ancienne religion renaissait."

" Une fable des Arabes raconte que la grande pyramide fut bâtie par des rois antédiluviens, et que seule parmi les œuvres de l'homme elle a survécu au déluge. Tel fut le sort de la papauté ; elle avait été ensevelie sous la grande inondation, mais ses bases profondes n'en furent point ébranlées, et quand les eaux

baissèrent, elle apparut seule au milieu des ruines du monde qui venait d'être détruit. La république de Hollande, l'empire d'Allemagne, le Conseil de Venise, la vieille ligue helvétique, la maison de Bourbon, les Parlements et l'aristocratie de France avaient disparu ; l'Europe était pleine de créations nouvelles..... un empire français, un royaume d'Italie, une confédération du Rhin.....l'esprit et la composition des sociétés avaient dans presque toute l'Europe catholique subi un changement complet : mais l'Eglise immuable était toujours debout."

Voilà comme nous parle un écrivain non encore catholique. La VÉRITÉ, qui reçoit une hospitalité si noble, si généreuse, demeurera-t-elle toujours étrangère ? La conquête serait belle ; espérons, prions.

Terminons, mes frères, par un souvenir d'histoire contemporaine.

Le pape Pie VII, enlevé de son palais du QUIRINAL, et conduit en France par l'ordre de Napoléon, était étroitement gardé à l'évêché de Savone, où des satellites mercenaires l'obsédaient nuit et jour, lui demandant

des concessions incompatibles avec sa dignité, comme avec ses devoirs. Sur ces entrefaites, Canova fut appelé aux Tuileries ; on voulait un buste de Marie-Louise, dont il venait dessiner les traits, et souvent l'empereur se trouvait présent aux séances de l'artiste. La conversation un jour tomba sur les brigandages que les troupes françaises avaient exercés dans Rome, pillant et dépouillant les monastères, les monuments publics, les églises, les palais, emportant ou vendant à vil prix une infinité de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.—" Mais, sire," continua l'artiste avec cette noble indépendance qui convient à un roi des beaux-arts, et cette tendre affection qu'il portait au pontife son bienfaiteur—" mais sire, Rome a d'autres douleurs bien plus profondes. Cette capitale est désolée depuis l'absence du pape ; elle a perdu le souverain, quarante cardinaux, les ministres étrangers, plus de deux cents prélats, une foule d'ecclésiastiques.....que deviendra-t-elle ? L'herbe va pousser sa graine dans les rues..... Votre gloire me permet de parler aussi librement... L'or ruisselait dans Rome ; aujourd'hui il n'en coule plus."—" Nous ferons Rome ca-
" pitale de l'Italie, et vous y joindrez Naples,

" qu'en dites-vous ? serez-vous content ?"— " Les arts," répliqua l'artiste, pourraient ramener la prospérité ; la RELIGION favorise les arts. Chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, sire, la religion seule a soutenu les arts. Tous les travaux des romains portent le sceau de la religion. Cette salutaire influence sur les arts les a sauvés en partie des ravages des Barbares. Toutes les religions sont les bienfaitrices des arts. Celle qui est plus particulièrement leur protectrice et leur mère, c'est la vraie religion, notre religion catholique romaine ".... Napoléon vit bien où tendait ce discours, qu'il ne tarda pas à détourner. Un autre jour Canova lui dit : " Mais, sire, pourquoi votre majesté ne se reconcilie-t-elle pas en quelque manière avec le pape ?..... Je vous le dis, si vous ne soutenez Rome, elle devient ce qu'elle était lorsque les papes habitaient Avignon."

Ecoutez des paroles à graver sur toutes les colonnes de l'histoire :

" —Il m'a opposé des résistances : voilà " pourquoi JE L'AI BRISÉ !.... Moi, monsieur, " j'ai soixante millions de sujets, huit à neuf " cent mille soldats, cent mille chevaux. Les

" Romains eux-mêmes n'ont jamais eu tant
" de forces. J'ai livré quarante batailles ; à
" celle de Wagram, j'ai tiré cent mille coups
" de canon."

L'artiste se tut ; Dieu se chargea de répondre.

—Quatre ans ne s'étaient pas écoulés que l'homme aux soixante millions de sujets n'en avait pas UN SEUL ! l'homme aux neuf cent mille soldats voyait à ses côtés une garde ennemie ; l'homme aux cent mille coups de canon, lancé à deux mille lieues du foyer de sa gloire, était allé s'éteindre "comme une étoile tombée," parmi les flots de l'Atlantique..... et le VIEILLARD qu'il pensait avoir BRISÉ, de retour au QUIRINAL, lui envoyait sur l'aîle des vents un messager de paix et d'amour, un PRÊTRE, pour le consoler dans son immense malheur, et recueillir son dernier soupir !

Qu'en dites-vous, mes frères ? Pie IX, qui n'a pas affaire à NAPOLÉON, doit-il se désespérer ?

FIN.

NOTES ET CITATIONS.

—

Avis préliminaire.—Ces conférences n'étaient d'abord que des notes rédigées à la hâte pour aider la mémoire du prédicateur ; les formes étaient irrégulières, les phrases souvent inachevées, et la ponctuation indécise. L'édition qui a paru sur les journaux renfermait encore beaucoup de négligences. Dans celle-ci, on a tâché de corriger quelques écarts de style, et de suivre la ponctuation usuelle. Au reste, le but n'a pas été d'élever un monument de littérature, mais bien de faire comprendre et goûter les sublimes enseignements de la foi et cela, comme nous le dirons tout-à-l'heure, à des intelligences de presque toutes les portées.

Page 35.—" par cette *Conscience* "..... Voici une citation de M. de Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme :* " La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie et dort ; l'homme devient homicide et veille. Il

cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile ; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, de crrainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés ; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence ; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché."

Page 41.—Le lecteur ne doit point perdre de vue cette composition de l'auditoire. La vaste enceinte de Notre-Dame-de-Québec réunissait, sous la présidence de NN. SS. les Evêques, un clergé nombreux, les deux séminaires, les élèves des Frères, beaucoup d'hommes de profession, et une masse compacte de fidèles de toutes les autres classes ; il y avait même des protestants. La marche historique pouvait seule convenir à de telles circonstances.

Page 44.—*Dans son cœur.....* La variante qui suit a été omise : " Ce que l'athée rejette, ce que son cœur repousse avec effroi, ce n'est pas cette cause nécessaire et universelle, cette *source de la vie, du mouvement et de l'être*, que St. Paul annonçait aux savants de l'Aréopage ; c'est le grand œil ouvert sur les voies de l'homme, c'est l'implacable vengeur du crime endurci, c'est le fidèle rémunérateur de la vertu."

Puisqu'il n'y a point d'athées de bonne foi, il semble-

rait inutile de multiplier à cet égard les preuves et les citations. Le chef des impies modernes a dit :

" Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment, en effet, l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre, ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appelait l'éternel géomètre ? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration et attérer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre, mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les éléments, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui..... s'il n'y a pas là immensité, unité de dessein, qui démontre un fabricateur intelligent, immense, unique, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune."

Les deux matérialistes qui ont le plus cherché à faire école de nos jours sont Cabanis et Broussais. Cependant tous deux ont laissé en mourant des rétractations formelles. Nous allons donner celle de Cabanis :

" L'âme, loin d'être le résultat de l'action des parties, est une substance, un être réel, qui, par sa présence, inspire aux organes tous les mouvements dont se composent leurs fonctions ; qui retient liés entre eux les divers éléments employés par la nature dans leur composition régulière et les laisse livrés à la décomposition, du moment qu'il s'en est séparé définitivement et sans retour."

" L'esprit de l'homme n'est pas fait pour comprendre que tout cela (les opérations de la nature) s'opère sans

prévoyance et sans but, sans intelligence et sans volonté. Aucune analogie, aucune vraisemblance, ne peut le conduire à un semblable résultat ; toutes, au contraire, le portent à regarder les ouvrages de la nature comme produits par des opérations comparables à celles de notre propre esprit dans la production des ouvrages les plus savamment combinés, et qui n'en diffèrent que par un degré de perfection mille fois plus grand ; d'où résulte l'idée d'une sagesse qui les a conçus, et d'une volonté qui les a mis à exécution, mais de la plus haute sagesse et de la volonté la plus attentive à tous les détails, exerçant le pouvoir le plus étendu avec la plus minutieuse précision. —Je l'avoue, il me semble, ainsi qu'à plusieurs philosophes auxquels on ne pourrait pas, d'ailleurs, reprocher beaucoup de crédulité, que l'imagination se refuse à concevoir comment une cause ou des causes dépourvues d'intelligence peuvent en donner à leurs produits ; et je pense avec le grand Bacon qu'il faut être aussi crédule pour le refuser d'une manière formelle à la cause première, que pour croire à toutes les fables du Talmud."

Page 62. —*Géologie.—Ses rapports avec l'écriture.*—Dans la crainte de trop donner d'importance aux recherches géologiques, dont, après tout, la religion n'a nul besoin pour se faire croire et adorer, nous n'avons parlé que très-brièvement de cette science, devenue de nos jours presque l'égale de l'astronomie. Nous aurions pu rassembler une foule d'importants détails sur cette marche progressive du globe depuis l'origine de la matière, *In principio,* jusqu'à celle du premier homme. Le règne minéral, tout comme les deux autres, qui lui empruntent et lui rendent successivement tous leurs éléments matériels, serait venu rendre hommage à la puissance et à la sagesse de Dieu ; mais c'était un champ si vaste, et d'ailleurs si difficile pour le commun des auditeurs, que

nous aurions encouru le reproche d'avoir laissé le principal pour l'accessoire, les études sacrées pour les études profanes. Résumons ici les grands traits de rapprochement entre la vérité ou la vraisemblance découverte au sein de la terre et les oracles de la révélation :—

Notre globe paraît avoir été d'abord à l'état de fusion complète, ou même probablement de vapeur. Ses éléments qu'on suppose être au nombre de 65, la plupart de nature métallique, n'auraient jamais éprouvé d'augmentation ni diminution. A mesure que le globe s'est refroidi, des corps solides auraient formé cette croûte, cette enveloppe qui sert d'appui aux êtres vivants, et dont l'épaisseur, encore aujourd'hui, est moindre que ne le serait à une boule de dix pieds de diamètre celle d'une simple écorce d'orange, tout l'intérieur étant d'une température peut-être dix fois plus élevée que celle du fer fondu ! Ce serait en partie au refroidissement, en partie à la presence de l'eau qu'il faudrait attribuer la formation des *premières* roches ou terrains dit *primitifs* dont les débris auraient par une longue suite de révolutions donné naissance à toutes les autres roches et aux terres que nous voyons. C'est dans les *fentes*, les *fissures*, les *veines* produites par les bouleversements intérieurs, que se trouvent ordinairement les *mines*. Dès qu'il y a eu un sol, Dieu aurait commencé la création végétale, suivie de près des premières races marines ; puis, de près encore, des premiers animaux à respiration aérienne, peut-être d'abord uniquement des insectes. Après chacun des grands changements opérés dans la surface du globe et dans son état atmosphérique, de nouvelles plantes seraient venues, suivies de nouvelles espèces d'animaux, *créées directement de Dieu*, et non point des *transformations* ou des *demi-espèces*, comme l'avaient prétendu quelques impies : ce fait est aujourd'hui de la dernière évidence. Toujours unité parfaite de dessein ; étroite analogie dans le mode d'exister ; étonnante variété de

formes, dimensions souvent gigantesques, et sans doute longueur de vie souvent proportionnelle.

Cette unité de dessein est tellement visible que les naturalistes, pour compléter leurs cadres de plantes, de coquilles, de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes, sont obligés d'aller chercher beaucoup de chaînons intermédiaires, dans ces *tombeaux* de la nature que la géologie vient de leur ouvrir ; et réciproquement, c'est l'étude de l'anatomie comparée qui dirige le géologue dans ses travaux. Le grand Cuvier trouvait-il au sein de la terre un seul ossement, un pied, une épaule, une tête, une mâchoire ? il dessinait déjà d'avance un animal complet, quoique inconnu à la surface actuelle. Tout porte àcroire, indépendamment du récit de Moïse, que les plantes dominèrent longtemps sur le globe ; puis les races marines et volatiles ; puis les mammifères terrestres. Les observations prouvent aussi que les *herbivores* ont existé avant les espèces *carnassières*, et les *omnivores* (tels que l'homme), les derniers.

Les travaux des géologues les plus récents tendent à prouver que presque tous les êtres organisés du monde actuel ont dû remplacer les espèces précédentes vers l'époque de l'apparition de l'homme.

Il est très-remarquable que les îles qui de temps en temps s'élèvent au milieu de l'Océan, reçoivent leurs habitants dans un ordre assez analogue à celui de la création primitive.

Enfin, ce qu'il ne faut jamais oublier, dit St. Augustin, c'est que l'écriture sainte avait pour but, non pas de faire des Hébreux un peuple de savants, mais de les prémunir contre l'idolâtrie et le polythéisme ; de leur apprendre que l'univers et toutes ses merveilles avaient été créées par la toute-puissance de Dieu, et *que lui seul devait être adoré et servi.* C'est ce qu'a fait Moïse avec une clarté et une force vraiment divines : *jamais l'homme n'a ainsi parlé.*

Page 63.—Il est également permis de supposer que le soleil et tous les astres furent créés d'abord, *In principio*, et que leur lumière ne fut rendue visible à la terre que le *quatrième jour*. C'est ce que semble indiquer un passage de Job : *Quando ponebam fundamenta terræ, cùm me laudarent simul astra matutina, &c.*

Page 77..... " des enveloppes d'*insectes* " ; le terme propre est *infusoires ;* c'est la dernière classe de la dernière grande division du règne animal.

Page 82.—Ce qui suit n'était point dans l'édition des journaux ; c'est la substance d'une improvisation sur le texte de Cuvier :

Changeons brusquement de scène, mes frères. Quittons un moment des lieux où la nature vivante déploie tant de splendeurs, tant de beautés, et descendons sous ces voûtes ténébreuses où dorment les irrécusables témoins de la vérité mosaïque. Cuvier, l'immortel historien des " Révolutions du Globe," sera encore ici notre conducteur :

" Malgré les recherches les plus suivies, il m'a été impossible de trouver aucune trace des mammifères terrestres avant le (*au-dessous du*) terrain déposé sur le calcaire grossier.—Au contraire, aussitôt qu'on y est arrivé (en remontant), les os d'animaux terrestres se montrent en grand nombre. —Ainsi, l'on doit croire que les quadrupèdes ovipares (reptiles) ont commencé avec les poissons, mais que les quadrupèdes terrestres ne sont venus que longtemps après."

L'imagination se perd à contempler les débris fossiles de cette sixième et dernière époque de la création, débris beaucoup plus multipliés et plus variés que ceux des

âges précédents. Quelle frayeur ne nous inspireraient pas une foule de monstres qui semblent former autant d'espèces intermédiaires entre la baleine et l'éléphant ! Par exemple, le *mégatherium*, long de 21 pieds, haut de 12 à 15, ayant des jambes épaisses de 3 pieds, des pattes longues de trois pieds avec des griffes énormes, des dents de 7 pouces, 5 pieds entre les hanches, une queue de 6 pieds de tour, le corps encaissé dans une armure osseuse ! Plus massif, le *dinotherium* avait 18 pieds de long, 11 de haut, une tête longue de 4 pieds et large de 3, avec des défenses comme celles de l'éléphant, mais retournées en bas.

Notre Amérique paraît avoir été avec la Sibérie le séjour privilégié du *mammouth* ou *mastodonte*, animal plus grand que l'éléphant, et dont l'ivoire est employé dans les arts. Les sauvages de l'Ouest, quand on leur demandait d'où venaient ces ossements, disaient que le Grand-Esprit, pour sauver les autres animaux, fit la guerre aux mammouths, et les tua tous à coup de foudre, un seul excepté, qui soutint longtemps le combat après la mort des autres. Frappé enfin aux front, il chancela, tomba, se releva, bondit par-dessus le Wabash, les prairies, les Montagnes-Rocheuses, et disparut dans les plaines qu'arrose le grand lac de l'Ouest (l'Océan Pacifique) ! Cette singulière tradition se rattache peut-être à quelqu'un des plus anciens faits de l'histoire.

Le *castor* est de même âge que le *mammouth*. Il lui a survécu ; puisse-t-il lui survivre toujours !

Mais au milieu de ces restes antiques, a-t-on trouvé quelque trace de l'existence de l'homme, quelque fossile de notre espèce à nous ?—Aucun ; c'est ce que le même géologue nous apprend en ces termes :—

" Il est certain qu'on n'a pas encore trouvé d'os humains parmi les fossiles. —Tous les os de notre espèce que l'on a recueillis avec eux, s'y trouvaient accidentellement, et leur nombre est d'ailleurs infiniment petit.....

Où était donc alors le genre humain ? ce dernier et le plus parfait des ouvrages du créateur existait-il quelque part ? C'est ce que l'étude des fossiles ne nous dit pas, et dans ce discours nous ne devons pas remonter à d'autres sources (allusion à Moïse)."

Page 102.—Le nombre SEPT a des emplois frappants :

Sept paroles du Verbe en créant le monde.

Sept paroles de Jésus sur la croix.

Sept rayons ou couleurs de la lumière visible.

Sept dons du Saint-Esprit, lumière incréée.

Sept vibrations ou notes musicales de l'air, base de l'harmonie.

Sept planètes connues de toute antiquité.

Sept âges de l'histoire.

Sept plaies du péché originel, et—

Sept sacrements destinés à les guérir.

Sept mois que l'Arche flotta sur les eaux du Déluge.

Sept années d'abondance, et—

Sept années de disette en Egypte, cause de la migration des Hébreux.

Sept nations à chasser de la Terre-Promise.

Sept années formant le cercle des travaux agricoles chez le peuple de Dieu (la septième de repos).

Sept semaines d'années se terminant au Jubilé.

Sept autels ou sept victimes dans une foule de sacrifices.

Sept jours de deuil, d'expiation, de fêtes solennelles.

Sept œuvres de miséricorde spirituelle, et—

Sept œuvres de miséricorde corporelle.

Sept fois dix semaines d'années prédites par Daniel comme devant s'écouler jusqu'à la mort du Christ.

Sept ans que dure l'enfance de l'homme.

—Et passant à l'Apocalypse :

Sept églises auxquelles s'adressent ces prédictions mystérieuses.

Sept esprits devant le trône de Dieu.

Sept chandeliers sur l'autel céleste.

Sept étoiles dans la main du *Fils de l'homme.*

Sept collines sur lesquelles est bâtie la ville éternelle.

Sept annonces de l'incendie universel, que doivent préparer les—

Sept coupes de la colère de Dieu.

L'écriture sainte en renferme peut-être cent autres presque aussi remarquables. C'était chez les Hébreux un nombre sacré, ainsi que le TROIS, également plein de mystères.

Page 129.—Plaçons ici de suite quelques extraits du sermon de Bossuet *sur l'unité de l'Eglise.*

" Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des églises ; et voici le chemin qu'il lui faut faire.—Par Jérusalem, la cité sainte, où Jésus-Christ a paru ; où l'Eglise devait commencer pour continuer la succession du peuple de Dieu ; où Pierre par conséquent devait être long-temps le chef de la parole et de la conduite ; d'où il allait visitant les églises persécutées, et les confirmant dans la foi ; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir : non pas Jacques, quoiqu'il y fût ; un si grand apôtre, " frère du Seigneur, " évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir voir ; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée : " le contempler, l'étudier," dit

Saint Jean-Chrysostôme, "et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui," dit le même père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fut-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre—par cette sainte cité, et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient ;..... la plus illustre église du monde, puisque c'est là que le nom de *chrétien* a pris naissance—vous l'avez lu dans les Actes ; l'église fondée par Saint Barnabé et saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur ; l'histoire ecclésiastique en fait foi ; où il fallait que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Eglises—par ces deux villes, illustrées dans l'Eglise chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vînt à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire ; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Eglise, doit devenir par cette raison la propre Eglise de saint Pierre ; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem et par Antioche."

"Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage, où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul : où Pierre, chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion, ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés ; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le vi-

caire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre: car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprises dans le partage de l'apôtre des Gentils; qomme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Eglise : il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Eglise romaine au comble de l'autorité et de la gloire.

Disons encore : quoique ces deux frères. saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Eglise romaine, quelque grand que soit saint Paul en science, en dons spirituels, en charité, en courage; encore qu'il ait "travaillé plus que tous les autres apôtres," et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations, et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale: Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre: c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand Prosper, il y a plus de douze cents ans: "Rome le siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes."

"La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Eglise catholique, où se ramassent de tous les lieux, ce que tous les siècles présents passés et futurs ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, O Eglise catholique, mais en même temps que vous êtes forte ! "Belle, dit le saint Cantique, et agré-

able comme Jérusalem," et en même temps, "terrible comme une armée rangée en bataille," belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef ; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, O fille de Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre ; toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas ; mais tout-à-coup terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ? Que vous êtes donc terrible, ô Eglise sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute ; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés et de toute l'exécration des siècles futurs...."

" Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur du Saint-Siége et de l'Eglise romaine ? Dieu qui voulait que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'état pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Eglise, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des

rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes, et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments."

" Sainte Eglise romaine ! mère des églises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. " Si je t'oublie, Eglise romaine, que je m'oublie " moi-même ! que ma langue se sèche et demeure immo- " bile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première " dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commence- " ment de tous mes cantiques de réjouissance."

Page 142.—M. le comte de Maistre a dit :

" Il n'y a rien de si évidemment juste dans son origine que cette souveraineté extraordinaire. L'incapacité, la bassesse, la férocité des souverains qui la précédèrent ; l'insupportable tyrannie exercée sur les biens, les personnes et la conscience des peuples ; l'abandon formel de ces mêmes peuples livrés sans défense à d'impitoyables Barbares ; le cri de l'occident qui abdique l'ancien maître ; la nouvelle souveraineté qui s'élève, s'avance et se substitue à l'ancienne sans secousse, sans révolte, sans effusion de sang, poussée par une force cachée, inexplicable, invincible, et jurant foi et fidélité jusqu'au dernier instant à la faible et méprisable puissance qu'elle allait remplacer ; le droit de conquête enfin, obtenu, et solennellement cédé par l'un des plus grands hommes qui aient existé, par un homme si grand que la grandeur a pénétré son nom, et que la voix du genre humain l'a

proclamé *grandeur* au lieu de *grand*, tels sont les titres des papes, et l'histoire ne présente rien de semblable."

Page 168.—Ne sachant presque comment choisir entre une foule d'écrivains, qui, de nos jours, ont justifié cette puissance exercée par les papes du moyen-âge, nous allons nous borner à trois extraits du même comte de Maistre, dans son ouvrage intitulé *Du pape*. auxquels nous ajouterons un mot de Fénélon :

" La barbarie et des guerres interminables ayant effacé tous les principes, réduit la souveraineté d'Europe à un certain état de fluctuation qu'on n'a jamais vu, et créé des déserts de toutes parts, il était avantageux qu'une puissance supérieure eût une certaine influence sur cette souveraineté ; or, comme les papes étaient supérieurs par la sagesse et par la science, et qu'ils commandaient d'ailleurs à toute la science qui existait dans ce temps-là, la force des choses les investit, d'elle-même et sans contradiction, de cette supériorité dont on ne pouvait se passer alors. Le principe très-vrai *que la souveraineté vient de Dieu* renforçait d'ailleurs ces idées antiques, et il se forma enfin une opinion à peu près universelle, qui attribuait aux papes une certaine compétence sur les question de souveraineté. Cette idée était très-sage, et valait mieux que tous nos sophismes. Les papes ne se mêlaient nullement de gêner les princes sages dans l'exercice de leurs fonctions, encore moins de troubler l'ordre des successions souveraines, tant que les choses allaient suivant les règles ordinaires et connues ; c'est lorsqu'il y avait grand abus, grand crime, ou grand doute, que le Souverain Pontife interposait son autorité. Or, comment nous tirons-nous d'affaire en cas semblables, nous qui regardons nos frères en pitié ? Par la révolte, les guerres civiles et tous les maux qui en résultent. En vérité, il n'y a pas de quoi se vanter. Si le pape avait décidé le procès entre Henri IV et les ligueurs, il aurait adjugé le royaume de France à ce grand prince, *à la*

charge par lui d'aller à la messe ; il aurait jugé comme la Providence a jugé ; mais les préliminaires eussent été un peu différents.

" Et si la France d'aujourd'hui, pliant sous une autorité divine, avait reçu son excellent roi des mains du Souverain-Pontife ; croit-on qu'elle ne fût pas dans ce moment un peu plus contente d'elle-même et des autres ?

" Le bon sens des siècles que nous appelons *barbares*, en savait beaucoup plus que notre orgueil ne le croit communément. Il n'est point étonnant que des peuples nouveaux, obéissant pour ainsi dire au seul instinct, aient adopté des idées aussi simples et aussi plausibles ; et il est bien important d'observer comment ces mêmes idées qui entraînèrent des peuples barbares, ont pu réunir dans ces derniers siècles l'assentiment de trois hommes tels que Bellarmin, Hobbes et Leibnitz." Citons ce dernier :

" *Il importe peu ici que le Pape aît eu cette primauté* " *de droit divin ou de droit humain,* pourvu qu'il soit con- " stant que, pendant plusieurs siècles, il a exercé dans " l'Occident, avec le consentement et l'applaudissement " universel, une puissance assurément très-étendue. Il " y a même plusieurs hommes parmi les protestants, qui " ont cru qu'on pouvait laisser ce droit au pape, et " qu'il était utile à l'Eglise si l'on retranchait quelques " abus."

" C'est une chose extrêmement remarquable, mais nullement ou pas assez remarquée, que jamais les papes ne se sont servis de l'immense pouvoir dont ils sont en possession pour agrandir leur état. Qu'y avait-il de plus naturel, par exemple, et de plus tentatif pour la nature humaine, que de se réserver une portion des provinces conquises sur les Sarrasins, et qu'ils donnaient au

premier occupant pour repousser le Croissant qui ne cessait d'avancer? Cependant jamais ils ne l'ont fait, pas même à l'égard des terres qui les touchaient, comme le royaume des Deux-Siciles, sur lequel ils avaient des droits incontestables, au moins selon les idées d'alors, et pour lequel néanmoins ils se contentèrent d'une vaine suzeraineté, qui finit bientôt par la *haquenée*, tribut léger et purement nominal, que le mauvais goût du siècle leur dispute encore."

"Si l'on examine, sur la règle incontestable que nous avons établie, la conduite des papes pendant la longue lutte qu'ils ont soutenue contre la puissance temporelle, on trouvera qu'ils se sont proposé trois buts, invariablement suivis avec toutes les forces dont ils ont pu disposer en leur double qualité: 1° inébranlable maintien des lois du mariage contre toutes les attaques du libertinage tout-puissant; 2° conservation des droits de l'Eglise et des mœurs sacerdotales; 3° liberté de l'Italie."

Parlant du serment de fidélité des peuples du moyen-âge, Fénélon a dit:

"Sensim Catholicarum gentium hæc fuit sententia animis altè impressa, scilicet, supremam potestatem committi non posse nisi principi Catholico, eamque esse legem sive conditionem appositam populos inter et principem, ut populi principi fideles parerent, modo princeps ipse Catholicæ religioni obsequeretur. Quâ lege positâ, putabant omnes solutum esse vinculum sacramenti fidelitatis à totâ gente præstitum, simul atque princeps, eâ lege violatâ, Catholicæ religioni contumaci animo restiterit." (*De auctoritate Summi Pontificis.*)

Page 191.—C'est bien ici le lieu de citer l'admirable discours de M. le comte de Montalembert, prononcé, sept mois après cette conférence, à la tribune de l'Assemblée Nationale. Il insista principalement sur ce point, que la France ne devait pas entreprendre de dicter à Pie IX une ligne de conduite politique, surtout depuis le *Motu proprio* du 12 septembre, où Sa Sainteté annonçait les dispositions les plus libérales. L'illustre orateur rappelle alors aux membres de l'opposition que tous les oppresseurs des papes, y compris même le grand empereur, avaient échoué lorsqu'ils ont eu recours à la violence. Il continue ainsi :—

. . . . . C'est ce qu'il y a de plus grave dans cette lutte, ce qui doit frapper tous les esprits, même les plus prévenus, même les moins sensibles aux préoccupations que l'on suppose peut-être dominer chez moi en ce moment ; ce n'est pas seulement le discrédit ou la déconsidération qui tôt ou tard s'attachent à ceux qui luttent contre le Saint-Siége, mais c'est encore la défaite ! c'est l'insuccès qui est certain ; certain, notez-le bien !

Et pourquoi l'insuccès est-il certain ? Ah ! notez bien ceci : parce qu'il y a entre le Saint-Siége et vous, ou tout autre qui voudrait combattre contre lui, il y a inégalité de force. Et sachez bien que cette inégalité n'est pas pour vous, mais contre vous. Vous avez 500,000 hommes, des flottes, des canons, toutes les ressources que peut fournir la force matérielle. C'est vrai. Et le pape n'a rien de tout cela ; mais il a ce que vous n'avez pas, il a une force morale, un empire sur les consciences et sur les âmes auquel vous ne pouvez avoir aucune prétention, et cet empire est immortel. (Dénégation à gauche.—Vive approbation à droite.)

Vous le niez ; vous niez la force morale, vous niez la foi, vous niez l'empire de l'autorité pontificale sur les âmes, cet empire qui a eu raison des plus fiers empereurs ! Eh bien, soit ; mais il y a une chose que vous

ne pouvez pas nier. Or, c'est la faiblesse du Saint-Siége, sachez-le, c'est cette faiblesse même qui fait sa force insurmontable contre vous. Ah! oui, il n'y a pas dans l'histoire du monde un plus grand spectacle et un plus consolant que les embarras de la force aux prises avec la faiblesse.

Permettez-moi une comparaison familière. Quand un homme est condamné à combattre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément; elle lui dit: Frappez, mais vous vous déshonorerez et vous ne me vaincrez pas. Eh bien l'Eglise n'est pas une femme, elle est bien plus qu'une femme; c'est une mère! (Une triple salve d'applaudissements accueille cette phrase de l'orateur.)

C'est une mère, c'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne! On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils; et il vient un moment, dans cette lutte parricide contre l'Eglise, où cette lutte devient insupportable au genre humain, et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité.

Figurez-vous, messieurs, Pie IX en appelant à l'Europe, en appelant à la postérité, en appelant à Dieu contre les violences et contre la contrainte de la France, de la France qui l'a sauvé, et qui viendrait ainsi ajouter la plus ridicule des inconséquences à un crime qui n'a jamais porté bonheur à personne depuis que l'histoire existe.

En outre, messieurs, sachez bien que vous n'en viendrez pas à bout, parce que l'Eglise a des ressources infinies pour la résistance.

M. CHARRAS. Nous le savons bien, demandez plutôt à Ravaillac!

M. DE MONTALEMBERT. S'il vous arrivait jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, d'être engagés dans une lutte sérieuse avec elle, vous ne ririez pas longtemps, je vous le promets.

Voix à gauche : Nous le savons bien !

M. DE MONTALEMBERT. Je dis qu'elle a des ressources infinies pour la défense. Oh ! pour l'attaque, quand cela lui arrive, et si cela lui est arrivé quelquefois, je conçois son infériorité : elle n'a rien de ce qu'il faut pour l'attaque, pour le rôle agressif ; mais, pour la défense, je vous assure qu'elle est incomparable. C'est le contraire des places assiégées dont je vous parlais la dernière fois que j'ai paru à cette tribune. Je vous disais que les places assiégées, et c'est un axiome de la science stratégique des modernes, sont toujours prises tôt ou tard. Eh bien, pour la citadelle de l'Eglise, c'est précisément le contraire ; elle est imprenable.

Un membre à gauche : Elle n'existe plus. (Rires ironiques.)

Voix à droite : Le nom de l'auteur !

M. DE MONTALEMBERT. Vous devez le savoir, messieurs ; elle a un vieux texte, *non possumus*, dans un vieux livre appelé les *Actes des apôtres*, vieux texte qui a été inventé par un vieux pape appelé saint Pierre (Rire général et approbation), et avec ce mot-là, je vous jure qu'elle vous conduira jusqu'à la fin des siècles sans céder. (Rumeurs à gauche.)

nais, ce
utte sé-
vous le

essources
e, quand
uefois, je
qu'il faut
our la dé-
C'est le
lais la der-
ous disais
la science
ses tôt ou
, c'est pré-

ns. (Rires

avoir, mes-
ts, dans un
texte qui a
Pierre (Rire
je vous jure
s sans céder.